SJC 2009 - Couples-leurs / couples métaphoriques à l'âge classique

L'étude de la correspondance entre Théodore Tronchin et Louise d'Épinay de 1755 à 1765 permet d'étudier la formation de la relation entre un médecin et son patient au XVIIIe siècle. Étrange couple que celui formé par ces deux êtres ! Le médecin prend une place nouvelle dans la vie de la patiente. Il n'est pas là seulement pour guérir, mais pour préserver. Dans la deuxième partie du siècle, alors que la raison progresse, le rôle du confesseur existe encore mais il est désormais tenu par le médecin. Ce dernier lit le compte-rendu de l'état général, questionne puis conduit, dirige, ordonne et défend au nom d'une morale qui est celle de la préservation et du corps et de l'âme. Son autorité n'est plus divine, elle est humaine, mais son ascendant est au moins aussi fort.

La patiente, elle, suit les conseils ou ne les suit pas, mais toujours revient, avoue et fait pénitence. Il y a, bien sûr, un effet de mode : l'*Esculape Tronchin* célébré par Voltaire fait recette dans le monde aristocratique parisien. Fervent partisan d'un lien indissoluble entre le corps et l'âme, il étend ses ordonnances à la vie privée de sa patiente : son contrôle déborde le simple avis médical. Mais jusqu'à quel point les ordonnances du docteur Tronchin modifient-elles le comportement de sa patiente ?

1. Portraits.

Théodore Tronchin est une figure célèbre de la seconde partie du XVIIIe siècle. Né à Genève en 1709, il s'est fixé à Paris en 1765 pour devenir le médecin du duc d'Orléans en 1765 et est mort dans cette ville en 1781. Le mot *figure* est utilisé à dessein : il était beau si l'on en croit Voltaire, qui parle de son « Esculape-Apollon », aimé des dames, célèbre pour avoir raccourci les robes des femmes et ôté les perruques des messieurs. Célèbre aussi parce qu'il évoluait dans un monde aristocratique qui se battait pour obtenir qui un avis, qui une consultation. La figure que l'on voit apparaître est celle d'un mondain, mais un mondain qui se battra pour faire triompher l'inoculation. Ses oeuvres médicales ont laissé peu de traces, si on le compare à ses contemporains comme Bordeu. Tout juste un texte sur la colique du Poitou, et encore qui lui attirera bien des foudres. Pourtant, on retrouve son nom jusque dans un roman de Balzac, *Le réquisitionnaire*, qui évoque la sûreté de son diagnostic. Lorsqu'il est évoqué maintenant, c'est quand un antiquaire vante les mérites d'une table à la Tronchin, dont le plateau, monté sur des crémaillères, permet à son heureux possesseur de travailler debout. Ni ses méthodes, ni ses théories n'ont fait date dans l'histoire de la médecine, mais les portraits que l'on retrouve à de nombreuses occasions dans les mémoires du siècle sont flatteurs, pour l'homme comme pour le médecin.

Louise d'Esclavelle (1706-1783) épouse Denis de la Live d'Épinay en 1745 : il reste d'elle l'image d'une femme trompée par son mari, dont Diderot disait qu'il avait réussi ce tour de force de « *manger deux millions sans un bon mot ni une bonne action* » ; femme trompée, mais fidèle à ses amis et à son amant, Melchior Grimm, l'auteur de la *Correspondance littéraire,* rencontré en 1756, l'année même où elle devient la patiente de Tronchin ; l'image d'une femme ambitieuse, selon le parallèle qu'Élisabeth Badinter a tracé entre elle et Émilie du Châtelet ; tout du moins d'une philosophe, si l'on croit Voltaire qui, dans une lettre à Tronchin, écrit ceci : « *Ah, ma philosophe. C'est un aigle dans une cage de gaze.* » Son nom reste attaché à celui de Rousseau, et ceci au moins à deux titres : tout

Pour citer cet article : Bazire, Laure. « Un couple médecin/patient au XVIIIe siècle : Louise d'Épinay et Théodore Tronchin ». *SJC* n° 1 (2011) 1.
http://sfeds.ish-lyon.cnrs.fr/publications/publications.html

d'abord, parce que pour rétablir sa vérité sur leurs relations, flétries par Rousseau dans les *Confessions*, elle n'hésite pas à reprendre *l'Histoire de Madame de Montbrillant*, commencée en 1756 ou les *Pseudo-mémoires* ou encore, si on reprend le titre de l'œuvre donné par Georges Roth, les *Contre-confessions*. Marquée par Rousseau donc, ou plutôt par ce qu'elle estime être ses mensonges : mais aussi marquée, imprégnée des écrits de l'auteur, comme lorsqu'elle publie en 1775 *Les conversations d'Émilie*, petit traité sur l'éducation des filles qui sera couronné par l'Académie. Elle a aussi laissé sa trace au cours de la longue collaboration menée avec Grimm pour *La correspondance littéraire*. À quoi ressemble-t-elle physiquement ? Lorsqu'elle fait son portrait, à l'âge de 30 ans, elle se décrit ainsi : « *je ne suis point jolie, je ne suis cependant pas laide : je suis petite, maigre, très bien faite. J'ai l'air jeune sans fraîcheur, noble, vif et intéressant* ». Lorsque c'est Diderot qui la dépeint, alors qu'elle a une trentaine d'années, c'est en évoquant une image, celle « *de la tendresse et de la volupté* ».

2. Une rencontre.

C'est par l'intermédiaire de Melchior Grimm que Louise fait la connaissance de Théodore Tronchin : sa santé est délicate, pour ne pas dire déclinante. Elle ressent les premiers symptômes du cancer de l'estomac qui finira par l'emporter. En 1756, sous la pression de son amant, elle écrit une longue lettre au médecin, lettre dans laquelle elle va détailler son état physique. On trouve mention de cette lettre dans les *Contre-Confessions* : « *Je sens chaque jour mes forces s'affaiblir ; j'ai des moments d'anéantissement ; j'en ai d'autres qui ne me prouvent que trop que j'ai quelque cause inconnue de destruction prochaine. Il m'arrive assez souvent d'avoir des douleurs de tête assez vives pour me donner le délire, et ces accès sont suivis de plusieurs jours de langueur. […] J'ai cédé enfin aux persécutions que m'ont faites ma mère et M. Volx [*Grimm*] pour consulter M. Tronchin. J'ai commencé par mettre par écrit l'histoire de mes maux*[1]. »

Dans la correspondance qui fait l'objet de cette communication, la première lettre est sans doute la réponse que fit Tronchin à celle qui allait devenir sa patiente. Dans le désordre, il fait la liste de ce qui selon lui a détraqué la machine interne de la jeune femme : *« Du chagrin, & une fièvre continue à l'age de 14 ans, deux fois le grand remède à l'age de 20, du vert de gris, huit jours de vomitifs d'un charlatan, dix années de chagrin presque continuel, des inquiétudes éternelles, du café, des veilles, un peu de gourmandise, l'idée que de mauvaises drogues sont réellement salutaires, des purgatifs & des vomitifs pris presqu'habituellement, Voilà les causes de nos maux, si la constitution eut été moins bonne, il y a longtemps qu'ils auraient fini. »*

Cette première lettre est signée de Tronchin : les relations sont encore très classiques, ce sont celles d'un médecin avec sa patiente : elle écrit, décrit ses maux, tant physiques que moraux. Il la rassure : rien dans son état n'est mortel, si elle suit ses prescriptions, tout devrait bien se passer. On trouve encore dans les *Contre-Confessions* la mention de la réaction de la jeune femme à la réception de cette lettre : « *Il ne croit pas mon état dangereux, surtout si l'on [n'] y fait rien. Un seul remède mal placé peut produire les effets les plus funestes. Il finit par m'exhorter à n'en faire aucun. Je suivrai cet avis ; j'y suis bien résolue*[2]. » Voilà au moins une résolution que Louise semble vouloir tenir : elle n'a pas rencontré Théodore Tronchin, mais sa réputation, jointe à la fermeté de ton qui émane de sa lettre, la rassure. Du côté de la jeune femme, la relation semble clairement établie : le médecin n'a pas vu, mais il a compris l'état de sa patiente. C'est sans doute cette compréhension qui établit la confiance : il a saisi le lien entre le corps et l'esprit de la jeune femme : aux chagrins et à l'inquiétude se mêlent les purgatifs et la saignée. La conclusion du médecin est proche de ce que

[1] Épinay, Louise d', *Les Contre-Confessions, Histoire de madame de Montbrillant*, Paris, Mercure de France, 1989, Tome III, p. 301.

[2] Épinay, Louise d', *Les Contre-Confessions, Histoire de madame de Montbrillant*, Paris, Mercure de France, 1989, Tome III, p. 307.

SJC 2009 - Couples réels / couples mythiques à l'âge classique

nous pensons lorsque nous évoquons la médecine de cette époque : il fallait être particulièrement résistant pour survivre.

En 1756, Théodore Tronchin vient à Paris afin d'inoculer contre la variole les enfants du duc d'Orléans, le petit duc de Chartres, le futur Philippe-Égalité, et sa sœur, la duchesse de Montpensier. Il rencontre enfin sa patiente, et dès lors, dans la correspondance, le ton change. Il est sans doute revenu avec un portrait de Louise, puisque dans une lettre du 11 août 1756, il écrit ceci : « *J'en juge par l'effet de votre portrait, votre modestie vous permettrait-elle de croire qu'il m'est utile, ce que je puis vous dire avec vérité c'est que je le fais voir à nos femmes comme une relique, ce que je leur dis de l'original ranime le goût de la vertu dans celles qui l'ont, & l'inspire à celles qui en manquent. Je défie aux morceaux de la vraie croix d'en faire davantage.* »

Voilà un portrait animé de bien des vertus, puisqu'il semble avoir plus d'effet que les reliques ! Dès lors, les relations entre le médecin et sa patiente changent de ton : Théodore Tronchin ne signe plus ses lettres de son nom mais il conclut celle du 11 août par cette formule qui pourrait prêter à confusion : « *mille amitiés aux amis, le noir polisson vous embrasse* ». Si j'en crois la définition de polisson, telle qu'elle est donnée dans le Dictionnaire de l'Académie Française, édition de 1778, Tronchin aurait sans doute bien profité de son séjour à Paris. Un polisson est défini comme « un petit garçon malpropre et libertin qui s'amuse à jouer dans les rues ou les place publiques, ou encore d'un homme qui a l'habitude de faire ou de dire des plaisanteries basses ». Je m'explique moins bien l'adjectif « noir », mais on peut sans peine en conclure qu'aux relations fondées sur le bien-être de la patiente ont succédé des liens amicaux plus étroits. Mais à partir de cette lettre, les épithètes se succèdent : Louise devient la « bonne amie », la « chère amie » et Théodore, en décembre 1756, lui écrit ces mots : « *quand nous isolerons-nous, quand serons-nous heureux, je ne puis l'être si vous ne l'êtes pas, votre bien-être s'identifie avec le mien.* »

Dès janvier 1757, le docteur Tronchin semble avoir eu en tête de faire venir Louise à Genève; dans une lettre datée du 5 janvier, il fait ainsi allusion à un possible déplacement : « *Si je suis ici ce printemps il faut que vous y veniez, j'aurai plus soin de vous que de moi même, je suis sûr que vous guérirez, l'air qu'on respire ici, la vie douce qu'on y mène, la raison qu'on y cultive plus qu'ailleurs, tout concourra à vous rétablir, & à assurer à votre santé une égalité & une constance que vos malheurs physiques & moraux vous ont fait perdre. Il vous faut un double calme, ma bonne amie, pour les rattraper. Je me croirais le plus heureux des hommes si je pouvais vous les rendre, je ne sais si je radote, mais il me semble que la chose n'est pas impossible, j'ai déjà le commencement d'un plan dans ma tête.* »

En mars 1757, il avoue à sa patiente l'impasse thérapeutique dans laquelle il se trouve et insiste sur la nécessité d'un proximité géographique : « *je vous avoue de bonne foi qu'a cent et tant de lieues de distance, vue la délicatesse de votre constitution, il n'est pas possible de vous gouverner. Entre la lettre écrite & la réponse faite, il peut arriver tant de changements, qui s'agis non seulement en tremblant, mais que je crains toujours d'avoir des reproches à me faire.* » Pour convaincre Louise d'Épinay, le docteur n'hésite pas à mettre en avant la bonne réputation de Genève pour les jeunes gens, de façon à ce qu'elle puisse amener avec elle son fils, et lui conseille d'amener avec elle « l'ami Rousseau », logé à la Chevrette et que Tronchin aurait vu d'un bon œil cornaquer la jeune femme.

Mais l'état de santé de Louise s'aggrave, et son départ pour Genève, le 30 octobre 1757, se fait dans l'urgence. Elle manque de mourir avant d'arriver en Suisse mais, loin de ses tracas familiaux, sous l'œil du médecin, sa santé se rétablit peu à peu.

3. Nature des relations

Installée à Genève, la jeune femme consolide chaque jour les liens épistolaires construits avec le médecin, et s'approche de son intimité familiale. Elle fait la connaissance de la femme de Théodore, Hélène de Witt, épousée en 1740. Elle décrit ainsi le couple dans une lettre à Grimm:

SJC 2010 : Couples réels / couples mégaphoniques à l'âge classique

« *J'apprends tous les jours des traits nouveaux de Tronchin qui m'inspirent pour lui un respect et une considération inconcevable. Sa charité, son désintéressement, sa tendresse et ses soins pour sa femme sont sans exemple, et je puis vous répondre, à présent que je la connais, que c'est bien la plus insupportable et la plus maussade des créatures qui existent.* » Dans la biographie de Perey-Maugras consacrée à Louise d'Épinay, on trouve cette anecdote relative à Madame Tronchin : Madame Cramer, la femme de l'éditeur des œuvres de Voltaire, à qui on demandait ce que faisait l'épouse du médecin, répondit simplement: « *Elle fait peur* ». Cette laideur, ajoutée à un caractère, qui si l'on en croit Louise, n'était pas des plus simples, pourrait redonner au « noir polisson » un tout autre sens si de multiples traits de caractère du Genevois ne venaient contredire cette séduisante hypothèse.

Certes, lors de sa venue à Paris, les épigrammes fleurissent pour laisser supposer que ce n'est pas armé de sa seule science que le médecin genevois guérit ses patientes. Comme l'a souligné Catriona Seth[3], le lien entre inoculation et copulation ne se résume pas à une seule syllabe. On l'a dit, Voltaire souligne que le médecin est beau et lorsque l'auteur le recommande à Mme de Fontaine, c'est pour lui promettre que Tronchin lui redonnera, je cite, « *un cul et des tétons* ». Voilà donc un médecin étrange, qui fait courir tout Paris, qui préserve la beauté des femmes et qui semble tout avoir d'un séducteur. Il me faut pourtant bien préciser que je n'ai rien trouvé concernant une aventure de Tronchin : bien sûr, les libelles fleurissent, les *tronchinades* – ces petits poèmes écrits alors que Tronchin était à Paris pour l'inoculation des enfants d'Orléans – insinuent quelques malveillances, mais rien de concret ne permet d'étayer cette hypothèse. L'art de guérir du médecin semble plus lui venir de son bon sens et des doutes qu'il entretient quant au savoir de sa profession qu'à des armes plus personnelles !

D'ailleurs, on trouve dans les lettres de Tronchin une anecdote relative à l'un de ses patients qui ne paraît pas classer le Genevois dans les rangs des amateurs de la gaudriole. Il raconte en effet s'être fâché contre Gauffecourt qu'il a surpris en train de faire des caresses à sa cuisinière. Tronchin explique que, sans savoir jusqu'où ledit Gauffecourt a poussé ses caresses, il l'a traité comme un chien : est-ce l'état de santé du malade qui fait que Tronchin se fâche, est-ce le statut social de l'objet des caresses qui l'irrite ou se sent-il irrité par le manque de tenue de son patient ? Certes, le discours n'est pas l'homme, et on en connaît d'autres qui ont beaucoup parlé sans mettre en pratique leurs discours ! Cependant Tronchin est genevois, protestant, rigoriste, empreint de stoïcisme… Non décidément, malgré les marques d'une tendresse réelle présente dans l'échange épistolaire, il est difficile de ranger Tronchin au nombre des amants de Louise d'Épinay, qui est déjà dans les bras de Melchior Grimm !

Si le lien amoureux semble exclu, l'amitié est réelle, au moins autant que l'admiration : Louise admire l'homme tout autant que le médecin et lui écrit, en juillet 1756, qu'elle se conformera à toutes ses demandes, *« parce qu'il est le médecin de son corps et de son âme* ». Tronchin attache du prix à sa patiente : il réclame ses lettres au nom de l'amitié, qui, « *ainsi que l'athlète, doit être nourrie à raison de leur force* ». Il lui écrit aussi : « *Votre amitié me console de l'infidélité des hommes, et votre tendresse, toujours la même, me fait oublier leur légèreté.* »

4. Principes curatifs.

Dès le début de leurs relations, Tronchin pose le fondement de ses relations avec la patiente : elle décrit, il interprète, juge et prescrit. Le médecin ne s'inscrit pas dans un quelconque système, il observe avant tout. Dans une lettre au comte de Boisgelin, datée du 30 mai 1763, il écrit ceci : « *Les systèmes gâtent tout, en médecine comme en physique. Dans l'une et dans l'autre, il faut des observations, de la réflexion et de l'attention. Cette marche, je l'avoue, est moins agréable et moins facile, mais elle*

[3] Seth, Catriona, *Les rois aussi en mouraient : les Lumières en lutte contre la petite vérole*, Paris, Desjonquères, 2008.

SJC 2009 - Couples réels/couples mythiques à l'âge classique

est plus sûre, elle seule nous met à l'abri de l'erreur. » Il n'est pas un homme de classement, dans le sens ou la nosologie ne l'intéresse pas. Louise doit pouvoir avant tout bénéficier de son expérience et de son bon sens. Il considère que la maladie de sa patiente, maladie sur laquelle il se garde bien, dans tous ses courriers de mettre un nom, est un bouleversement de son *économie animale.* Le terme ne lui est pas propre, on le retrouve dans les travaux de Théophile de Bordeu ou dans ceux de Boerhaave et il signifie que l'homme est considéré comme un tout, distinct des autres espèces. Ce sont les dérèglements de la machine animale qui expliquent les états pathologiques. Mais, selon le médecin, ces dérèglements ne sont pas seulement des dysfonctionnements des organes : ils peuvent également être liés à l'âme du patient. La lecture des dix ans de correspondance échangés avec Louise d'Épinay montre bien à quel point Théodore Tronchin applique tout d'abord le *primum non nocere* d'Hippocrate : il lui importe avant tout de ne pas nuire, et c'est sans doute pour cela qu'il conseille à sa patiente ce double calme qu'elle trouvera à Genève, celui du corps comme de l'esprit. Il veut l'isoler, préserver son corps, sa mécanique interne de toute intrusion afin de lui permettre de retrouver son propre équilibre. On retrouve d'ailleurs dans la première lettre de Tronchin le signalement de ses grands ennemis : la saignée – le grand remède – , les évacuants – vomitifs et purgatifs –, la nourriture malsaine – café et gourmandise –, une vie peu équilibrée – les veilles – et bien sûr, les influences néfastes d'un état d'esprit inquiet sur un corps déjà maltraité. Les consultations de Tronchin s'organisent autour de la lutte contre les ennemis désignés dans la première lettre : protéger le corps, le nourrir, tremper l'âme avant de raffermir le corps.

Pour protéger ce corps, Tronchin fait observer à sa patiente une ligne de conduite très claire : tout d'abord, il se méfie énormément des liquides, surtout lorsqu'ils sont tièdes. Dans une lettre à l'abbé de Pernety, il accuse les boissons chaudes de maux épouvantables : « *c'est ainsi que la faiblesse humaine se perpétue, que les maladies des nerfs deviennent héréditaires et que la propagation diminue*. » L'effet des boissons chaudes est à ce point pernicieux qu'il peut même agir sur les générations futures. L'eau froide peut-être acceptée à la rigueur, mais uniquement le matin pour délier le ventre.

Cette chaleur, Tronchin la poursuit partout : dans les gouttes de castor, dont il estime que ce serait trop « chaud » pour les organes de Louise ; dans la chambre de sa patiente, qui ne saurait jamais être trop fraîche ; sur la tête même de la jeune femme, puisqu'il l'approuve lorsqu'elle suggère de se raser la tête pour lutter contre ses migraines. On savait Tronchin ennemi des perruques, mais le voilà maintenant ennemi des cheveux : Louise doit se raser la tête, et pour compenser cette perte, il lui suggère de porter un léger édifice de faux-cheveux… La femme disparaît derrière la patiente, et tant pis si l'amant Grimm trouve à y redire. Au propre comme au figuré, Louise doit garder la tête froide. Froid des sentiments, repos des nerfs, l'environnement de Mme d'Épinay doit éviter tout échauffement… On retrouve dans l'histoire personnelle de Tronchin cette idée du sacrifice de la chevelure puisque jeune médecin, alors qu'il travaillait pour Boerhaave, il n'avait pas hésité à sacrifier ses propres boucles suite à une réflexion de son maître.

Si l'on revient un instant sur la luxure, on observe que Tronchin est ennemi du bain : ce n'est pas l'hygiène qu'il combat, mais le bain chaud, propice à l'amollissement des chairs et des sens. Il n'hésite d'ailleurs pas à attribuer la chute de l'empire romain à la prédilection de ses élites pour les thermes : « *Tant que les Romains, au sortir du Champ de Mars, allaient se jeter dans le Tibre, ils furent les maîtres du monde : mais les bains chauds d'Agrippa et de Néron en firent peu à peu les esclaves.* » Lorsque Louise le consulte à propos d'un régime « aqueux » qu'elle a entrepris seule, il se fâche :

J'y trouve une phrase assez singulière, c'est que le fréquent usage des bains, joint à une grande quantité d'eau qu'on a bue, a eu le plus grand succès. On se porte donc très bien, & si l'on se porte très bien par quelle raison, je vous prie, me fait-on l'honneur de me consulter ?

Le bain froid a donc sa préférence, mais à Louise, ce sont les demi-bains qu'il recommande, au motif qu'elle n'a pas l'âme assez trempée pour supporter une immersion complète.

SJC 2011 - Couples mixtes / couples métaphoriques à l'âge classique

Pour suivre les ordonnances de Tronchin, il suffirait presque de se contenter d'observer la liste des péchés capitaux : nul doute que pour lui, la chaleur conduit à la luxure, celle qu'on vient de le voir combattre chez son patient Gauffecourt. Mais dans cette liste, il n'y a sans doute pas pour lui de pire ennemi que la gourmandise. Louise se doit d'éviter tout raffinement culinaire, toute viande rouge, n'imaginons même pas évoquer les sauces… Des aliments rustiques, des viandes blanches rôties, des légumes bouillis… Quant aux quantités, « *elles ne sont jamais assez modérées.* » L'exercice physique doit être modéré et s'il le recommande à certaines de ses patientes, Tronchin déconseille à Louise le volant, parce que ses bras seront en l'air et qu'elle risque ainsi d'amener le sang à la tête.

Le corps doit donc rester à l'écart de toute chaleur, et la patiente se doit d'écarter tout sujet d'échauffement moral afin de préserver son âme de toute contrariété.

L'âme de Louise… Un bien beau sujet dont le médecin s'occupe tout autant que de son corps. Ses lettres montrent à quel point il pense que l'état de l'âme régit les fonctions corporelles. Il n'a de cesse de prôner à sa patiente les vertus stoïciennes, la paix de l'âme, l'éloignement de toute source de conflit. Il pourrait reprendre à son compte ce que dit Cicéron dans les *Tusculanes* : « *Oui, certes, il existe une médecine de l'âme, et c'est la philosophie. Mais pour recourir à elle, il ne faut pas, comme dans les maladies du corps, aller chercher une aide en dehors de nous : de toutes nos forces, il nous faut travailler à nous soigner nous-mêmes* ».

Parce que le lien entre le corps et l'âme est pour lui évident, Théodore Tronchin prend presque la place d'un confesseur, d'un directeur de conscience : le vocabulaire qu'il emploie est d'ailleurs révélateur de cette position si particulière. Lorsqu'il ordonne une diète à Louise, c'est en des termes religieux : « *Rappelez vous ici, je vous prie, les règles de la pénitence, vous les connaissez du moins par ouï dire, permettent-elles un demi-péché, un quart de péché, non Madame, elles exigent tout ou rien*[4] ».

Comment Louise d'Épinay réagit-elle à ces prescriptions médicales ? Elle suit, point par point, ce que lui recommande son médecin, et applique même autour d'elle les prescriptions qui semblent si bien lui réussir. Elle s'oppose ainsi à une saignée que l'on veut pratiquer sur sa mère, et reçoit pour cela les félicitations de son maître à penser. Elle devance même ses ordonnances, puisque lorsqu'il s'agit de se raser la tête, c'est elle qui propose ce traitement radical.

Au final, il s'agit bien d'une transformation totale de Louise d'Épinay : le lendemain de ses noces, elle raconte qu'elle avait le désir de se mettre du rouge sur les joues et que, soutenue par son mari, elle était descendue ainsi parée se présenter à sa mère, laquelle l'avait furieusement tancée. Que reste-t-il de la Louise, maîtresse de Francueil, coquette, soucieuse de son apparence, avide de sorties au théâtre et de plaisirs variés ? Rien, ou pas grand chose. La médecine de Tronchin a autant agi sur son corps que sur son âme, et c'est sa vie entière qui change à partir de 1756.

[4] Lettre du 5 février 1756

Pour citer cet article : Bazire, Laure. « Un couple médecin/patient au XVIIIe siècle : Louise d'Épinay et Théodore Tronchin ». *SJC* n° 1 (2011) 6.
http://sfeds.ish-lyon.cnrs.fr/publications/publications.html

SJC 2009 - Couples médecin/patient au âge classique

Sources : Les lettres échangées entre Théodore Tronchin, Louise d'Epinay et Melchior Grimm se trouvent à la Bibliothèque Municipale de Versailles, fonds Lebaudy. La seule biographie existante du docteur Tronchin est celle d'Henry Tronchin, *Théodore Tronchin, un médecin au XVIIIe siècle,* Paris, Plon, 1902.

SJC 2009 - Couples réels / couples métaphoriques à l'âge classique

Pour citer cet article : Bazire, Laure. « Un couple médecin/patient au XVIIIe siècle : Louise d'Épinay et Théodore Tronchin ». *SJC* n° 1 (2011) 7.
http://sfeds.ish-lyon.cnrs.fr/publications/publications.html

La langue classique hésite sur le genre du substantif « couple » et on trouve aussi bien dans les textes le féminin que le masculin. Cette incertitude générique est peut-être à voir comme une forme de souplesse. Elle laisse entendre en creux qu'il y a plusieurs sortes de couples auxquels les adjectifs « réels » et « métaphoriques » apportent une extension bienvenue, de Cupidon et Psyché, représentés par Gérard, qui offraient à l'affiche et au programme leur belle iconographie, à des couples sans engagement affectif nécessaire, comme le médecin et le patient, des couples d'adversaires comme Harrington et Hobbes, voire des couples notionnels comme la philosophie et la médecine. Le thème de ces couples *ad libitum* s'est imposé de lui-même pour offrir une ouverture maximale aux jeunes chercheurs qui participaient les 3 et 4 avril 2009 aux premières journées de jeunes chercheurs organisées conjointement par la Société d'études anglo-américaines des XVIIe et XVIIIe siècles (SEAA XVII-XVIII) et de la Société française d'étude du XVIIIe siècle (SFEDS), grâce au soutien de l'Université de la Sorbonne nouvelle.

Le but premier de cette rencontre était de favoriser l'échange entre jeunes chercheurs – doctorants et post-doctorants – dont les recherches, fondées essentiellement (mais non exclusivement) sur les mondes francophone et anglophone, s'inscrivent dans des domaines aussi différents que la littérature, l'histoire, l'histoire des idées et la philosophie. À une époque où les transferts culturels suscitent beaucoup d'intérêt, les barrières disciplinaires se dressent encore trop souvent entre les spécialistes de champs précis et, en début de carrière en particulier, il est parfois difficile d'avoir accès aux rencontres scientifiques de disciplines autres.

Pendant les deux jours de cette première rencontre, de jeunes chercheurs, venus de toute la France, ont pu approfondir leur connaissance des schèmes intellectuels et esthétiques caractéristiques de l'âge classique, complexifiant et nuançant ainsi la perception qu'ils ont de leur « période » et de leur sujet. L'ambition intellectuelle de l'événement fut manifestée par la conférence inaugurale d'Arlette Farge, qui portait sur le thème de « Voix masculines et voix féminines dans les classes populaires au XVIIIe siècle ».

Le succès de ce séminaire inaugural a été tel qu'il a été décidé de le pérenniser. Devenu un événement annuel, il se déplace dans la France entière, au hasard des bonnes volontés de collègues organisateurs. Après Clermont-Ferrand en 2010, le colloque de 2011 s'est tenu à Lille. Le quatrième aura lieu à Lyon. Les actes de la première rencontre de la série sont livrés ici à chacun grâce à Myriam-Isabelle Ducrocq et à Philippe Corno que nous remercions de s'être impliqués dans cette tâche collective. Les lecteurs, découvrant les textes qui suivent, ajouteront sans doute leurs remerciements aux nôtres et souhaiteront, comme nous, longue vie à ces séminaires transdisciplinaires.

SJC 2009 - Couples réels / couples métaphoriques à l'âge classique

Pour citer cet article : Bour, Isabelle et Catriona Seth. « Présentation ». *SJC* n° 1 (2011) 1.
http://sfeds.ish-lyon.cnrs.fr/publications/publications.html

SJC 2009 - Couples faits / couples métaphoriques à l'âge classique

Il y a quelques semaines, j'ai reçu par courriel un pastiche intitulé *Sottie à neuf personnaiges, c'est assavoir de Bone Reforme, Male Reforme, Le Mètre du Monde, les Gens, Éducacion Nationale, l'Estudiant, l'Enseignant-chercheur, Pasquet Fiscal, la Crise*, dans lequel le « Mètre du Monde » tente sinon de marier du moins de lier ensemble et contre leur gré Éducation et Male Reforme. Du stricte point de vue de l'intrigue, il ne s'agit là que d'une banale histoire de couple, du récit d'une entremise galante qui tourne court comme on en trouve tant dans l'histoire du théâtre. Mais, compte tenu des lois du genre médiéval dramatique ici pastiché et des visées pragmatiques qui le fondent, l'enjeu de ce texte, dans toute son évidence, ne réside pas dans cette intrigue : en prise directe avec l'actualité[1], il se veut avant tout satirique et politique. Au-delà de la contestation légitime qu'elle porte et sur laquelle je n'insiste pas, cette sottie m'a paru intéressante au regard du sujet qui nous rassemble aujourd'hui et, plus précisément, pour les questions qu'elle pose quant au fonctionnement du couple dans la littérature dramatique. En effet, que représente-t-on lorsqu'on met sur la scène d'un théâtre un couple amoureux ou conjugal ?

En digne émule de La Palice, je pourrais répondre d'abord des histoires de couple, c'est-à-dire des actions et des dialogues au gré desquels des couples se font ou se défont sous les yeux des spectateurs. De ce point de vue d'ailleurs, l'idée même de couple, qui constitue certainement le fond thématique le plus mobilisé en littérature, s'avère éminemment théâtrale tant sa structure fondamentalement agonistique apparaît immédiatement opératoire dans la mécanique dramaturgique. Elle permet de rendre sensible en quelques scènes des conflits ou du moins des tensions que les pièces s'attacheront à dénouer en apportant leur lot de réponses ou de suggestions quant aux questionnements anthropologiques qui taraudent les dramaturges comme les spectateurs relativement à la naissance, à la vie et à la mort de l'amour. Mais au théâtre, la sottie évoquée à l'instant en constitue un exemple flagrant, montrer un couple amène souvent sinon toujours à en dire plus ou à dire autre chose, au point parfois d'en devenir la métaphore, c'est-à-dire la manifestation incarnée et sensible. *A priori* il n'y a pourtant pas là encore matière à étonnement : dès lors que l'on considère le couple par le biais du sentiment qui lie deux individus, il est nécessairement question de psychologie individuelle et relationnelle – Marivaux, par le jeu du langage, y excelle. Dès lors que le couple unit et désunit le masculin et le féminin, il est forcément question de la manière dont une société donnée pense les rapports de sexe – on peut alors songer au théâtre d'Olympe de Gouges ; dès lors que de telles pièces parlent de mariage, d'adultère, de divorce, d'enfants légitimes ou non, il est de fait question de l'organisation et de la signification sociales de la sexualité et de la reproduction et donc, partant, de politique – le théâtre utopique de Rétif de la Bretonne s'inscrit directement dans cette veine[2]. Ce sont là autant de perspectives qui s'avèrent, quelles que soient la société ou l'époque considérées, inhérentes à toute entreprise de mise en représentation du couple, les œuvres les plus riches étant alors celles qui les interrogent au lieu de les reproduire. Mais il est des circonstances plus particulières, et j'en arrive là à mon propos

[1] Il s'agit de la réforme de l'université française mise en œuvre et largement contestée au printemps 2009.

[2] Voir en particulier *L'An 2000*, édité dans *Le Thesmographe ou Idées d'un honnête homme [...]*, La Haye, Gosse jr et Changuion, Paris, Maradan, 1789, p. 515-556, réédition Strasbourg, Bibliotheca romanica, s. d., n° 9, 56 p.

Pour citer cet article : Corno, Philippe. « Imaginaire politique du couple conjugal dans le théâtre de la Révolution française : Métaphores de l'union et de la désunion ». *SJC* n° 1 (2011) 1.
http://sfeds.ish-lyon.cnrs.fr/publications/publications.html

d'aujourd'hui, où le couple peut devenir au théâtre un véritable miroir tendu aux spectateurs dans lequel se reflète une situation politique spécifique dont ils sont par ailleurs partie prenante. Il est en effet des moments de la vie d'une collectivité où les conflits sont tels qu'ils mettent directement en jeu l'union ou la désunion de la nation, et où cette agitation, en raison même de son importance, semble déborder sur les planches des théâtres, de la rue à la scène, les trajectoires individuelles des personnages dans les intrigues de couple devenant la métaphore plus ou moins assumée par les dramaturges, plus ou moins explicite, de la concorde ou de la discorde nationale. La Révolution française fait partie de ces époques singulières au cours desquelles l'art dramatique est comme ressaisi par la politique qui en démultiplie les discours, qui en réactive nombre de motifs traditionnels – parmi lesquels le couple – pour leur en faire dire davantage. Les badinages amoureux, les histoires d'amours manquées ou contrecarrées, les séparations deviennent alors au théâtre comme autant de mises en abîme d'une Révolution qui hésite, au gré du temps et des partis pris idéologiques, entre déchirure et réconciliation, entre mariage et divorce.

Pour donner une idée du fonctionnement de ce théâtre qui se trouve engagé dans et par la Révolution, j'envisagerai plusieurs cas de figures qui correspondent à des situations dramatiques caractéristiques de sa production, c'est-à-dire en réalité à des schémas d'intrigue dont il hérite des siècles précédents mais qu'il réactualise à la lumière des événements socio-politiques.

Au théâtre, mettre sur scène des couples revient bien souvent à dire les difficultés rencontrées par deux amants en butte à des forces de résistance qui s'opposent à leur union conjugale. Il s'agit là d'un motif d'intrigue ancien qui fait le fond de nombre de comédies, leur originalité respective tenant alors aux motifs de refus ainsi qu'aux moyens de les dépasser. Dans la pièce de Raffard-Brienne, *Le Retour du père Gérard à sa ferme*[3], représentée pour la première fois sur le Théâtre de Molière le 31 octobre 1791, on retrouve distinctement cette structure topique : deux jeunes gens, Brigitte et Kerhuon fils, s'aiment, veulent se marier mais se heurtent au refus de Kerhuon père qui n'entend pas du tout les choses ainsi. Le sujet s'avère des plus familiers ; pourtant leur situation devient réellement intéressante dès lors que l'on précise que Brigitte est la fille du père Gérard, qui revient des États-Généraux à l'issue desquels le roi a signé la Constitution, que le père Gérard accepte pleinement le principe de ce mariage, que le père Kerhuon, noble de province, s'y oppose en raison de l'origine roturière de Brigitte et qu'il est soutenu par Keller, un chanoine, qui lui conseille en plus d'émigrer avec sa famille. Ainsi configurée, l'intrigue voit clairement ses enjeux quelque peu décalés ; et la petite histoire sentimentale rencontrer la grande histoire politique qui vient comme la dédoubler. Le refus du mariage devient alors celui d'une Révolution qui brise les barrières sociales, celui d'une union nationale autour de la Constitution synonyme pour Kerhuon père et pour Keller d'une indistinction voire d'une confusion sociale et politique généralisée. Par le truchement de ces deux obstacles dans l'intrigue sentimentale, ce sont toutes les forces de résistance qui font front contre le projet de rénovation de la France qui sont rendues comme présentes sur la scène du théâtre – et c'est bien le propre de la métaphore que de rendre présent ce qui est absent. Le dénouement de cette comédie, par-delà la satisfaction apportée aux deux amants, sonne par conséquent comme un appel lancé aux spectateurs : la promesse du mariage obtenue par le père Gérard de Kerhuon père qu'il convainc de ne pas émigrer et de rester dans sa patrie auprès de ceux qui l'aiment devient promesse d'une concorde nationale que seule

[3] Comédie en un acte et en prose, représentée pour la première fois sur le Théâtre de Molière le 31 octobre 1791, Lille, chez Deperne, 1792, 32 p.

Pour citer cet article : Corno, Philippe. « Imaginaire politique du couple conjugal dans le théâtre de la Révolution française : Métaphores de l'union et de la désunion ». *SJC* n° 1 (2011) 2.
http://sfeds.ish-lyon.cnrs.fr/publications/publications.html

SJC 2009 - Couples réels / couples métaphoriques à l'âge classique

l'adhésion aux principes révolutionnaires semble pouvoir garantir. Véritable école citoyenne du public, la pièce, par l'évocation du couple de Brigitte et de Kerhuon fils, en trace le chemin : ensuite, aux spectateurs, une fois sortis du théâtre, de faire advenir ce bonheur collectif dans l'espace réel.

D'extérieur aux amants, ce qui fait obstacle à l'union conjugale et doit donc être levé peut devenir intérieur dans d'autres pièces de la période. Dans ce type de dramaturgie toute marivaldienne (par l'intériorisation du conflit amoureux), nous sommes alors au plus près d'une parfaite superposition de la sentimentalité et de la sensibilité politique, l'acceptation de la Révolution apparaissant alors comme un processus plus intime, comme une épreuve du cœur. La pièce de Puységur, dont le titre – *L'intérieur d'un ménage républicain*[4] – souligne explicitement ce télescopage du privé voire de l'intime et du public, en constitue un bon exemple ; d'ailleurs même le décor – un « salon, meublé simplement, et dans lequel on remarque plusieurs tableaux ou gravures ayant rapport à la révolution » – y rappelle les enjeux politiques d'une intrigue avant tout familiale. Cet opéra comique, représenté pour la première fois le 15 nivôse de l'an 2, met en scène, un peu à la manière du *Réveil d'Épiménide, à Paris*[5] de Carbon de Flins, le retour en France de Rose, une bonne « dévote » voire « bigote[6] » qui s'est éloignée un temps pour accomplir un pèlerinage et jurer une fidélité par-delà la mort à son époux décédé. À son retour, cette femme qui porte fièrement en elle les valeurs de l'Ancien Régime – est de loin en loin précisé son attachement aux rites chrétiens, aux miracles, aux livres de religion avec lesquels elle faisait l'éducation des deux enfants de la famille, au royaume de France et à ses arbres généalogiques –, cette femme donc découvre une France totalement révolutionnée, c'est-à-dire non seulement impossible à reconnaître mais qui plus est difficile pour elle à accepter. Tout l'enjeu de l'intrigue tourne alors autour du refus ou de l'adhésion de Rose à ce « nouveau monde[7] » politique et social. Et là réside l'intérêt de la pièce qui, plutôt que de proposer une série de discours démonstratifs au terme de laquelle la bonne serait finalement convaincue, préfère soumettre le personnage à un projet de mariage qui, dès lors qu'il sera accepté, signifiera son ralliement à la Révolution, d'autant plus clairement que le prétendant est, d'après ses propres mots, un « curé sans culotte[8] », autrement dit un prêtre constitutionnel. Ainsi mise en scène, cette redécouverte de l'amour devient le signe d'une trajectoire idéologique qui conduit Rose au renoncement de ses propres valeurs, jugées finalement erronées, au profit de celles de son futur époux dont la vertu la convainc de la justesse de ses principes ; d'ailleurs son premier cadeau de noce est significativement une cocarde. Sa propre division intérieure, déchirée qu'elle est entre son sentiment naissant et ses sympathies politiques, apparaît alors sur scène comme l'incarnation d'un état historique de la France qui vient à peine de tourner la page de l'Ancien Régime et aspire à une réconciliation nationale gage de son bonheur futur. De ce point de vue, son choix final d'épouser ce prêtre, qui implique le dépassement de ses propres contractions et marque la résolution du conflit au cœur de l'intrigue, métaphorise clairement le fantasme d'une Révolution qui rassemble l'ensemble de la population autour de ses nouvelles valeurs, le fantasme d'un projet politique

[4] Opéra-comique en un acte et en vaudevilles, représenté pour la première fois sur le théâtre de l'Opéra comique National de la rue Favart le 15 nivôse an deuxième de la république [4 janvier 1794], Paris, chez Dufay, chez Lepetit, an II [1794], 36 p.

[5] Comédie en un acte en vers, représentée sur le Théâtre de la Nation par les Comédiens François ordinaires du Roi le premier janvier 1790, Paris Maradan, 1790, III-54 p.

[6] *Ibid.*, p. 5

[7] *Ibid.*, p. 8.

[8] *Ibid* ., p. 29.

Pour citer cet article : Corno, Philippe. « Imaginaire politique du couple conjugal dans le théâtre de la Révolution française : Métaphores de l'union et de la désunion ». *SJC* n° 1 (2011) 3.
http://sfeds.ish-lyon.cnrs.fr/publications/publications.html

SJC 2009 - Couples réels / couples métaphoriques à l'âge classique

qui se réalise dans l'espace fictif de la pièce par le truchement du personnage, le fantasme d'un *à venir* auquel les spectateurs encore sceptiques sont invités à tous participer à la suite de cette bonne à laquelle ils auront pu s'identifier le temps de la représentation. C'est donc bien d'union nationale qu'il est essentiellement question dans ce projet d'union conjugale, dans cet apprentissage de Rose ; et les réflexions des deux enfants de la famille relativement au contenu renouvelé de leur éducation paraissent s'appliquer directement à l'ancienne bonne et à la leçon que lui donne son propre cœur ; comme ils le disent :

> Depuis que de l'indépendance
> Nous avons reçu des leçons,
> Il n'est plus question en France,
> De royaume ni de blasons ;
> De l'ancienne politique,
> À peine nous nous occupons ;
> Connoître aimer la république ;
> C'est là ce que nous apprenons[9].

Si besoin était, le tableau de la famille de ses anciens maîtres découvert par Rose à son retour, famille plus unie que jamais par la grâce d'une Révolution qu'elle approuve totalement et au bonheur de laquelle Rose semble promise par son mariage, viendrait confirmer la volonté du dramaturge de faire de cette intimité familiale, conjugale et parentale, l'équivalent sur la scène de ce rêve d'une grande famille nationale réconciliée autour de 1789.

Parfois, et c'est un autre cas de figure, il ne s'agit pas tant de convaincre un ou plusieurs personnages de la légitimité d'un mariage que de déjouer en quelque sorte les contre-projets conjugaux ourdis par des individus présentés comme des ennemis du processus révolutionnaire. On est alors plus proche d'une logique de conservation, de protection de la Révolution que d'une logique d'expansion : et les dénouements illustrent davantage, par-delà les intrigues sentimentales, l'échec des contre-révolutionnaires qui ne parviennent pas à enrayer le mouvement révolutionnaire que leur intégration dans ce dernier. Dans une comédie de Mittié, intitulé *La Paix ou les amans réunis*[10], représentée en l'an VI, il est ainsi question d'une jeune fille qui attend son fiancé enrôlé sous les bannières de la Révolution en Italie et qui doit s'opposer aux désirs matrimoniaux d'un petit-maître aristocrate auquel sa mère, peu favorable à la Révolution, donne un accueil positif. Mais finalement, le père de la jeune fille, ardent patriote, la confie à ce soldat méritant, d'autant plus d'ailleurs qu'il revient victorieux avec un grade de général. L'échec du jeune contre-révolutionnaire, qui espère encore « relev[er] les autels et march[er] droit au rétablissement de la tyrannie royale[11] », fait donc résonner au dénouement une double victoire qui met en perspective la signification politique de cette intrigue privée : la victoire du jeune soldat sur son rival en amour mais aussi sa victoire sur les ennemis de la France et donc, par là, celle de la Révolution sur ses opposants tant intérieurs qu'extérieurs. C'est d'ailleurs de l'aveu même du dramaturge dans son « Avertissement » l'objet de sa pièce ; et les derniers mots prononcés par le père de la jeune fille ne laissent aucun doute sur la manière dont les spectateurs doivent appréhender cette histoire conjugale qui, loin de se

[9] *Ibid* ., p. 13.

[10] Comédie en un acte et en prose, représentée pour la première fois le 13 brumaire [3 novembre 1797] sur le Théâtre de l'Ambigu-comique, Paris, chez Gurardin, chez Dentu, an VI [1797], 26 p.

[11] *Ibid*., p. 7.

SJC 2009 - Couples réels / couples métaphoriques à l'âge classique

réduire à elle-même, ouvre un espace métaphorique qui la dépasse très largement ; comme il le dit :

Puisse un si digne exemple servir de leçons aux incorrigibles, et leur prouver que le chemin de la vertu et du patriotisme peut devenir celui du bonheur... Nations rivales ou ennemies, reconnoissez une République triomphante qui, après avoir vaincu par la force, vient vous offrir le modèle de la modération d'un grand peuple... Et vous Français, vous avez su vaincre... sachez être généreux envers vos ennemis intérieurs... Vous êtes trop forts pour les craindre... Leur impuissance est le premier tribut qu'ils payent à vos généreux sacrifices... [s'adressant au jeune aristocrate] Pour vous, Monsieur, si la République pouvoit encore avoir des ennemis à combattre... tâchez de mériter l'honneur de la servir[12].

Il serait possible de mettre à jour des modes de fonctionnement similaires dans nombre d'autres pièces de l'époque, qui toutes possèdent cette particularité de s'appuyer sur des projets de mariage contrariés pour signifier les aspirations à l'unité politique. Citons parmi d'autres, et pour mémoire, *Le Club des bonnes gens ou la réconciliation*[13] de Beffroy de Reigny dans laquelle le mariage de deux jeunes gens amène à réconcilier deux familles et plus largement un village tout entier où la mode de débattre et d'arborer des idées politiques a généré des divisions intestines, ou encore *Rose et Aurèle*[14] de Picard, petite comédie en un acte dans laquelle une jeune fille, en choisissant comme époux un soldat blessé amoureux de la vertu plutôt qu'un lâche libertin, fait le choix de la Révolution et de ses mœurs régénérées plutôt que celui de l'Ancien régime et de ses vices, ou enfin, sur un sujet presque identique, la pièce anonyme *Le Mariage civique ou la fête de la Liberté*[15] qui s'achève par l'annonce du mariage de l'héroïne le jour d'une fête nationale célébrée par le maire du village qui est aussi son père – héroïne qui préfère également l'amour d'un patriote à celui d'un partisan de l'Ancien régime doublé d'un lâche. Le temps me manque pour les aborder plus en détails.

Un autre cas de figure se rencontre dans le répertoire révolutionnaire avec des pièces qui ne fondent plus leur intrigue sur un projet de mariage mais plutôt sur le risque d'un divorce. En effet, il faut rappeler que la dissolution des liens conjugaux est désormais chose légale en France depuis le 20 septembre 1792. Et, comme la chose était prévisible eu égard à la grande réactivité de ce théâtre aux événements révolutionnaires, certains dramaturges se sont saisis de ce sujet pour, à leur tour et à leur manière, en faire le support d'une réflexion plus large sur le devenir de la nation. Prenons *L'Autre Tartuffe ou La Mère coupable*[16] de Beaumarchais comme exemple – sur le même sujet on aurait aussi pu convoquer *L'Ami des lois*[17] de Laya ou, moins connue, *Honorine ou la femme difficile à vivre*[18] de Radet. Cette pièce constitue le troisième volet de sa trilogie espagnole : quelques années après le mariage de Figaro, le couple Almaviva et leurs fidèles serviteurs se trouvent en France en pleine Révolution. Ce passage de l'Espagne à la

[12] *Ibid.*, p. 26.

[13] Comédie en vers et en deux actes mêlée de vaudevilles et d'airs nouveaux, représentée pour la première fois à Paris au Théâtre de Monsieur les 24, 25 et 26 septembre 1791, Paris, Mossy, s. d., 46 p.

[14] Comédie en un acte, mêlée de chants, représentée pour la première fois au théâtre de la rue Feydeau le 21 thermidor [8 août 1794], Paris, Huet, an II [1794], 32 p.

[15] Divertissement en un acte, représenté à Paris sur le Théâtre de la rue Louvois le 6 août 1794, Paris, Maradan, 1792, 35 p.

[16] Drame en cinq actes et en prose, représenté pour la première fois à Paris, sur le Théâtre du Marais le 26 juin 1792, Paris, Maradan, an II [1793], IV-100 p.

[17] Comédie en cinq actes et en vers, représentée par les comédiens de la Nation le 2 janvier 1793, Paris Maradan, 1793, 118 p.

[18] Comédie en trois actes et en prose, représentée pour la première fois le 5 pluviôse an III [13 février 1795], Paris, Théâtre du Vaudeville, an V [1797], 72 p.

SJC 2009 - Couples liés / couples métaphoriques à l'âge classique

France s'explique par la volonté du comte de déshériter son fils, Léon, au profit de sa pupille, Florestine, et par la possibilité de divorcer qu'offre ce pays. En effet, convaincu de l'infidélité de la comtesse avec Chérubin et de l'illégitmité de Léon, il entend ainsi se venger de l'affront fait à son honneur. Précisons enfin que sa soif de vengeance est efficacement attisée par Bégearss, un intriguant devenu proche de la famille à force de manipulations, qui entend capter à la fois la fortune du comte et sa pupille Florestine, destinées toutes deux à Léon. Finalement, au terme d'une violente altercation avec son épouse, le comte prend conscience de son amour et renonce au divorce ; quant à Bégearss, l'acharnement de Figaro permet de le démasquer et ainsi de le chasser de la famille réconciliée. Nous sommes de nouveau face à une intrigue familiale dans la droite ligne du drame bourgeois, tel que théorisé quelques années auparavant. Un couple, en passe de se déchirer légalement, se sauve et se réconcilie ; un autre, dont l'union semblait devenue impossible en raison même de la division du premier, est promis à une union prochaine. Mais ici encore, le jeu subtil des indices textuels permet de donner une dimension métaphorique autrement plus large à cette histoire. En effet, Beaumarchais prend soin de préciser par petites touches les sensibilités idéologiques des différents personnages et ainsi dessine une configuration politique qui prend sens à la lumière de l'action, qui rappelons-le se déroule en France à la fin de l'année 1790. On apprend donc que Léon se montre tout à fait enthousiaste pour les nouvelles idées révolutionnaires, qu'il a publiquement défendu la suppression des vœux monastiques et qu'il s'est même fait livrer un buste de Washington. Le comte pour sa part semble des plus réservés face à la rénovation politique entreprise en France ; arcbouté sur ses anciens préjugés d'honneur, de nom et de « vraie fierté[19] », il reproche même à Léon de sentir « l'homme du commun[20] ». Quant à Bégearss, son attachement à la Révolution ne semble dépendre que de ce qu'il peut en tirer pour son propre profit – ici la dénaturation de la fortune du comte ; d'ailleurs, il n'hésitera pas, une fois démasqué, à menacer le comte d'une dénonciation auprès du roi d'Espagne, preuve évidente de son opportunisme politique. Ainsi l'intrigue domestique peut recevoir une lecture politique parfaitement cohérente : la désunion de la famille Almaviva devient le fait de l'opportunisme révolutionnaire de Bégearss qui, prétendant travailler pour autrui, n'œuvre que pour son propre compte ; et inversement, le danger du divorce évité marque la réconciliation du comte et de la comtesse, c'est-à-dire du vieil aristocrate Almaviva et du jeune révolutionnaire vertueux Léon, ainsi que la dénonciation et la mise à l'écart du factieux Bégearss, agitateur et manipulateur plutôt que véritable patriote. La Révolution et ses enjeux, très peu évoqués par ailleurs dans ce drame, se dessinent donc à travers la crise conjugale du couple Almaviva et la tension domestique permet de suggérer et de réfléchir la crise politique. Notons en plus qu'une telle analyse a le mérite de correspondre parfaitement aux propres options politiques de Beaumarchais, alors partisan d'une monarchie parlementaire, c'est-à-dire d'une Révolution capable de réconcilier l'aristocratie vertueuse et la bourgeoisie honnête, d'une Révolution qui ne serait pas abandonnée à des fauteurs de troubles capables de désunir profondément le pays.

Précisons qu'avec les œuvres dramatiques que je viens d'évoquer, nous nous situons presque toujours du côté optimiste de la Révolution ; plaidant manifestement pour une réunion nationale, elles sont en effet encore portées par une logique d'intégration qui vise à rassembler autour de la Constitution plutôt qu'à exclure ses ennemis, par une logique de régénération plutôt que d'épuration. D'ailleurs, de ce point de vue, on peut noter que les pièces sur le divorce restent très proches du schéma classique des comédies sentimentales, le

[19] *Op. cit.*, p. 14.
[20] *Ibid.*, p. 27.

SJC 2009 - Couples faces / couples métaphoriques à l'âge classique

Pour citer cet article : Corno, Philippe. « Imaginaire politique du couple conjugal dans le théâtre de la Révolution française : Métaphores de l'union et de la désunion ». *SJC* n° 1 (2011) 6.
http://sfeds.ish-lyon.cnrs.fr/publications/publications.html

risque du divorce aboutissant le plus souvent à une réconciliation, équivalent immédiat de la promesse de mariage qui clôt traditionnellement ce types de productions. Néanmoins, il existe, même si ce n'est assurément pas la majorité, des pièces qui font explicitement le choix de la rupture purificatrice plutôt que celui de la réconciliation alors perçue comme faiblesse et manque de patriotisme. Prenons à titre d'exemple la pièce de Maurin de Pompigny, *L'Époux républicain*[21], pur produit de la Terreur révolutionnaire. Elle montre un père de famille pour le moins patriote qui n'hésite pas à deux reprises à dénoncer à tort ses propres fils comme traîtres à la nation et qui, ayant découvert que son épouse, une ancienne chanoinesse, complote sa fuite du territoire pour rejoindre la Contre-révolution extérieure, la désigne sans tergiverser au tribunal révolutionnaire où une mort certaine l'attend. Ici la rupture violente entre les deux époux dans un dénouement présenté cependant comme positif dit clairement le refus de la Révolution de transiger de quelque manière que cela soit avec ses ennemis. Néanmoins, avec une telle pièce, nous sortons presque d'un fonctionnement métaphorique du couple : l'espace conjugal s'y révèle tellement politisé qu'il n'est plus tant la métaphore des luttes politiques qui agitent la France que l'espace lui-même de ces luttes, espace devenu indistinct et recouvrant la totalité d'une vie sociale désormais dépourvue de lieux privés ; le renoncement du personnage principal à son nom de famille – il est vrai qu'il se nomme Leroi ! – pour le nom révolutionnaire de Franklin en constitue un bon signe. En ce sens, elle inverse ce que sera une des devises de la constitution de l'an III : *Nul n'est bon fils, bon père, bon frère, bon ami, bon époux, s'il n'est bon citoyen*.

Il est enfin un dernier cas de figure, assez différent des précédents, sur lequel je voudrais m'arrêter quelques instants. Il concerne la mise en représentation d'un couple tout à fait particulier puisqu'il s'agit du couple royal dont le traitement dramaturgique, envisagé du point de vue des rapports entre intrigues conjugales et destins collectifs, s'avère assez intéressant. En effet, l'étude de trois petites saynètes dramatiques mettant en scène le roi et la reine prisonniers de la Révolution[22] montre que ces pièces fonctionnent à l'envers des précédentes. Plutôt que de s'appuyer sur une intrigue conjugale ou familiale de comédie et d'en faire le support d'une réflexion politique en jouant sur la signification métaphorique de l'union et de la désunion, elles prennent pour sujet des personnages éminemment politiques mais les placent dans des situations de pure intimité familiale ; autrement dit, si l'on se réfère aux anciens genres dramatiques, elles prennent des personnages relevant traditionnellement de la tragédie pour en faire des personnages de comédie : ainsi découvre-t-on un couple royal qui se déchire dans des disputes conjugales dignes de la halle, avec par exemple chez Prévost un roi ivrogne qui frappe sa femme et l'injurie en style poissard, ou chez Girardot une reine qui souhaite divorcer du roi pour regagner son Autriche natale. Ces pièces disent bien alors la volonté de détruire, de salir l'image d'un pouvoir royal que l'on s'apprête à juger et à exécuter, même s'il faut leur reconnaître une sévérité autrement plus grande contre Marie-Antoinette incapable de se détacher de sa morgue aristocratique ; on peut aussi y retrouver le souhait de désunir les

[21] Drame patriotique en deux actes et en prose, représenté pour la première fois à Paris sur le théâtre de la Cité-Variétés le 20 pluviôse an II [8 février 1794], Paris, Cailleau, an II [1794], 56 p.

[22] Tremblay, *Nouvelle scène tragi-comique et nullement héroïque, entre M. Louis Bourbon, maître serrurier, au Temple, et Madame Marie-Antoinette, sa femme, archiduchesse d'Autriche, autrefois reine de France, et blanchisseuse de surplis des desservants des chevaliers du ci-devant ordre de Malthe, et ouvrière en corps d'enfans*, [Paris], imprimerie de Tremblay, [1792], 8 p. ; Nicolas Prévost, *Les nouvelles du ménage royal sans dessus dessous, ou La fluxion royale de Marie-Toinon, et Louis son mari, garçon sérurrier, au Temple, avec un détail de leur grande dispute, et les nouvelles de leur ménage envoyées à Coblentz*, [Paris, imprimerie de Féret, 1792], 8 p. ; Girardot, *Désespoir de Marie Antoinette, de se voir elle et son mari renfermé [sic] au cachot, dans la Tour du Temple, demandant à faire divorce avec son mari, et à s'en retourner en Allemagne, et les reproches du petit Veto à sa mère*, Paris, imprimerie de Féret, [1792], 8 p.

Pour citer cet article : Corno, Philippe. « Imaginaire politique du couple conjugal dans le théâtre de la Révolution française : Métaphores de l'union et de la désunion ». *SJC* n° 1 (2011) 7.
http://sfeds.ish-lyon.cnrs.fr/publications/publications.html

SJC 2009 - Couples, liens / Couples métaphoriques à l'âge classique

membres de la famille royale, attesté dans les faits par leur séparation physique lors de leur détention, avant que la mort ne vienne définitivement les isoler les uns des autres : en ce sens, déchirer la famille royale, c'est comme déchirer son pouvoir tyrannique. Mais plus fondamentalement encore, je verrais volontiers dans ces œuvres et dans ce traitement comique du couple royal la volonté de dire métaphoriquement la déchéance d'un pouvoir séculaire : plus que la perte du pouvoir, plus que l'enfermement qui peuvent ménager voire favoriser une forme de grandeur héroïque, ce qui dit ici la fin de la royauté, c'est la disparition de la fonction royale – au sens spirituel, presque métaphysique, du terme – dans ce couple réduit à ses scènes de ménage.

Au terme de cette promenade à travers quelques œuvres du répertoire révolutionnaire, ce qui frappe, c'est, je crois, la propension de ce théâtre à s'adapter et à adapter ce qu'il sait le mieux faire – raconter des histoires de couples – à une situation politique donnée pour la penser et la faire penser. À partir d'intrigues dont les structures sont éculées, il montre qu'il a toujours quelque chose à dire du présent, qu'il demeure en prise avec son événementialité. De ce fait, mettant en scène des couples qui se rencontrent ou se séparent, qui se trouvent ou qui se manquent, il ne propose pas à proprement parler des divertissements à ses spectateurs ; si ses productions paraissent les détourner le temps d'une représentation des réalités politiques agitées et souvent confuses de son époque, c'est en définitive pour mieux les y ramener au gré de métaphores qui les invitent le plus souvent à travailler à leur tour à une réconciliation nationale autour des véritables principes révolutionnaires, seuls capables d'assurer le bonheur de chacun. Par son engagement, ce théâtre joue donc parfaitement son rôle d'école du spectateur, même si, bien évidemment, le débat voire les luttes à mort commençaient avec l'interrogation sur la nature de ces principes... De ce point de vue, chacune des pièces que l'on a évoquées pourrait faire l'objet d'une remise en contexte et d'une analyse politiques détaillées, capables d'en préciser les prises de position idéologiques à la lumière des controverses qui ponctuent la période révolutionnaire. D'ailleurs, les spectateurs d'alors ne se sont pas trompés quant à leur nature profondément politique, comme le prouvent les récits de représentations de certaines de ces pièces (on peut penser en particulier à *L'Ami des lois* de Laya ou au *Club des bonnes gens* de Beffroi de Reigny qui ont donné lieu à de véritables troubles à l'intérieur comme à l'extérieur des théâtres qui les ont jouées). Notons à ce sujet que je me suis essentiellement placé au cours de cette étude dans la perspective de dramaturges qui ont ponctué leur pièce d'indices capables de baliser de telles lectures politiques ; et qu'une telle analyse, quoique plus difficile à mettre en œuvre, serait aussi possible et même nécessaire du côté de la réception de pièces au sujets similaires mais dépourvues de telles balises : en effet, que pouvaient bien dire et surtout suggérer des intrigues purement matrimoniales à un public qui, chaque jour, pouvait éprouver les conséquences des divorces politiques qui déchiraient la France ?

Finalement, du point de vue de son engagement, ce théâtre ne semble pas si éloigné des grandes fêtes révolutionnaires qui n'ont pas non plus dédaigné de célébrer parfois la fidélité conjugale dans le cadre de fêtes des époux qui, dans leurs mises en scène hautement symboliques, fonctionnaient selon un même régime métaphorique en faisant le lien entre la foi matrimoniale et l'amour de la nation, entre l'union des cœurs dans l'intimité et la réunion des âmes dans la République. Néanmoins, il s'en distingue par ce qui le caractérise en propre comme théâtre et c'est là tout son intérêt que cette capacité à plier sa propre tradition au gré de l'actualité. De ce point de vue, les pièces les plus pauvres sont certainement celles qui renoncent finalement à ces intrigues de comédie et versent en quelque sorte du côté d'une célébration citoyenne et patriotique assez éloignée de ce qui fait l'essence du théâtre, à savoir l'action et le conflit. Peu fait pour mettre en scène la réunion de centaines voire de milliers de

SJC 2009 / Couples, genres / couples métaphoriques et théâtre classique

personnages en raison même des contraintes techniques qui pèsent sur lui, seul le détour par des intrigues qui confrontent des individualités fortes peut permettre en réalité au théâtre de penser le collectif. En ce sens, une œuvre comme *Le Passé*, *Le Présent*, *L'Avenir*[23] de Picard qui présente une action et une temporalité complexes dans lesquelles se croisent et s'affrontent les désirs de personnages très différents, désirs dont la configuration dynamique permet de penser l'histoire de la Révolution et de questionner son devenir, donc une telle pièce me semble infiniment plus intéressante et riche qu'une œuvre comme *L'Heureuse décade*[24] de Barré, Rosières et Léger qui ne fait que présenter, dans une atmosphère un peu béate sans tension ni intrigue, le tableau d'une famille unie dans lequel la concorde domestique est supposée constituer l'image évidente de la concorde nationale.

Ce théâtre nous démontre enfin qu'il est des époques dans l'histoire d'une société où les bouleversements sont tels qu'ils en arrivent à saturer les imaginaires au point que des intrigues classiques (un projet de mariage) deviennent aisément pour les dramaturges et pour les spectateurs le support de réflexions politiques ; la tradition théâtrale témoigne en ce sens de la grande vivacité que lui confère sa puissance métaphorique. D'ailleurs, aujourd'hui encore, en cette période de crise[25], il ne serait pas impossible de voir bientôt sur la scène d'un de nos théâtre les tribulations conjugales d'un trader et d'une enseignante-chercheuse. La question serait alors probablement de considérer lequel des deux accepte finalement de renoncer à ses propres valeurs. Mais c'est déjà une autre H/histoire, avec ou sans sa grande hâche comme dirait Queneau...

SJC 2009 - Couples réels / couples métaphoriques et âge classique

[23] Comédies en un acte et en vers, reçues mais non jouées au Théâtre de la Nation le 30 juillet 1791, Paris, Fiévée, s. d. [1791], 44 p.

[24] Divertissement patriotique en un acte et en vaudevilles, représenté à Paris sur le Théâtre du Vaudeville le 5e jour de la première décade de brumaire an II [26 octobre 1793], Paris, au Théâtre du Vaudeville, an II, 31 p.

[25] Il s'agit de la très profonde crise financière qu'a connue le monde à l'automne 2008.

Pour citer cet article : Corno, Philippe. « Imaginaire politique du couple conjugal dans le théâtre de la Révolution française : Métaphores de l'union et de la désunion ». *SJC* n° 1 (2011) 9.
http://sfeds.ish-lyon.cnrs.fr/publications/publications.html

Cinq années après la parution du *Léviathan*, en 1656, James Harrington publie l'ouvrage qui le rendra célèbre : *The Commonwealth of Oceana.* Derrière l'utopie transparaît le portrait à peine voilé de l'Angleterre de l'époque. Harrington y avance la thèse selon laquelle la raison véritable de l'affrontement entre le camp du roi et celui des parlementaires avait été l'absence de représentation politique de toute une catégorie de possédants : pour la première fois, on soulignait le poids de la propriété dans les causes de la guerre civile.

Dès sa parution, l'ouvrage bénéficia d'une très large audience. On ne peut donc s'empêcher de penser à une rivalité entre deux penseurs qui apportèrent deux réponses théoriques très différentes aux récents bouleversements de la Première Révolution anglaise.

Tout sépare *a priori* ces contemporains que sont Thomas Hobbes et James Harrington : l'un défend une forme de gouvernement absolutiste quand l'autre est républicain et croit en l'importance d'un gouvernement mixte. En outre, Hobbes rejette avec force l'autorité des Anciens, tandis que Harrington, en digne représentant de l'humanisme civique, leur voue un véritable culte et pense pouvoir trouver chez ces philosophes et ces historiens des paradigmes de gouvernement propres à instruire les générations futures. Hobbes s'était en effet autoproclamé, non sans une certaine volonté de choquer, inventeur de la science politique (« Civil philosophy »), dont il disait qu'elle n'était pas plus ancienne que son ouvrage *De Cive* ! Dès lors, Harrington, qui s'oppose à bon nombre des prémisses fondamentales du philosophe, n'aura de cesse de le faire descendre, par tous les moyens rhétoriques dont il dispose, du piédestal sur lequel Hobbes s'est lui-même juché. S'il n'est pas avéré que les deux hommes se soient effectivement rencontrés, Harrington interpelle à de nombreuses reprises, par écrit interposé, Hobbes, qu'il rebaptise ironiquement « Léviathan ». Ainsi, le début d'*Oceana* cite et paraphrase Hobbes si souvent qu'il finit par se lire comme une réfutation point par point de la théorie politique de Hobbes. Outre sa dimension de traité politique et d'utopie (voire de dystopie), *Oceana* peut donc aussi relever de cette littérature de combat que Marc Angenot nomme « la parole pamphlétaire »[1]. La citation qui sert de titre à cette communication provient d'un autre texte de Harrington intitulé *A System of Politics* :

> Aristocratical monarchy is the true theatre of expedient-mongers and state-empirics, or the deep waters wherein that Leviathan the minister of state takes his pastime[2].

Le langage allégorique de Harrington n'est pas toujours d'une grande clarté, mais du moins nous est-il permis de saisir ici deux types de critique qu'il adresse à Hobbes : l'une porte sur le *fond* de sa doctrine, son parti-pris monarchiste ; l'autre porte sur la *méthode* à laquelle il reproche son caractère empirique.

Et pourtant, un examen approfondi de la pensée de Harrington permet d'identifier des positions qui le rapprochent de son illustre homologue : sa conception de l'origine de l'Etat, sa conception de la nature des lois, enfin, sa réflexion sur le pouvoir politique *en soi*. Harrington n'a-

[1] Marc Angenot. *La Parole pamphlétaire*. Paris : Payot, 1982.

[2] James Harrington, *A System of Politics* (MDCLXI) in *The Commonwealth of Oceana and A System of Politics*, édition présentée par J.G.A. Pocock. Cambridge : C.U.P., 1994 (1974), p. 292.

Pour citer cet article : Ducroq, Myriam-Isabelle. « 'Loin des eaux profondes où s'ébat le Léviathan' : Harrington, opposant républicain de Hobbes ». *SJC* n° 1 (2011) 1.
http://sfeds.ish-lyon.cnrs.fr/publications/publications.html

SJC 2009 - Couples réels / couples mythiques à l'âge classique

t-il pas considéré l'apport anthropologique de Hobbes comme « the greates of new lights »[3] ? Est-ce assez pour imaginer un couplage de deux pensées, couple inégal fondé sur une relation à sens unique, faite d'admiration et d'agacement envers l'incontestable puissance des théories hobbesiennes ? J'avancerai la thèse d'une union féconde entre deux esprits dont l'un semble avoir dépendu, pour pouvoir atteindre son plein développement, de l'audace et de la force de l'autre, même si cette audace doit produire des théories erronées que Harrington entend combattre de toutes ses forces.

1. Harrington critique de la méthode hobbesienne de réflexion philosophique

Quand Hobbes entreprend le projet d'élaborer sa théorie politique, il la veut parfaitement cohérente et en conformité avec la nature humaine profonde. Au cours de sa vie, il a noué des rapports privilégiés avec de grands esprits scientifiques de son temps : Francis Bacon, dont il fut pendant un temps le secrétaire, mais aussi l'Abbé Mersenne, qu'il a côtoyé en exil à Paris, et qui l'a familiarisé avec les travaux de Galilée[4]. Les démarches scientifiques qu'on s'emploie à explorer et à formaliser alors, l'inspirent davantage que n'importe quelle relecture des textes des Anciens. Non que Hobbes n'ait lui-même reçu une solide éducation classique – il est un traducteur reconnu de Thucydide et d'Homère -- mais à l'instar de Bacon, il entend s'affranchir du poids de la tradition dans la réflexion philosophique. Non seulement, il entend secouer le joug de la pensée scolastique encore largement véhiculée par les universités[5], et qui porte aux nues ces auteurs, mais il dénonce leurs thèses comme hautement subversives :

> In these westerne parts of the world, we are made to receive our opinions concerning the Institution, and Rights of the Common-wealths, from Aristotle, Cicero, and other men, Greeks and Romanes, that living under Populare States, derived those Rights, not from the Principles of Nature, but transcribed them into their books, out of the Practice of their Common-wealths which were Popular.[...] And by reading these Greek and Latine Authors, men from their childhood have gotten a habit (under a false shew of Liberty) of favouring tumults, and of licentious controlling the actions of their Soveraigns... as I think I may truly say, there was never any thing so deerly bought, as these Western parts have bought the learning of the Greek and Latine tongues[6].

Harrington, qui révère ces penseurs ainsi que le Florentin Machiavel, lequel en recommandait vivement la lecture, s'indigne du mépris affiché par Hobbes à leur égard. Comment peut-on avoir le front, s'interroge-t-il, de ne voir en Machiavel qu'un « beardless boy that hath newly read Livy »[7]? Harrington souligne l'inanité de la critique hobbesienne qu'aucun argument valable ne semble justifier :

> Aristotle and Livy (injuriously accused by Leviathan for not writing out of nature) have grounded their assertion that a commonwealth is an empire of laws and not of men. [...]

[3] James.Harrington, *Political Works*, édition présentée par J.G.A. Pocock. Cambridge : C.U.P., 1977, vol. I., p. 423.

[4] Thomas Hobbes, *Leviathan* (MDCLI), édition présentée par C.B. Macpherson. Harmondsworth : Penguin, 1968, Introduction, p. 16-20.

[5] Voir par exemple Yves-Charles Zarka (dir.). *Aspects de la pensée médiévale dans la philosophie politique moderne*. Paris : P.U.F., coll. « Fondements de la politique », 1999.

[6] Thomas Hobbes, *op. cit.*, ch. XXI, p. 267-268.

[7] James Harrington, *The Commonwealth of Oceana*, *op. cit.*, p. 30.

Pour citer cet article : Ducroq, Myriam-Isabelle. « 'Loin des eaux profondes où s'ébat le Léviathan' : Harrington, opposant républicain de Hobbes ». *SJC* n° 1 (2011) 2.
http://sfeds.ish-lyon.cnrs.fr/publications/publications.html

SJC 2009 - Couples réels / couples métaphoriques à l'âge classique

> But sure a man would never be so irreverent with the great authors, and positive against all antiquity, without some certain demonstration of truth[8].

Hobbes pense pouvoir déduire de l'observation de la nature humaine des principes généraux de gouvernement :

> The skill of making and maintaining Common-wealths, consisteth in certain rules, as doth Arithmetique and Geometry; not (as Tennis-play) on Practise onely; which Rules, neither poor men have the leisure nor men that have had the leisure, have hitherto had the curiosity, or the method to find out[9].

Ce sont les fondements mêmes de l'entreprise hobbésienne que Harrington remet en question:

> To erect a monarchy […] it must stand upon old principle, that is upon a nobility or an army planted upon a due balance of dominion. Unless like Leviathan you can hang [a monarchy] (as the country fellow speaks) by geometry (for what else is it to say that every other man must give up his will unto the will of this one man without any other foundation? [10].

Harrington, on le voit ne rejette pas l'idée même d'une science du politique. Bien au contraire. Il en a même formalisé certains principes dans *The Art of Lawgiving* (1659) et dans son *System of Politics*. Mais pour lui, Hobbes qui fait une description magistrale des mécanismes du contrat, s'aventure en eaux troubles quand il en vient à décrire les moyens de le pérenniser. Harrington se garde de cautionner cette philosophie de la table rase qui fait fi de toutes les doctrines de gouvernement admises et enseignées. Ce faisant, il se place du côté de l'autorité et dépeint Hobbes, non sans raison, comme un iconoclaste qui ne respecte rien. Il a également recours à un procédé qu'il utilisera à plusieurs reprises et qui consiste à faire appel au bon sens populaire (« as the country fellow speaks ») pour tourner en ridicule ce qu'il considère comme les élucubrations de Hobbes.

Mais ses objections vont bien au-delà de pures questions de forme. Si Harrington raille la démarche, sa critique porte en réalité sur des points essentiels de doctrine. Quels sont-ils ?

2. Harrington, opposant républicain à Hobbes

L'un des points de départ de la réflexion politique de Hobbes était l'idée chère aux humanistes civiques selon laquelle il régnait dans la Rome républicaine une plus grande liberté que dans la Rome impériale, et dans les petites principautés italiennes une plus grande liberté qu'à Constantinople. Pour Hobbes, on se trompait grossièrement en croyant mesurer la liberté des habitants de ces cités à leur capacité de révolte contre un tyran ; en réalité, ce mot ne pouvait désigner qu'une liberté à se défendre contre leurs ennemis. Hobbes résumait son propos par la maxime suivante : « Whether a Commonwealth be Monarchicall, or Popular, the Freedome is still the same. »[11]

[8] *Ibid.*, p. 20
[9] Thomas Hobbes, *op. cit.*, chap. XX, p. 261.
[10] James Harrington, *op. cit.*, p. 56.
[11] Thomas Hobbes, *op. cit.*, ch. XXI, p. 266.

Pour citer cet article : Ducroq, Myriam-Isabelle. « 'Loin des eaux profondes où s'ébat le Léviathan' : Harrington, opposant républicain de Hobbes ». *SJC* n° 1 (2011) 3.
http://sfeds.ish-lyon.cnrs.fr/publications/publications.html

SJC 2009 - Couples réels / couples métaphoriques à l'âge classique

Une telle pensée est insupportable au défenseur des gouvernements populaires qu'est Harrington. Il adhère en cela au principe énoncé par son maître Machiavel dans le *Discours sur la Première Décade de Tite-Live* : « C'est le bien général et non l'intérêt particulier qui fait la puissance d'un Etat : et sans contredit on n'a vraiment en vue le bien public que dans les républiques. »[12] Fort de son héritage intellectuel, Harrington est prompt à souligner ce que l'argument de Hobbes sur la liberté a de risible :

> The mountain hath brought forth, and we have a little equivocation ! or to say that a Lucchese hath no more liberty or immunity from the laws of Lucca than a Turk hath from those of Constantinople, and to say that a Lucchese hath no more liberty or immunity by the laws of Lucca than a Turk hath by those of Constantinople, are pretty different things. The first may be said of all governments alike, the second scarce of any two[13].

Cet argument lui paraît d'autant plus contestable que, selon le principe défini par Tite-Live, une république – entendons par là toute organisation politique – doit se définir comme « le règne de la loi et non des hommes » (« an empire of laws and not of men »), ce qui implique que les lois civiles prennent le pas sur les décisions arbitraires d'un seul. Dès lors, Harrington va s'engager dans un dialogue virtuel avec son interlocuteur sur le meilleur moyen de faire appliquer les lois. Encore une fois, il exclut l'idée que l'on puisse, comme le fait Hobbes, réduire « toute la manière et la matière du gouvernement » au glaive public[14], métonymie qui renvoie au pouvoir de coercition dont doit disposer le pouvoir souverain pour faire régner la justice et sans lequel le contrat à l'origine de l'Etat reste vain. Si Harrington rappelle le célèbre adage qui revient de façon récurrente sous la plume de Hobbes : « Covenants, without the Sword, are but Words »[15], c'est pour lui rétorquer que le philosophe ne va pas au bout de son raisonnement et refuse d'admettre que le bras armé de l'Etat nécessite des moyens financiers desquels il dépend entièrement. Une façon pour Harrington, de souligner, encore une fois, l'incidence du facteur économique. Mais, sa véritable idée est qu'une république peut fort bien se passer du glaive public si, selon la terminologie harringtonienne, elle repose sur des fondations solides.

Dans la bataille qu'il livre à Hobbes, Harrington avance l'idée selon laquelle la fondation nécessaire à toute république consiste en l'application d'une loi agraire, qui, à la manière de la République romaine, interdira la concentration d'une trop grande partie des terres entre les mains de quelques riches propriétaires. Autre arme produite par Harrington : celle de la rotation des mandats électifs, pratiquée dans la riche République vénitienne que Harrington admirait plus que toute autre. Fondée sur de tels principes, la République sera solide et le dispositif des lois instaurera un règne de la raison, sans qu'il soit besoin de recourir à la force d'un arbitre extérieur.

Aussi traite-t-il avec le plus grand dédain l'idée d'instituer un pouvoir absolu concentré entre les mains d'un seul. Pour rejeter cette idée une fois pour toute, il se livre à ce que Marc Angenot appelle la « réfutation par disqualification » :

> Nobody is so dull as to say that the people of Rome [assemblée du peuple romain] made a covenant with the Romans, to hold the sovereignty on such and such conditions; which not performed, the Romans might depose the Roman people[16].

---

[12] Nicolas Machiavel. *Discours sur la Première Décade de Tite-Live* (MDXIII-MDXX) in *Le Prince et textes*, d'après l'édition établie par J. Giono et J. Barincou pour La Pléïade (1952). Paris : Gallimard, coll. « Folio », 2001 (1980), livre second, p. 217.

[13] James Harrington, *op. cit.*, p. 56.

[14] *Ibid.*, p. 13.

[15] Thomas Hobbes, *op. cit.*, chap. XVII, p. 223.

[16] James Harrington, *op. cit.*, p. 14 ; Thomas Hobbes, *op. cit.*, chap. XVIII, p. 231.

Pour citer cet article : Ducroq, Myriam-Isabelle. « 'Loin des eaux profondes où s'ébat le Léviathan' : Harrington, opposant républicain de Hobbes ». *SJC* n° 1 (2011) 4.
http://sfeds.ish-lyon.cnrs.fr/publications/publications.html

SJC 2009 - Couples forts / couples métaphoriques à l'âge classique

Dans le passage auquel se réfère Harrington, Hobbes s'oppose radicalement à l'idée que le contrat puisse imposer quelques limites que ce soit à l'exercice du pouvoir par le souverain. Tout au contraire, par le contrat, les hommes renoncent volontairement à leur liberté naturelle et se mettent sous la protection du souverain. Pour que celui-ci puisse s'acquitter de la mission qui lui est confiée, il doit exercer un pouvoir plein et entier, en vertu d'une autorisation accordée de façon irrévocable, sans quoi la société cesse d'exister. Pour Harrington, c'est faire bien peu de cas du contrat initial. Aussi tourne-t-il encore une fois en dérision les propos de Hobbes selon lesquels :

> A council, being made sovereign, cannot be made such upon conditions ; whereas the decemviri, being a council that was made sovereign, was made upon such conditions. That all conditions or covenants making a sovereign, the sovereign being made, are void; whence it must follow, that the decemvirs, being made, were ever after the lawful government of Rome, and that it was unlawful for the commonwealth of Rome to depose the decemvirs [17].

Or, Harrington avait été profondément marqué par la pensée de l'historien romain Polybe qui défendait l'idée d'une constitution mixte, synthèse des trois formes de gouvernement classiques. Dès lors, il ne pouvait concevoir le pouvoir que comme résultant d'un équilibre (*balance*), notion qu'il plaçait au centre de toute sa théorie politique. Aussi semble-t-il paradoxal de le voir reconnaître, dans des circonstances exceptionnelles, la nécessité de concentrer les pouvoirs législatif et exécutif entre les mains d'un seul.

3. Affinités électives entre deux modes de pensée ?

Autant Harrington se répand en invectives contre Hobbes, autant il évoque volontiers sa proximité intellectuelle avec Nicolas Machiavel. Or, pour Machiavel, force est de reconnaître qu'en des circonstances extraordinaires le législateur doit aussi exercer le pouvoir exécutif, à la condition que celui-ci soit bien avisé et ait en vue l'intérêt public. Harrington défend ainsi ce principe :

> The reason of this is demonstrable; for the ordinary means not failing, the commonwealth hath no need of a legislator, but the ordinary means failing, there is no recourse to be had but to such as are extraordinary[18].

Quelles sont ces circonstances extraordinaires ? Harrington cite l'exemple d'une bataille entre les Florentins et les Vénitiens au siècle précédent. Ces derniers, ayant remporté la victoire, purent obtenir rapidement du conseil des Dix que la paix fût conclue sur le champ, alors que la flotte turque avançait sur Venise. Si la paix avait été différée, les Florentins auraient eu vent de la vulnérabilité de la République vénitienne et auraient pu en tirer parti pour obtenir la révision en leur faveur du traité de paix. Ainsi, l'un des ordres de la constitution d'Oceana mentionne la tenue d'élections extraordinaires, aux moyens desquelles la République « prévoit le danger. »[19] Il est en effet des situations d'urgence qui nécessitent des réponses immédiates :

[17] James Harrington, *op. cit.,* p. 14.
[18] *Ibid.*, p. 67.
[19] *Ibid.*, p. 124.

SJC 2009 _Couples réels / couples mélancoliques à l'âge classique

> It is incident unto commonwealths upon emergencies requiring extraordinary speed or secrecy, either through their natural delays or unnatural haste to incur equal danger, while holding unto the slow pace of their orders they come not in time to defend themselves from sudden blow, or breaking them for the greater speed they but haste unto their own destruction[20].

Il faut en déduire que, même bien fondée, la République peut recourir à des moyens exceptionnels : si le dispositif régulier ne peut faire face à l'urgence, alors il faudra envisager l'institution d'un pouvoir dictatorial. Dans *Oceana*, il se compose d'une junte extraordinaire de neuf chevaliers désignés par le Sénat, dont les pouvoirs sont ainsi définis :

> The same dictator of Oceana having power to levy men and money, to make war and peace, as also to enact laws which shall be good for the space of one year (if they be not sooner repealed by the senate and the people) and for no longer time, except they be confirmed by the senate and the people. And the whole administration of the commonwealth for the term of the said three months shall be in the dictator; provided that the dictator shall have no power to do anything that tendeth not unto his proper end and institution, but all unto the preservation of the commonwealth as it is established and for the sudden restitution of the same unto the natural channel and common course of government. And all acts, orders, decrees or laws of the council of war with the junta, being thus created, shall be signed Dictator Oceanae[21].

Que Harrington le républicain, partisan d'un mode de gouvernement mixte, puisse recommander une telle institution ne manquera pas d'étonner les modernes que nous sommes. Pour Harrington, elle relève de ce qu'il nomme « l'ancienne prudence », c'est-à-dire de l'ensemble des valeurs républicaines romaines qui se sont perdues depuis l'avènement de l'Empire. Pour étayer son jugement, Harrington s'appuie encore sur l'existence d'institutions comparables dans les civilisations anciennes ou contemporaines : chez les Achéens, les Athéniens, puis à Venise, où le gouvernement des Dix fait bien figure de pouvoir dictatorial[22]. Car, Harrington pressent bien que cette proposition semblera odieuse au commun des mortels qui ont oublié les enseignements des Anciens :

> [Dictatorian power and the use of it] […] must needs be of difficult digestion unto such as, puking at ancient prudence, show themselves to be in the nursery of mother-wit[23].

On le voit, Harrington ne mâche pas ses mots pour exprimer son mépris à l'égard des esprits vulgaires. C'est sur ce point précis que Harrington rejoint, par le ton, mais aussi par le propos même, le frère ennemi auquel il s'opposait tantôt.

Sur la forme, la précédente citation fait immédiatement écho à certains passages du *Léviathan*, où Hobbes déclare vouloir s'en prendre, sans ménagement, à l'opinion commune. Qu'on songe en particulier à ses propos sur la notion de tyrannie :

[20] *Ibid.*, p. 129.
[21] *Ibid.*, p. 129-130.
[22] On se reportera utilement sur ce point à l'*Histoire de Venise* de Freddy Thiriet, qui minimise le pouvoir réel de cette instance : Paris, P.U.F., coll. « Que Sais-je ? », 1952, pp. 72-74.
[23] *Ibid.*, p. 131.

SJC 2009 - Couples réels / couples métaphoriques à l'âge classique

> And that which offendeth the People, is no other thing, but that they are governed, not as every one of them would himselfe, but as the Publique Representant, be it one Man, or an Assembly of men thinks fit ; that is Arbitrary government : for which they give evill names to their Superiors ; never knowing (till perhaps a little after a Civill warre) that without such Arbitrary government, such Warre must be perpetuall[24].

Sur le fond, si Harrington pose des conditions et déclare que le recours à ce procédé devra être absolument limité : « In a commonwealth that is not wrought up nor perfected, this power will be of very frequent, if not continual use»[25], il reconnaît en dernière instance son impérieuse nécessité :

> So it is that without this power, which is so dangerous and subject to introduce monarchy, a commonwealth cannot be safe from falling into the like dissolution; for unless you have an expedient in this case of your own, and bound up by your providence, from recoiling, expedients in some cases you must not only have, but be beholding for them unto such whom you must trust with a pinch, when you have not leisure to stand with them for security; which will be a thousand times more dangerous[26].

Il apparaît donc clairement que Harrington qui fustigeait la thèse de Hobbes sur le glaive public, place ici la sécurité, le *salus populi*, au-dessus de toute autre considération. Et cela, alors même qu'il reconnaît les dangers d'un tel dispositif qui, employé de façon abusive, peut fort bien « dégénérer » en monarchie. Cette proposition permet à Harrington de formuler un principe qui est en fait, selon moi, très proche de la théorie hobbesienne du pouvoir politique : « The sovereign power of a commonwealth is no more bounded, that is to say, straitened, than that of a monarch, but is balanced. »[27] Autrement dit, la seule véritable différence entre un régime et un autre ne tient pas dans la nature du pouvoir politique, ni même dans la façon de l'exercer, mais dans la notion même d'équilibre des pouvoirs. En revanche, le pouvoir politique est, et doit rester ce qu'il est, à savoir une puissance, capable d'assurer la protection de la République dès que les circonstances l'exigent.

Conclusion

On le voit, dans ce couple impossible que forment Harrington et Hobbes, le premier rencontre le second sur l'idée que le pouvoir politique s'apparente à un monstre, une créature « nécessaire quoique redoutable. » Empruntant cette fois au registre de l'artillerie, il formule un paradoxe qui semble bien être au cœur de la définition du pouvoir politique dans quelque régime que ce soit. A la manière de la poudre à canon, celui-ci doit garder toute sa force opérationnelle et cependant être agencé de telle manière qu'il soit incapable de se retourner contre ceux qui l'ont institué. Cette tension est décrite dans le passage suivant :

> And for as much as sovereign power is a necessary but a formidable creature, not unlike the powder which (as you are soldiers) is at once your safety and your danger, being subject to take fire against you as for you; how well and securely is she by your galaxies so collected

[24] Thomas Hobbes, *op. cit.*, chap. XLVI, p. 699.
[25] James Harrignton, *op. cit.*, p. 131.
[26] *Ibid.*, p. 131-132.
[27] *Ibid.*, p. 99.

SJC 2009 - Couples réels / couples métaphoriques à l'âge classique

> as to be in full force and vigour, and yet so distributed that it is impossible you should be blown up by your own magazine[28].

La reconnaissance du caractère tout-puissant du pouvoir souverain, alors même qu'à cette époque on envisage de partager ce pouvoir entre les différentes composantes de la société civile ou bien encore de le voir confié au peuple en la personne des communes, est la marque d'un profond réalisme et constitue, à mon sens, l'un des principaux traits de la modernité politique.

Au fond, pourquoi était-il dangereux de s'aventurer « dans les eaux profondes où s'ébat le Léviathan » ? Rappelons la réputation d'infamie, dont Hobbes a fait l'objet, et ce, dès la parution du *Léviathan*. Il était parvenu à s'aliéner à la fois une partie des royalistes qui croyaient y lire une apologie du pouvoir *de facto* - en l'occurrence le Commonwealth de Cromwell - et une majorité de républicains, qui y voyaient surtout une défense de la monarchie absolue. A cela, s'ajoutent les accusations d'hétérodoxie, voire d'athéisme, portées contre lui par des personnalités telles que l'évêque Bramhall ou le mathématicien John Wallis. Ce climat explosif, sur fond de querelle dite « de l'engagement », interdisait à quiconque de dire haut et fort l'admiration qu'il éprouvait pour la force de l'argumentation de Hobbes. Cette réflexion lumineuse sur les notions de *pouvoir* et d'*autorité* parut odieuse parce qu'elle était ancrée dans une vision foncièrement pessimiste de la nature humaine, à laquelle les êtres humains répugnent, ou pour reprendre les termes de Harrington, une vision que le commun des mortels a bien du mal à digérer.

C'est la position dans laquelle a dû se retrouver Harrington. Tout en s'opposant à Hobbes et en le fustigeant, Harrington a adopté les termes du débat tels qu'ils avaient été posés par philosophe de Malmesbury. Aussi, Harrington a-t-il pu déclarer :

> It is true, I have oppos'd the politics of Mr. Hobbs, to shew him what he taught me, with as much disdain as he oppos'd those of the greatest authors, in whose wholsom fame and doctrin the good of mankind being concern'd, my conscience bears me witness that I have don my duty. Nevertheless in most other things I firmly believe that Mr. Hobbs is and will in future ages be accounted the best writer, at this day, in the world. And for his treatises of human nature, and of liberty and necessity, they are the greatest of new lights, and those which I have follow'd, and shall follow[29].

Les convergences entre leurs deux réflexions ne sont donc pas de simples concessions, mais bien le signe d'une véritable empathie entre deux penseurs. La relation de Harrington à Hobbes pour le moins ambivalente, faite d'attirance et de répulsion, est emblématique de la réception de son œuvre et reflète toute la complexité des débats politiques et philosophiques en cette période charnière de l'histoire d'Angleterre que fut le milieu du dix-septième siècle.

SJC 2009 - Couples réels / couples métaphoriques à l'âge classique

[28] *Ibid.*, p. 99.

[29] James Harrington, *The Prerogative of Popular Government* (MDCLVII), ch. VII in *The Oceana and Other Works*, édition électronique établie à partir de l'édition *The Oceana and Other Works of James Harrington, with an Account of His Life by John Toland*. London: Becket and Cadell, 1771, http://oll.libertyfund.org

Pour citer cet article : Ducroq, Myriam-Isabelle. « 'Loin des eaux profondes où s'ébat le Léviathan' : Harrington, opposant républicain de Hobbes ». *SJC* n° 1 (2011) 8.
http://sfeds.ish-lyon.cnrs.fr/publications/publications.html

BIBLIOGRAPHIE

Sources primaires

Thomas HOBBES. *Leviathan* (MDCLI), édition présentée par C.B. Macpherson. Harmondsworth : Penguin, 1968.

James HARRINGTON *The Oceana and Other Works* , édition électronique établie à partir de l'édition *The Oceana and Other Works of James Harrington, with an Account of His Life by John Toland*. London: Becket and Cadell, 1771, http://oll.libertyfund.org

James HARRINGTON. *The Commonwealth of Oceana* (MDCLVI) *and A System of Politics*, édition présentée par J.G.A. Pocock. Cambridge, C.U.P., 1994 (1974).

Nicolas MACHIAVEL. *Discours sur la Première Décade de Tite-Live* (MDXIII-MDXX) in *Le Prince et textes*, d'après l'édition établie par J. Giono et J. Barincou pour La Pléïade (1952). Paris : Gallimard, coll. « Folio », 2001 (1980).

Sources secondaires

Charles BLITZER. *An Immortal Commonwealth. The Political Thought of James Harrington*. Yale : Y.U.P., 1960.

Luc BOROT (dir.). *James Harrington and the Notion of Commonwealth*. Montpellier : Publications de l'Université Paul Valéry - Montpellier III, Centre d'Etudes et de Recherches sur la Renaissance Anglaise, collection Astréa n°6, 2001.

Christopher HILL. *The World Turned Upside Down. Radical Ideas during the English Revolution*. London, Maurice Temple Smith, 1972.

Pierre LURBE. « La conception de la république dans *Oceana* de James Harrington » in Y.C. Zarka (dir.), *Monarchie et république au XVIIe siècle*. Paris : P.U.F., coll. « Fondements de la politique », 2007, p. 73-102.

Blair WORDEN. « English Republicanism » in J.H. Burns, with the assistance of M. Goldie (eds). *The Cambridge History of Political Thought. 1450-1700*. Cambridge : C.U.P., 1991.

SJC 2009 - Couples réels/ couples métaphoriques à l'âge classique

Pour citer cet article : Ducroq, Myriam-Isabelle. « 'Loin des eaux profondes où s'ébat le Léviathan' : Harrington, opposant républicain de Hobbes ». *SJC* n° 1 (2011) 9.
http://sfeds.ish-lyon.cnrs.fr/publications/publications.html

SJC 2009 - Couples réels / couples métaphoriques à l'âge classique

Lorsque le marchand américain Elkanah Watson débarque sur le sol anglais en septembre 1782, il décrit la mère patrie en ces termes : « This was the land of our rancorous foe and imperious tyrants; still, it was the land of our forefathers »[1] . Cette citation montre bien toute l'ambivalence de la relation entre l'Amérique et l'Angleterre au moment de la guerre d'indépendance, ainsi que le dilemme identitaire auquel étaient affrontés les Américains : proches de l'Angleterre de par leur langue, leur culture, leur système politique, social et économique, ils étaient cependant contraints de se détacher de ce pays qui les avait trahis en affirmant une identité nationale distincte. Nous sommes donc en présence d'une relation toute en tension, un mélange d'« hostilité et d'affection, de répulsion et d'attraction » vis-à-vis de cette nation à la fois parente et ennemie, même et autre[2].

En suivant le parcours de deux marchands américains en voyage en Grande-Bretagne à la fin du XVIIIe siècle, nous étudierons la manière dont évolue leur perception des pays qu'ils visitent. Le premier de ces voyageurs, Jabez Maud Fisher, effectue son séjour en Grande-Bretagne au début de la guerre d'indépendance (1775-1776) alors que le second, Elkanah Watson, se rend dans le Vieux Monde à la toute fin du conflit (en 1780, puis à nouveau en 1783-1784). Nous nous interrogerons sur la manière dont ces visiteurs se définissent par rapport à la Grande Bretagne. Nous examinerons l'image qu'ils donnent des pays voisins, en particulier la France. Enfin, nous analyserons en quoi leur voyage les aide à se forger une nouvelle identité américaine.

Le conflit des colonies avec la mère patrie étant avant tout politique[3], la déclaration d'indépendance n'entraîna pas de rupture des liens culturels entre les deux pays[4]. Rappelons que les colonies américaines au début du conflit présentaient de très fortes disparités et peu de points communs. Tout ce qui les rapprochait et qui aurait pu constituer une identité nationale (la langue, les institutions politiques, les libertés traditionnelles, la religion protestante et l'histoire) était hérité de l'Angleterre. Par ailleurs, comme l'ont montré les chercheurs John Murrin, Michael Zuckerman, Timothy H. Breen, Jack P. Greene et Peter J. Marshall, la révolution américaine n'a pas été le résultat du sentiment croissant d'une identité nationale distincte, bien au contraire. Tout au long du XVIIIe siècle et tout particulièrement dans les dix dernières années précédant l'indépendance américaine, loin d'affirmer leurs différences, les colonies se sont anglicisées et ont revendiqué haut et fort leur attachement à l'empire. En outre, jusque dans les premières années du conflit, la grande majorité des

---

1 Winslow C. Watson, ed., *Men and Times of the Revolution : or, Memoirs of Elkanah Watson,* 1861, p.165. Abrégé par la suite de la manière suivante: *MTR*.

2 Henry Steele Commager, ed , *Britain Through American Eyes,* London, The Bodley Head, 1974, p.18. Robert Ernest Spiller, *The Americans in England during the First Half Century of Independence*, New York, Henry Holt and Co., 1926, p.VII.

3 Michael Zuckerman, "Identity in British America: Unease in Eden," in *Colonial Identity in the Atlantic World, 1500-1800,* ed. Nicholas Canny and Anthony Pagden, Princeton Univ. Press, 1987, p.115. Michael J. Rozbicki, « The Cultural Development of the Colonies. » in Jack P. Greene and J.R. Pole, eds, *The Blackwell Encyclopedia of the American Revolution,* Oxford, 1991, p.82. Henry Steele Commager, *Britain Through American Eyes,*op.cit., p.XX.

4 Elise Marienstras, *Les Mythes fondateurs de la nation américaine, essai sur le discours idéologique aux Etats-Unis à l'époque de l'indépendance, 1763-1800,* Paris, F. Maspéro, 1977, p.69.

Pour citer cet article : Gallet, Maud . « Britannique ou Américain ? La double identité de deux voyageurs américains en Grande-Bretagne pendant la Révolution américaine ». *SJC* n° 1 (2011) 1.
http://sfeds.ish-lyon.cnrs.fr/publications/publications.html

colons refusait une rupture totale avec l'Angleterre. Ils s'opposaient au gouvernement britannique en se réclamant des droits traditionnels anglais (pas de taxation sans représentation), en demandant à jouir des mêmes privilèges que les autres Britanniques et n'exigeaient aucun statut spécifique en tant qu'Américains. Comme l'a écrit John Murrin, la révolution américaine fut donc une crise d'intégration plutôt que de désintégration au sein de l'empire britannique[5].

Il semble utile de revenir sur les termes de « britannique » et d'« américain ». Dans *Britons, Forging the Nation,* Linda Colley décrit l'émergence d'une identité britannique entre 1707 et 1837, qui s'est forgée dans l'opposition avec un Autre français[6]. Mais les colons américains étaient-ils inclus dans cette définition nationale? Si les populations indigènes (Amérindien, esclave noir) étaient aisément identifiées comme « autres » en terme de culture, de religion et de couleur de peau, le statut des colons européens en Amérique du Nord se révèle être beaucoup plus flou et problématique. La plupart des colons américains de l'époque considéraient qu'ils faisaient partie de la même nation que les Britanniques de la métropole, puisqu'ils partageaient la même langue, la même religion, les mêmes libertés et les mêmes origines. Cette vision était également celle de nombreux Britanniques[7]. Une telle identité impériale était parfaitement compatible avec un sentiment d'appartenance local. Ainsi, avant la révolution, George Washington définissait la Grande-Bretagne comme sa « nation » et la Virginie comme son « pays »[8]. Cependant, la distance géographique par rapport au centre de l'empire, la confrontation à un nouvel environnement sauvage et à des populations serviles et « barbares » avaient contraint les colons américains à s'adapter et donc à se distinguer de la mère patrie. A ce titre, ils apparaissaient aux yeux de certains Britanniques comme non seulement différents des habitants de la métropole mais aussi comme inférieurs : un peuple de sauvages, un mélange de criminels, d'Indiens et de Noirs, sans raffinement ni culture. Le voyageur Elkanah Watson rapporte une conversation surprise entre deux Anglaises lors d'un trajet en diligence en septembre 1783 :

> I was highly entertained, with a conversation between two ladies, genteelly dressed, and evidently of a respectable class in society, in a coach, near London ; and I record it, as illustrative of the prevailing ignorance, in England, of the people and condition of America.

---

5 John Murrin, "A Roof without Walls: the Dilemma of American National Identity," in Richard R. Beeman et al, eds. *Beyond Confederation: Origins of the Constitution and American National Identity.* Chapell Hill, London: University of North Carolina Press, 1987, pp.336-340. Michael Zuckerman, "Identity in British America", op.cit., p.133. Stephen Conway, "From Fellow Nationals to Foreigners: British Perception of the Americans, circa 1739-1783", *The William and Mary Quarterly,* Vol. 59, No. 1, January 2002, p.65. Susan Lindsey Lively, « Rediscovering Britain », Harvard University. Julie M. Flavell and Gordon Hay, "Using Capture-Recapture Methods to Reconstruct the American Population in London", *Journal of Interdisciplinary History,* vol 32, no 1, summer 2001, p.38. P.J.Marshall, "Britain and the World in the Eighteenth Century: Britons and Americans," *Transactions of the Royal Historical Society,* 6th series, 9, 1991, pp.2-6. Jack P. Greene, "Empire and Identity from the Glorious Revolution to the American Revolution", in P.J.Marshall, ed. *The Eighteenth Century,* vol.2 of *The Oxford History of the British Empire,* Oxford, 1998. T.H. Breen, "Ideology and Nationalism on the Eve of the American Revolution: Revisions Once More in Need of Revising", *Journal of American History,* 84, 1997.

6 Linda Colley, *Britons, Forging the Nation, 1707-1837,* London, Vintage, 1992, p.5.

7 Ibid, p.105. Jack P. Greene, "Empire and Identity", op.cit., p.222: "From this perspective, held by many people in Britain, the British Empire was "a free and virtuous empire, founded in consent and nurtured in liberty and trade", and colonists were "fellow-subjects" [Lord Baltimore, Speech, Nov 1739] who, "though living in different parts of the world", together with those who resided in Britain formed, as Young remarked in 1772, "one nation, united under one sovereign, speaking the same language and enjoying the same liberty."

8 P.J.Marshall, "A nation defined by Empire", op.cit., p.220. John Murrin, "A Roof without Walls", op.cit., p.339. Michal J. Rozbicki, « The Cultural Development of the Colonies », op.cit., p.73.

SJC 2009 - Couples réels / couples métaphoriques dans le monde classique

> One remarked to the other, "I have seen a wonderful sight, a little girl born in a place called Boston, in North America ; and, what is very astonishing, but I pledge you my word it is true, she speaks English as well as any child in England ; and besides, she is perfectly white !" "Is it possible !" exclaims the other, in no counterfeit astonishment at the recital. Many of the people of England suppose us to be a nation of Indians, negroes, or mixed blood[9].

A cette image négative s'ajoute un changement important dans le statut des colons américains à la fin de la Guerre de Sept Ans en 1763. Jusqu'alors, les possessions anglaises avaient été colonisées par des Européens qui formaient un ensemble plutôt homogène et compatible avec les valeurs britanniques. Mais l'acquisition de nouveaux territoires au Canada, dans les Caraïbes, en Afrique de l'ouest et en Inde entraîna une redéfinition de l'empire britannique. Pour préserver un ensemble aussi vaste, il fallait le contrôler davantage et s'assurer de la soumission des populations conquises par la force. De compatriotes, les colons américains sont donc devenus des sujets[10]. Quant au concept d' « Américain », c'est en Grande-Bretagne qu'il a vu le jour, avant qu'il ne soit repris par les patriotes américains. En effet, les Britanniques percevaient les colonies dans leur ensemble, sans en saisir les différences locales, contrairement aux colons américains qui, jusqu'à l'indépendance, ne se définissaient pas de manière collective[11]. Dans ce contexte, on comprend la difficulté de la jeune nation à se définir, déchirée entre son héritage britannique et son besoin de rupture, dans un souci d'affirmation de son existence. On prend également conscience de l'importance des voyages qui permettent aux visiteurs américains de se mesurer aux Britanniques.

Voyons à présent comment se présentent les deux voyageurs américains : quel rapport entretiennent-ils avec la mère patrie ? Profitent-ils de leur voyage pour souligner leurs différences et s'affranchir de la tutelle britannique ou au contraire, donnent-ils des preuves de leur attachement à la Grande-Bretagne?

Il convient dans un premier temps de fournir quelques informations biographiques sur ces voyageurs. Jabez Maud Fisher est né à Philadelphie en 1750, dans une riche famille de marchands Quaker dont les origines remontent à la fondation de la Pennsylvanie[12]. Avec deux de ses frères, il secondait son père dans une entreprise très prospère d'importation de produits britanniques. Il partit pour l'Angleterre en 1775, à l'âge de vingt-cinq ans. Ce voyage avait avant tout une visée commerciale : c'était l'occasion pour le jeune marchand de rencontrer les partenaires de l'entreprise familiale, d'observer les centres industriels britanniques alors en pleine expansion et d'y établir de nouveaux contacts. Mais il s'agissait également d'éloigner le jeune homme des colonies où la tension politique montait de jour en jour. Les Quakers, qui étaient pacifistes et qui souhaitaient donc rester neutres dans ce conflit, s'attiraient la fureur des patriotes. En effet, pendant que Jabez Maud Fisher

---

9 *MTR,* pp.218-219

10 Linda Colley, *Britons,* op.cit., pp.101-105. Stephen Conway, "From Fellow-Nationals to Foreigners," op.cit., pp.65-100. Jack P. Greene, "Empire and Identity", op.cit., pp.224-227. Voir également T.H. Breen, « Ideology and Nationalism on the Eve of the American revolution : Revisions Once more in Need of Revising", *The Journal of American History*, June 1997, pp.26-31.

11 John Murrin, "A Roof without Walls", op.cit., p.339. Voir aussi Michal J. Rozbicki, « The Cultural Development of the Colonies », dans *The Blackwell Encyclopedia of the American Revolution,* ed. Jack P. Greene et J.R. Pole, Oxford, 1991, p.73.

12 Son arrière-grand-père, John Fisher, était arrivé sur le même bateau que William Penn.

SJC 2009 - Couples réels / couples métaphoriques à l'âge classique

parcourait les îles britanniques, sa famille fut victime de nombreuses persécutions : en 1776, les biens de l'entreprise furent saisis par l'armée continentale, en 1777, ses frères furent exilés en Virginie pour avoir refusé de remettre les registres de comptes au conseil de sécurité de Philadelphie et en 1779, l'un d'entre eux fut emprisonné, accusé d'être un Tory. En apprenant les difficultés auxquelles ses proches étaient affrontés, Jabez Maud Fisher quitta l'Angleterre en mai 1778 mais il ne put les rejoindre car les troupes britanniques venaient de déserter Philadelphie. De guerre lasse, il regagna l'Angleterre en 1779 et mourut à Leeds quelques mois plus tard sans avoir pu revoir les siens. Une partie des journaux de Jabez Maud Fisher furent publiés par Kenneth Morgan en 1992, *An American Quaker in the British Isles, The Travel Journals of Jabez Maud* Fisher. Ils couvrent les deux premières années de son séjour en Grande-Bretagne, de juin 1775 à octobre 1776[13]. On ne peut que s'étonner de la distance impressionnante que le jeune marchand a parcouru en l'espace de seulement seize mois, sillonnant la quasi-totalité de l'Angleterre, la côte est de l'Irlande, le sud de l'Ecosse, l'ouest du Pays de Galles, ainsi que le nord de la France et la Flandre. Son parcours était dicté par des impératifs commerciaux (visite des centres industriels et des grands ports britanniques[14]), religieux (participation à des réunions de Quakers) et esthétiques (excursions pour admirer les paysages romantiques et sublimes de la Région des Lacs, du Peak District, du Pays de Galles et des Highlands d'Ecosse, visites de nombreuses demeures aristocratiques et de leurs jardins paysagers). Enfin, en tant que Quaker, le visiteur a bénéficié d'un réseau exceptionnel de contacts à travers toute la Grande-Bretagne : ses hôtes lui offraient le gîte et le couvert, l'accompagnaient parfois dans ses déplacements et lui permettaient même d'avoir accès à certaines industries.

Elkanah Watson était également originaire de Nouvelle-Angleterre. Né à Plymouth dans le Massachusetts en 1758, il comptait l'un des Pères Pèlerins parmi ses aïeux[15]. En septembre 1779, à l'âge de vingt-et-un ans, il s'embarqua pour la France en qualité de coursier du marchand John Brown et créa sa propre entreprise de commerce à Nantes. En août 1782, pressentant la fin de la guerre, il se rendit en Angleterre pour y créer des liens commerciaux et découvrir le « pays de ses ancêtres ». D'août à septembre 1782, il visita les centres industriels du Nord de l'Angleterre, fréquenta de grands hommes politiques, des scientifiques et des philosophes et fit peindre son portrait par le peintre américain John Singleton Copley[16]. Après la faillite de son entreprise en France, il repartit pour l'Angleterre d'août 1783 à mai 1784. Sa bourse étant vide, il limita ses déplacements, résidant principalement dans la capitale, à l'exception d'une excursion à l'Ile de Wight et sur la côte sud de l'Angleterre. De retour aux Etats-Unis, il se lança à nouveau dans le commerce en Caroline du Nord, mais sans succès. En 1788, il contribua à développer la nouvelle ville d'Albany dans l'état de New York, notamment en y fondant une banque. En 1807, il partit pour le Massachusetts afin de se consacrer à l'agriculture. Il créa en 1810 la Société Agricole du Berkshire et organisa la première foire agricole américaine. Il commença la rédaction de son autobiographie dans les années 1820 et mourut en 1842 à l'âge de quatre-vingt cinq ans. Ses mémoires furent achevés par son fils Winslow et publiés en 1856 sous le titre de *Men and Times of the Revolution ; or Memoirs of Elkanah Watson, Including Journals of Travels in Europe and America, from 1777 to 1842, with his Correspondence with Public Men and Reminiscences*

13 Trois autres journaux existent, non publiés (juin-juillet 1777 et mai-août 1778 = traversée Portsmouth-NY), ainsi que des lettres envoyées à sa famille et à des amis. Ces documents sont conservés à Philadelphie et ne les ayant pas consultés, nous nous baserons sur l'ouvrage de Kenneth Morgan.

14 Bristol, Birmingham, Manchester, Liverpool, Sheffield, Leeds…

15 Edward Wilson faisait partie de équipage du Mayflower et devint le 3ème gouverneur de la colonie de Plymouth.

16 Voir annexe 1.

SJC 2009 - Couples liés / Couples métaphoriques à l'âge classique

and Incidents of the Revolution. C'est la source utilisée pour cette étude. Les journaux d'origine ont donc été revus et corrigés par Elkanah Watson lui-même. Ne pouvant tout inclure, l'auteur ne cite que certains passages et en reformule d'autres, son but étant de célébrer les héros de la révolution américaine à travers sa propre histoire.

Examinons à présent le récit de ces voyageurs, en commençant par celui de Jabez Maud Fisher. Jabez Maud Fisher évite avec prudence tout commentaire politique dans ses journaux. Cependant, plusieurs éléments nous permettent d'affirmer que le jeune marchand se perçoit avant tout comme Britannique et qu'il se comporte même dans certains cas comme un Anglais.

Pour commencer, deux courtes allusions à la guerre traduisent sa vision des colonies américaines au sein de l'empire. En qualifiant le conflit avec la Grande-Bretagne de « guerre civile[17]» le 20 juillet 1776, Jabez Maud Fisher montre qu'il ne considère pas l'Angleterre comme une nation étrangère, alors que, depuis le 4 juillet de la même année, les Etats-Unis ont déclaré leur indépendance. Un peu plus tôt dans son séjour, il compare les guerres anglo-écossaises des siècles précédents au conflit anglo-américain et s'insurge contre ces luttes « contre nature » qui dressent « les enfants d'un même royaume » les uns contre les autres[18]. A ses yeux, l'Angleterre et les colonies américaines forment donc un seul et même empire.

D'autre part, Jabez Maud Fisher se sent parfaitement à l'aise en Grande-Bretagne. Tout au long de son séjour, il est accueilli chaleureusement par les Britanniques dont il souligne à plusieurs reprises "l'extrême hospitalité » et la « profusion de gentillesse»[19]. C'est en voyageant dans les régions reculées de l'ouest du Pays de Galles que le visiteur éprouve pour la première fois le sentiment d'être en terre étrangère au milieu de paysages peu accueillants, de routes accidentées et d'habitants qui ne parlent pas anglais[20]. Lorsqu'il débarque en France, ce sentiment d'étrangeté est encore renforcé. Le voyageur reprend à son compte les nombreux stéréotypes véhiculés à l'époque sur les Français. Il critique ainsi les prêtres catholiques « stupides » et leurs « superstitions »[21]. Il déplore les conditions de vie misérables des habitants, dénonce le système judiciaire où tout est contrôlé par le Roi[22], tourne en dérision la puissance militaire française, et enfin, préfère aux vêtements recherchés et coûteux des habitants ceux des Hollandais, simples et modestes[23]. Comme l'a souligné Linda Colley, l'anticatholicisme et la gallophobie sont des éléments clés de l'identité britannique. En partageant de tels sentiments, Jabez Maud Fisher affirme donc son appartenance à l'empire britannique[24].

---

17 *AQBI*, p.229

18 *AQBI,* p.177.

19 *AQBI*, p. 236, p.216: « We came to Haverford West without a single Letter, or without the Acquaintance of any one Person, yet such are the kindness and hospitality of the inhabitants of this Island that we were most courteously received by John Lewis [a Quaker minister] and Abram Clibborn [a Dublin merchant]… it was with great difficulty we could this day get away from this place. »

20 *AQBI*, p.217: «This day impresses me more strongly with the Idea of being in a foreign Land than any since I left my native Country. »

21 *AQBI*, p.271 : « [we] went to the Mass house, where the silly People and the more silly Priest were running over the superstitious Ceremony."

22 *AQBI*, p.274

23 *AQBI*, p.278

24 Linda Colley, *Britons, Forging the Nation, 1707-1837,* London, Vintage, 1992, p.5: "[the British national identity] was an invention forged above all by war. Time and time again, war with France brought Britons, whether they hailed

SJC 2009 - Couples rebelles, couples métaphoriques à l'âge classique

Le visiteur ne tarit pas d'éloges sur l'Angleterre et il exprime son admiration avec force hyperboles, superlatifs et adjectifs plus flatteurs les uns que les autres. Ainsi, les routes autour de la capitale sont « idylliques », les vallées « enchanteresses » et les auberges excellentes[25]. Le marchand est si enthousiaste qu'il peine parfois à trouver de nouveaux adjectifs. Ces répétitions, explique-t-il, reflètent son enchantement:

> There are so many fine Places in this Luxuriant and fertile Kingdom that I am at a loss for some new Words to give a Description with. […] My Journal will be a sad Jumble of Repetition; […] However it will remind how often enchanting Objects have discovered their Beauties as I have passed along[26].

Pour le jeune marchand, l'Angleterre est avant tout un modèle économique. Il est tout particulièrement ébloui par les villes industrielles du nord de l'Angleterre, alors en plein essor. Il s'enthousiasme ainsi pour Manchester et son activité incessante :

As a manufacturing Town [Manchester] rises superior to any in the Kingdom, both for the variety of Articles in which they are engaged, and the Value of an enterprizing and Oeconomical Spirit which seems to pervade all its inhabitants. The Voice of industry is heard on every hand. […]The ingenuity of her Artizans is amazing. […] we daily see some new and very important discovery in facilitating their operations, and in rendering Labour subservient to Contrivance. […] Whatever Art, whatever ingenuity could invent aided by Taste and Judgement Manchester has effected[27].

Nous remarquons le même engouement pour les grands ports comme Liverpool, Glasgow ou Plymouth, dont les équipements, l'activité et l'organisation sont sans commune mesure avec ceux des ports américains. Les colonies américaines ne soutiennent évidemment pas la comparaison face à tant de splendeur et de richesses, notamment en ce qui concerne les demeures aristocratiques. En visitant Clumber Hall dans le Nottinghamshire, Jabez Maud Fisher note que les écuries sont dignes d'un palais de gouverneur américain[28]. A ses yeux, l'Angleterre reste également inégalée au sein des Iles britanniques. De l'Ecosse, il ne retient que les rues d'Edimbourg « monstrueusement sales, étroites et très déplaisantes»[29], les paysages «pauvres, tristes et arides », les champs négligés et les

---

from Wales or Scotland or England, into confrontation with an obviously hostile Other and encouraged them to define themselves collectively against it. They defined themselves as Protestants struggling for survival against the world's foremost Catholic power. They defined themselves against the French as they imagined them to be, superstitious, militarist, decadent and unfree." Voir également Stephen Conway, "From Fellow-Nationals to Foreigners", op.cit., p.196: « The French were the defining counterpoint that gave both English-ness and British-ness meaning in the eighteenth century ».

25 *AQBI,* p.33

26 *AQBI*, p.196

27 *AQBI*, p.236

28 *AQBI*, p.153

29 *AQBI,* p.58

SJC 2009 - Couples rêvés / couples métaphoriques à l'âge classique

habitants crasseux[30]. Le constat n'est guère plus favorable en Irlande où Dublin n'est qu'une pâle imitation de Londres et de ses raffinements[31]. Quant aux Gallois, ils sont dépeints comme des brutes grossières parlant une langue barbare. Il se permet même d'affirmer que certaines lettres de l'alphabet gallois ne lui semblent être d'aucune utilité :

> [If the Welsh had entered into Alliance with the English,] their Country would have been more highly cultivated, more populous, and the inhabitants would have long since emerged from that State of Barbarism and Ignorance. […] Their Language wants much methodizing; it is uncouth in its Sound. The most difficult of all others to pronounce, there are 27 Letters in it, some of which can be of no Use[32].

Le jeune visiteur porte donc un regard très méprisant sur les autres Britanniques et il se comporte ainsi en véritable Anglais. Il est ironique de constater qu'il use des mêmes qualificatifs désobligeants pour parler des Irlandais, des Ecossais et des Gallois que certains Anglais pour décrire les colons américains[33].

Enfin, Jabez Maud Fisher considère l'Angleterre comme un modèle culturel. Il porte un grand intérêt aux demeures aristocratiques. En connaisseur, il décrit avec précision leur architecture et détaille la décoration intérieure. Il se pose en homme de goût et en touriste érudit, mettant ainsi à mal le stéréotype du colon américain dénué de tout raffinement. La visite d'une grande demeure s'accompagne naturellement d'une découverte de ses jardins et là encore, le jeune touriste se délecte de voir les fameux jardins paysagers, dont il a parfaitement intégré les principes esthétiques. Il apprécie l'alliance entre l'Art et la Nature, cette nature sauvage recréée artificiellement pour « charmer le Spectateur »[34]. Il imite également les pratiques culturelles de la société élégante de l'époque en partant à la recherche du pittoresque, du beau et du sublime selon des itinéraires touristiques on ne peut plus classiques[35] : dans la vallée de la Wye, il s'extasie devant les ruines de l'abbaye de Tintern[36], dans le nord du Pays de Galles, il observe non sans frissons les paysages « chaotiques » et « grandioses » du Cadder Idris et du Snowdon qui « provoquent la terreur chez le spectateur»[37] et enfin, il sillonne à deux reprises le Lake District. C'est un véritable touriste pittoresque avant l'heure, puisque William Gilpin ne publiera ses *Observations on the River Wye and the Several Parts of South Wales*

---

30 *AQBI*, p.76: « Here we bid Scotland a long long Adieu without the least expectation of ever visiting it again, or without a wish ever more to behold its Nakedness, Dirt and Customs. »

31 *AQBI*, p.168

32 *AQBI*, pp.228-229

33 Susan Lindsey Lively, « Rediscovering Britain », op.cit. Stephen Conway, "From Fellow-Nationals to Foreigners", op.cit., p.82. T.H.Breen, "Ideology and Nationalism on the Eve of the American revolution: Revisions Once more in Need of Revising," *The Journal of American History,* June 1997, pp.26-31. Michael J. Rozbicki, « The Cultural Development of the Colonies, » in Jack P. Greene and J.R. Pole, eds, *The Blackwell Encyclopedia of the American Revolution,* Oxford, 1991.

34 *AQBI,* pp.239-240

35 Malcolm Andrews, *The Search for the Picturesque, Landscape Aesthetics and Tourism in Britain, 1760-1800,* Aldeshot, Scholar Press, 1989, pp.56-64.

36 *AQBI*, pp.204-207: «This Day's ride for Prospects of the sublime and beautiful exceeds all my others. »

37 *AQBI*, p.221: "[The Mountains] are dressed in all the horrors that the imagination can suggest and excite the Terror in the Minds of the Spectator."

SJC 2011 Couples réels / couples métaphoriques à l'âge classique

qu'en 1782[38]. Pittoresque en effet, puisque le voyageur décrit les paysages à la manière d'un tableau. Ainsi, à Pont Aber Glass Lynn dans le nord du Pays de Galles, il découpe la scène en quatre plans : la cascade à ses pieds, les terres cultivées au centre, de hautes montagnes ceinturant la vallée à l'arrière-plan, et enfin le sommet majestueux du Snowdon à l'horizon. Il clôt sa description en faisant référence à une vraie toile, *Snowdon from Llyn Nantlle* de Richard Wilson:

> A more beautiful and romantic Spot cannot be conceived: on one Side the Sea expending to our View a prospect boundless and interminable; on the other the proudest Mountains of Wales rise with Majestic Horror, piercing the Canopy of the Heavens with their pointed, craggy and irregular Summits. Half way up the Sheep and Cattle chequer the Landscape. Here and there a little Cottage, the Residence of some solitary and philosophic Peasant with smoaking Chimnay excites our admiration. Above, […] black Rocks and enormous Stones [appear] in huge Piles ready to roll down on the gaping Traveller […]. Above all these the Royal Snowdon lifting his exulting Dome […]. At our feet falls a beautiful Cascade, roaring under a fine Arched Bridge, shaking the Cavers of the Rocks and reverberating with Echo's from the craggy Sides. Of this scene Wilson has made a most inimitable Landscape[39].

Nous retrouvons là tous les éléments clés du paysage pittoresque, mélange de beau et de sublime : d'une part, une scène pastorale renvoyant à un âge d'or où le fermier-philosophe vit en harmonie avec la nature[40], de l'autre, des montagnes « horribles » et d' « énormes » rochers qui menacent le voyageur imprudent. Remarquons que le spectateur ne domine pas la scène. Entouré de hautes montagnes, il nous offre un point de vue en contre-plongée, typique de l'époque romantique[41].

A travers son récit de voyage, Jabez Maud Fisher affirme donc sa loyauté envers la Mère Patrie qu'il prend pour modèle économique et culturel. C'est un Britannique avant tout, mais est-il pour autant un Anglais ? Dans son étude sur les loyalistes en exil à Londres pendant la révolution américaine[42], Mary Beth Norton a montré que ces derniers avaient abandonné leur terre natale parce qu'ils se sentaient plus britanniques qu'américains. Une fois arrivés en Angleterre, ils se sont néanmoins rendus compte que cette nation leur était étrangère et qu'ils étaient bel et bien américains. La confrontation avec la réalité avait brisé le mythe. En est-il de même pour Jabez Maud Fisher ? Le jeune marchand prend conscience de certaines différences entre les deux pays et sur certains points, considère que sa terre natale surpasse la métropole. Il affirme notamment avec beaucoup de fierté l'incomparable supériorité des paysages américains, plus grandioses et plus sauvages qu'en Grande-Bretagne. D'autre part, il souligne l'immensité des colonies américaines par rapport à l'Angleterre, qui ne représente qu'un point sur la carte du monde et qui pourrait tenir dans un seul des lacs américains[43]. Les saisons en Amérique sont, écrit-il, plus agréables qu'en Angleterre, où le soleil est si

---

38 Malcolm Andrews, *The Search for the Picturesque,* op.cit., p.86

39 *AQBI*, p.223

40 Malcolm Andrews, *The Search for the Picturesque,* op.cit., pp.5-8

41 Ibid, p.94

42 Mary Beth Norton, « The Loyalists' Image of England. Ideal and Reality," *Albion: A Quarterly Journal Concerned with British Studies,* Vol. 3, No. 2, 1971, p.169.

43 *AQBI*, p.177: "What a little Spot is England. With a little lean Pony, worne almost out with Grief we ride from the Irish to the German Ocean in a short day. A Kingdom like a dot on the Globe, and hardly magnified by the Reality.

SJC 2009 - Corpus réels / corpus métaphoriques, 2 : zone classique

peu présent qu'il le surnomme « son concitoyen[44] ». Enfin, Jabez Maud Fisher émet une critique politique lorsqu'il s'indigne de fraudes électorales pratiquées en Irlande[45]. Cependant, malgré ces quelques remarques, on ne décèle pas de réelle conscience nationale américaine chez le visiteur.

Le récit d'Elkanah Watson présente une toute autre vision. Ce voyageur arrive en Angleterre en août 1782 alors que les négociations pour la paix viennent de débuter. C'est donc en territoire « ennemi » que débarque ce fier « rebelle » américain (pour reprendre ses propres mots)[46]. Contrairement à Jabez Maud Fisher, Elkanah Watson n'hésite pas à afficher sa différence et son désir de rupture avec l'ancienne mère patrie. Certes, Elkanah Watson reconnaît l'existence de liens étroits entre les Etats-Unis et « la vieille Angleterre » qu'il décrit à plusieurs reprises comme « la terre de ses ancêtres[47] ». Lorsqu'il foule le sol anglais, il lui semble même être de retour aux Etats-Unis :

> I had been habituated, for the last three years, to the language, manners, and habits of the French and Germans. In a moment, as it were, […] the whole scene was changed. I everywhere heard my native tongue. I saw the architecture and customs of my country; and even the boys in the streets were engaged in the games of my youth. I felt as if the workings of magic had transported me to America[48].

Cependant, en écrivant que tout en Angleterre lui rappelle les Etats-Unis, il inverse le rapport et donne l'impression que ce sont les Anglais qui ont imité les Américains.

Qui plus est, si le voyageur est impressionné par la splendeur et l'élégance de la société anglaise, il la trouve néanmoins ridicule, voire grotesque, comme lors de sa visite des bains à Bath:

> I looked down from the pump-room into the bath. The heat of the water produced a vapor, which, gathering over the heads of the bathers, partially hid them from view ; but an occasional puff of wind would present to me a most singular and ludicrous spectacle : old and young, matrons and maidens, beaux and priests, all promiscuously wading and splashing in the bath, a band of music the while playing some solemn march or exhilarating dance[49].

Il observe que le Prince de Galles, héritier du trône, bien qu'élégant et digne en apparence, mène une vie « de débauche et de libertinage », ce qui l'amène à s'interroger sur le destin de l'Angleterre et son déclin probable:

And shall this diminutive Spot give Law to the Continent of America, one of whose Lakes would immerse it in its Bowells? Well might the Indignation of America be roused. Well might her Pride startle at the through. Scarse 60 miles across. How is it lost in a view with some of our Provinces. With more propriety we might compare it to one of our Counties."

44 *AQBI*, pp.119-120

45 *AQBI*, p.168: « To such low Practices are the Sons of Britannia and Hibernia descended. Would not American Virtue revolt at the Idea ! Would she not blush at such low devices ! »

46 *MTR*, p.163.

47 *MTR,* pp.163 et 164.

48 *MTR,* p.165

49 *MTR,* p.199

SJC 2009 - Couples réels / couples métaphoriques à l'âge classique

> What destiny awaits this powerful nation ? [...]. All mighty empires have their epochs: savage in their origin; civilized, potent, warlike, luxurious; and finally sinking into decay and imbecility. Is such to be the fate of Britain[50] ?

Elkanah Watson reprend ici l'image, chère aux patriotes américains, d'une Angleterre dépravée face à une Amérique, pure, simple et vertueuse. Le visiteur ne ménage pas ses critiques vis-à-vis du système politique anglais. Il dénonce à plusieurs reprises les « bourgs pourris » qui sont « un outrage à la justice et l'égalité » et la preuve de la « corruption » du système politique anglais[51]». Pour corriger de tels abus et « purifier cette noble nation », il prône un changement radical, une révolution s'il le faut[52]. En 1783, Elkanah Watson est témoin d'une campagne électorale qu'il décrit comme « honteuse » tant il y a de violence et d'outrages, d'intimidations et de corruption dans les deux camps. Il rapporte les propos d'un Français assistant à la scène : « Si c'est cela la liberté, Dieu en préserve mon pays[53] ». Le point de vue est bien évidemment orienté et à travers ses mémoires, le voyageur justifie la révolte des colonies. Elkanah Watson est tout aussi sévère à l'égard de la religion anglicane. Le fait qu'elle soit imposée comme « religion politique nationale » est selon lui un « abus intolérable[54] ».

Enfin, le visiteur appelle ses concitoyens à se détacher des manières anglaises « gauches, froides et distantes[55] ». Afin de rejeter cet héritage, quel meilleur choix que de se tourner vers la France, l'ennemi de toujours? Plus qu'un modèle, la France est pour Elkanah Watston une deuxième patrie. Alors qu'il quitte définitivement le Vieux Monde en août 1784, il dit regretter la France davantage que l'Angleterre :

> Although it was impossible to contemplate England, the home of my ancestors, in which I had found much to admire, and had left many valued friends, without interest and emotion ; yet, I frankly confess, my sensations were warmer and deeper, as I viewed the hospitable shore of happy, bright, joyous France[56].

Une fois cette prise de distance amorcée, le voyageur peut afficher fièrement son identité américaine. Il revendique haut et fort son statut de rebelle, à tel point que Benjamin Franklin lui conseille de reporter son voyage en 1782. Bien que nullement rassuré en arrivant en territoire ennemi, il ne peut s'empêcher de s'enorgueillir de la revanche de son pays sur la fière Angleterre, de ces colonies qui ont fait capituler deux armées britanniques[57]. Le discours de Georges III au

---

50 *MTR,* p.202

51 *MTR,* p.200

52 *MTR,* p.216 : « What an outrage upon common sense, as well as political justice and equality ! Such incongruities demand a radical change; a revolution, if need be […]. If abuses such as these cannot be corrected by pacific means, to purge and purify this noble nation, a temporary sacrifice must be made for the welfare of millions yet unborn."

53 *MTR,* p.218

54 *MTR,* p.192

55 *MTR,* pp.168-169: "The manners of the ladies of England and America are cold, distant, and forbidding, when contrasted with the airy and animated carriage of the females of France. In gracefulness and elegance of manners, the ladies of France incomparably surpass those of England and America."

56 *MTR,* p.269

57 *MTR,* p.166 : «I felt apprehensive in an enemy's country […]. I confess, that I could not divest myself of apprehension, standing alone upon the soil of that country, which for seven long years had torn my native land at every

SJC 2009 - Couples réels / couples métaphoriques à l'âge classique

Parlement le 5 décembre 1782, au cours duquel le roi reconnaît l'indépendance américaine, constitue le point d'orgue de son premier séjour en Angleterre. Dans une mise en scène teintée de patriotisme, Elkanah Watson décrit ce moment historique pour la nation américaine : en ce jour « sombre et brumeux », dans une salle décorée d'une tapisserie représentant la défaite de l'Armada, le roi a la voix étranglée par l'émotion[58]. Cette journée « glorieuse » s'achève en apothéose dans l'atelier de John Singleton Copley qui ajoute la touche finale au portrait du marchand: au mât du navire à l'arrière-plan, il peint un drapeau américain, « le premier jamais hissé en Vieille Angleterre[59] ». Tout est donc prétexte à célébrer la gloire de la nation américaine. Ces mémoires participent de l'écriture d'une histoire nationale et contribuent au culte des grands héros américains de la révolution américaine.

Le voyage d'Elkanah Watson en Europe est également l'occasion d'affirmer l'importance de la nation américaine sur la scène internationale. C'est avec fierté qu'il observe la présence de navires américains dans le port de Rotterdam en 1784:

> My heart bounded, when I saw our glorious *stripes* streaming among the shipping in the harbor of Rotterdam. Notwithstanding their youth, they are forward in introducing themselves into the company of the antiquated flags of Europe, which have waved upon the ocean until they have begun to fade with age ; but the stars and stripes shine with the lustre of a rainbow after a thunderstorm60.

Il souligne avec force l'influence indéniable des Etats-Unis sur la destinée européenne. C'est grâce aux idées de liberté développées par les patriotes américains que la France et d'autres pays européens ont engagé des réformes capitales. Le voyageur se plaît à noter le rôle important que certains grands personnages américains jouent en Europe, comme les artistes Benjamin West et John Singleton Copley ou encore le dilplomate John Adams61 et bien sûr, le plus célèbre des Américains dans le Vieux Monde, Benjamin Franklin, vénéré dans toutes les grandes villes d'Europe. Quelle fierté pour Elkanah Watson de rappeler que ce « philosophe immortel » n'était qu'un simple apprenti lorsqu'il s'est rendu pour la première fois en Europe et qu'aujourd'hui, son portrait a été placé à côté de celui du roi au musée du Louvre.

Le voyage en Europe conforte donc le visiteur dans son sentiment de supériorité de la nation américaine. Il lui prédit un avenir grandiose et un rôle de tout premier plan :

> England has fairly rocked us out of her cradle, a sleeping infant ; she may soon find us an armed giant. Should I live to the age prescribed to man, I have no doubt that I shall witness America standing in the first rank among the nations of the earth62.

---

point, and had devastated her coast with fire and desolation. […]I could not repress the exulting reflection, that we had gloriously avenged ourselves, by the capture of two entire armies, by numerous victories, and by ravaging her commerce in every sea and even along her own coast. »

58 *MTR,* p.205

59 *MTR,* p.205. Voir le portrait en Annexe 1.

60 *MTR,* p.228

61 *MTR,* p.237

62 *MTR,* p.118

SJC 2009 - Couples réels / couples métaphoriques à l'âge classique

On peut néanmoins se demander s'il émerge une véritable identité américaine dans ce récit et si son auteur est parvenu à s'affranchir de la tutelle britannique ou européenne. Comme le visiteur le rappelle lui même, au moment de son séjour en Europe (1779-1784), la nation américaine est en pleine formation63 et il reconnaît que le caractère national et les manières américaines n'existent pas encore:

> I trust, that our alliance and intercourse with France may enable us, as a nation, to shake off the leading-strings of Britain –the English sterness and formality of manners ; retaining, however, sufficient of their gravity, to produce, with French ease and elegance, a happy compound of national character and manners, yet to be modelled64.

Force est de constater que le patriote américain ne manque pas de s'appuyer sur le modèle européen pour créer une conscience et une culture nationale. Tout au long de son séjour, Elkanah Watson s'efforce d'observer toutes les avancées techniques européennes (canaux, progrès agricoles et industriels) et de se familiariser avec les manières françaises, pour en faire profiter son pays.

Qui plus est, malgré des critiques féroces à l'encontre de l'Angleterre, le voyageur est ébloui par certains aspects de cette société. Il voue une admiration profonde aux nombreux scientifiques, philosophes et hommes politiques anglais qu'il rencontre à Londres ou à Birmingham. Il décrit Edmund Burke comme un « géant intellectuel[65] » et ses conversations avec l'inventeur James Watt et le philosophe Joseph Priestley « lui élèvent l'esprit[66] ». Sur le plan culturel, Elkanah Watson reste très proche de l'Angleterre. Il effectue un pèlerinage à Stratford-upon-Avon pour visiter la maison natale de Shakespeare et se rendre sur la tombe du « barde immortel », non sans émotion et enthousiasme :

> Stimulated by an ardent and greatly excited enthusiasm, I abandoned my friend at the inn, and hastily ran to contemplate the object of my anxious inquiries, a little, old and dilapidated dwelling, the birthplace of Shakespeare[67].

Alors qu'il s'apprête à embarquer pour l'Angleterre à Calais, le jeune marchand rencontre M. Dessein, immortalisé par Laurence Sterne dans *A Sentimental Journey*. Il le reconnaît immédiatement et croit revivre la scène du livre[68]. Son voyage en Angleterre est donc l'occasion de renouer avec les œuvres littéraires qui ont imprégné son enfance et qui attestent des liens très forts qui unissent les deux pays. Loin de rejeter cet héritage, il le revendique fièrement. En outre, l'Angleterre reste aux yeux d'Elkanah Watson un modèle économique. Il est tout particulièrement admiratif des canaux « extraordinaires » de Bridgewater qui sont l'oeuvre « d'un génie[69] ». Il ne tarit pas d'éloges sur les

---

63 *MTR,* p.175 : « my own country, in its infancy"
64 *MTR,* p.104
65 *MTR,* p.201
66 *MTR,* p.196
67 *MTR,* pp.177-178
68 *MTR,* pp.164-165
69 *NTR,* p.189

SJC 2009 - Couples réels / couples métaphoriques à l'âge classique

progrès agricoles dont témoignent les vallées « si richement cultivées » autour de la capitale et couche avec soin dans ses notes la composition d'un « excellent engrais » lorsqu'il passe à Matlock[70].

C'est en rentrant en Amérique que le voyageur prend pleinement conscience du retard de la société américaine, notamment en matière de routes, d'agriculture, ou encore d'hébergement de qualité. Selon lui, les Etats-Unis ont dans ces domaines pas moins d'« un siècle de retard » sur l'Angleterre[71]. Lors d'une excursion aux sources minérales de Saratoga dans l'état de New York en 1790, il prédit que ce lieu deviendra dans quelques années ni plus ni moins le « Bath de l'Amérique[72]». La norme reste donc, encore et toujours, anglaise.

Pour conclure, ces deux voyageurs nous ont permis d'observer la manière dont les colons se percevaient au sein de l'empire entre le début de la guerre d'indépendance et la fin du conflit. Jabez Maud Fisher nous montre à quel point les colonies américaines s'étaient anglicisées dans les années précédant la révolution américaine et nous fait prendre conscience qu'en 1776, la rupture était loin d'être consommée chez tous les colons. A travers son récit, le voyageur affirme en effet sa loyauté envers l'empire. Cependant, en se comportant en parfait gentleman anglais et en faisant preuve de la même sensibilité esthétique que l'élite britannique, il remet en question l'image négative des colons et revendique une place à part entière dans l'empire.

Elkanah Watson cherche au contraire à se détacher de l'héritage anglais car cette mise à distance conditionne l'existence de la nation américaine. A travers le récit de son voyage en Europe, il donne de la crédibilité à la jeune république, lui prédit une destinée brillante et lui forge une histoire nationale. Toutefois, comme nous l'avons vu, son récit ne fait pas encore apparaître de réelle identité culturelle américaine. Les Etats-Unis prennent toujours l'Europe pour modèle, car avant de rivaliser avec le Vieux Monde, il faut au préalable l'égaler. Le patriote américain est par conséquent confronté au dilemme suivant : afin de progresser, sa nation n'a d'autre choix que d'imiter les sociétés européennes plus avancées. Mais comment dès lors affirmer son indépendance et éviter d'être contaminée par les manières corrompues du Vieux Monde ?

Il faudra attendre la fin de la deuxième guerre d'indépendance pour que les Etats-Unis s'émancipent véritablement et que la nation américaine obtienne une reconnaissance internationale. Dans les années 1820 et 1830, la nation s'affirme à travers des écrivains comme Washington Irving ou George Ticknor (le fondateur de la bibliothèque de Boston), des linguistes comme Noah Webster (qui publie le premier dictionnaire américain), des inventeurs tels Samuel Morse (qui met au point le télégraphe) et Robert Fulton ou encore des chimistes comme John Griscom. Si les voyageurs de la fin du XVIIIe siècle cherchaient avant tout à se distinguer de l'Angleterre, il devient possible pour la génération suivante de renouer les liens avec la terre des ancêtres.[73] Mais la guerre de Sécession marque ensuite le retour des tensions. C'est donc bien une relation d'amour et de haine qu'entretiennent les deux pays. Ce n'est que plus tard que les Américains prendront conscience qu'ils ne trouveront pas la clé du caractère américain en Europe mais bel et bien dans les conditions de vie sur le continent américain.

---

70 *NTR,* p.176 et p.194

71 *MTR,* p.275

72 *MTR,* p.334

73 Henry Steele Commager, *Britain Through American Eyes,* op.cit., introduction.

SJC 2009 - couples réels / couples métaphoriques : l'image classique

BIBLIOGRAPHIE :

Sources primaires :

MORGAN, Kenneth, ed. *An American Quaker in the British Isles, The Travel Journals of Jabez Maud Fisher, 1775-1779*.Oxford, Oxford University Press, 1992.

WATSON, Winslow C., ed. *Men and Times of the Revolution : or, Memoirs of Elkanah Watson.*, Second edition, New York, D. Appleton & Co., 1861.

Sources secondaires :

1. Voyageurs américains en Grande-Bretagne au moment de la Révolution américaine :

COMMAGER, Henry Steele,ed. *Britain Through American Eyes*. London, The Bodley Head, 1974.

NORTON, Mary Beth. « The Loyalists' Image of England. Ideal and Reality," *Albion: A Quarterly Journal Concerned with British Studies,* Vol. 3, No. 2, 1971.

SPILLER, Robert Ernest. *The Americans in England during the First Half Century of Independence*. New York, Henry Holt and Co., 1926.

2. Identité nationale américaine :

BREEN, T.H. "Ideology and Nationalism on the Eve of the American Revolution: Revisions Once More in Need of Revising." *Journal of American History*, 84, 1997.

COLLEY, Linda. *Britons, Forging the Nation, 1707-1837*. London, Vintage, 1992.

CONWAY, Stephen. "From Fellow Nationals to Foreigners: British Perception of the Americans, circa 1739-1783." *The William and Mary Quarterly,* Vol. 59, No. 1, January 2002.

GREENE, Jack P. "Empire and Identity from the Glorious Revolution to the American Revolution." In P.J.Marshall, ed. *The Eighteenth Century,* vol.2 of *The Oxford History of the British Empire.* Oxford, New York, Oxford University Press, 1998-, 1998.

LIVELY, Susan. « Rediscovering Britain.» Harvard University. http://revolution.h-net.msu.edu/essays/lively.html

MARIENSTRAS, Elise. *Les Mythes fondateurs de la nation américaine, essai sur le discours idéologique aux Etats-Unis à l'époque de l'indépendance, 1763-1800*. Paris, F. Maspéro, 1977.

MARSHALL, P.J. "Britain and the World in the Eighteenth Century: Britons and Americans." *Transactions of the Royal Historical Society,* 6th series, 9, 1991.

MURRIN, John. "A Roof without Walls: the Dilemma of American National Identity." In Richard R. Beeman et al, eds. *Beyond Confederation: Origins of the Constitution and American National Identity*. Chapell Hill, London, University of North Carolina Press, 1987.

ROZBICKI, Michael J. « The Cultural Development of the Colonies. » In Jack P. Greene and J.R. Pole, eds. *The Blackwell Encyclopedia of the American Revolution*. Oxford, Cambridge Mass., Oxford, Blackwell reference,, 1991.

ZUCKERMAN, Michael. "Identity in British America: Unease in Eden." In Nicholas Canny and Anthony Pagden, eds. *Colonial Identity in the Atlantic World, 1500*-1800. Princeton, New Jersey, Princeton Univ. Press, 1987.

SJC 2011 Concepts/Courbes métaphoriques à l'âge classique

ANNEXE 1:

Elkanah Watson, John Singleton Copley, 1782.
Oil on canvas, The Art Museum at Princeton University.

SJC 2009 - Couples réels et phoriques à l'âge classique

SJC 2009 - Couples réels / couples métaphoriques à l'âge classique

Passionné de pédagogie et d'enseignement, le XVIIIe siècle, dans la lignée de *Some Thoughts concerning Education* (1693) de Locke, redécouvre l'enfance et pose l'éducation comme préambule à toute réflexion sociale, politique et philosophique. La dernière décennie du XVIIIe siècle voit se développer un vif débat sur l'éducation et plus précisément sur l'intervention de l'Etat au sein du système éducatif anglais. Comme chez Aristote où l'éducation des plus jeunes est confiée à la Cité, les pamphlétaires anglais s'attachent à analyser les motivations, les avantages ou les inconvénients impliqués par l'intervention de la Cité, susceptible, à terme, de modifier en profondeur le fonctionnement d'un système éducatif privé. Ainsi, le débat oppose les partisans du statu quo à ceux qui voient en l'Etat la seule source capable d'améliorer un système éducatif aux flagrantes disparités de classe et de genre.

Face à ces offensives réformatrices qui prennent leur source dans la conviction qu'une intervention de l'Etat favorisera une coordination nationale aidant à la mise en place de méthodes et de contenus homogènes en vue de l'éducation de tous, William Godwin, écrivain, philosophe et éducateur se distingue en cela qu'il introduit une autre forme de progrès possible. Connu pour sa réponse au célèbre pamphlet d'Edmund Burke, *Reflections on the Revolution in France* (1790) [1], Godwin refuse la perspective d'une éducation nationale, symbole d'une domination inconsidérée façonnant tous les esprits dans le même moule de l'uniformité. L'avancée en matière d'éducation, jusqu'alors pensée en termes d'intervention du corps politique, est supplantée chez Godwin par le pouvoir de l'individu et plus précisément celui de l'enfant à œuvrer pour son propre bonheur et celui de la société. Dans quelle mesure la place distinctive octroyée à l'enfant dans sa philosophie dépasse t-elle l'opposition inhérente au débat ? Par ailleurs, on peut considérer que du débat sur l'intervention de l'Etat découle une série d'oppositions qui sous-tendent la pensée du long XVIIIe siècle, à savoir l'opposition entre la sphère publique et la sphère privée, entre les *public affections* et les *domestic affections,* pour reprendre les termes de Godwin lui-même, et plus largement entre les valeurs universalistes et les valeurs individualistes. Pour comprendre en quels termes se pose la dualité, il s'impose donc de faire l'état des lieux d'un système éducatif hésitant entre institution publique et institution privée, d'évoquer ensuite les arguments des partisans de l'intervention de l'Etat, et enfin, de montrer ce

[1] William Godwin est connu pour être le précurseur et le premier théoricien de l'anarchisme. Avant d'être le mari de la première féministe Mary Wollstonecraft (1759-1797) et le père de Mary Shelley, auteur de Frankenstein (1818), Godwin est d'abord pasteur puis journaliste pour *The English Review* et *The Annual Register*. Dès 1783, et tout au long de sa vie, il publie un nombre considérable d'ouvrages (romans, pièces de théâtre, pamphlets satiriques et politiques, biographies, ouvrages historiques, traités d'éducation, livres pour enfants et manuels scolaires). Son traité politique *An Enquiry Concerning Political Justice and its Influence on Virtue and Happiness* (1793) et son roman *Things as they are, or the Adventures of Caleb Williams* (1794) le rendent célèbre en Angleterre puis en Europe. *L'Enquête* fait de Godwin un des acteurs majeurs (avec Thomas Paine, Mary Wollstonecraft, Thomas Holcroft, John Thelwall, Thomas Hardy et John Horne Tooke) de la réponse des radicaux au pamphlet d'Edmund Burke, *Reflections on the Revolution in France* (1790). Ce dernier, puisqu'il fait l'apologie du système politique anglais, met à mal les fondements philosophiques qui sous-tendent l'idéal révolutionnaire cher à Godwin. Pour une biographie détaillée de William Godwin, se reporter à Peter Marshall, *William Godwin*, Londres : Yale University Press, 1984, 497 p.

Pour citer cet article : Golven, Amélie . « Avec ou sans l'Etat ? : le combat de William Godwin (1756-1836) pour l'éducation. ». *SJC* n° 1 (2011) 1.
http://sfeds.ish-lyon.cnrs.fr/publications/publications.html

qu'implique la position d'un Godwin qui, s'il rejette l'Etat, propose pourtant que l'enfant, adulte éclairé en devenir, supplante ce dernier.

Etat des lieux : un système éducatif entre intervention et non-intervention de l'Etat

Avant 1833, date de la première aide officielle de l'Etat qui scellera son implication dans le domaine éducatif[2], l'éducation oscille entre un système public et un système privé. Si l'Etat contribue largement à l'éducation des plus pauvres au sein de l'assistance qui comprend une formation scolaire, l'éducation est exempte d'une réelle tutelle étatique officielle, ce qui crée un grand nombre de disparités. Chacun est libre d'ouvrir une école et d'y enseigner ce qu'il souhaite. Au-delà du problème de la direction d'écoles confiée à des personnes incompétentes et étrangères à la pédagogie, il se pose surtout, et de façon permanente, la question des disparités entre groupes sociaux et entre sexes.

L'éducation des plus riches (élites et classes moyennes.)

L'éducation des plus riches est dispensée par des précepteurs. Son coût est entièrement pris en charge par les parents. Ce mode d'éducation privilégié des classes aisées est vanté en Angleterre par Locke dans *Some Thoughts Concerning Education* (1693) et en France, par Rousseau dans la deuxième moitié du XVIIIe siècle dans de *Emile ou de l'Education* (1762), traité dont les enjeux pédagogiques sont discutés dans les cercles littéraires anglais. Le précepteur initie son élève à la lecture des grands textes classiques, à l'apprentissage du latin, du français et du grec, à la connaissance de la grammaire. Les disciplines telles que la philosophie naturelle, le droit, la géométrie, l'arithmétique, la logique et la rhétorique constituent le socle de l'éducation du jeune élève, confiné, entre les parents et le précepteur, à la sphère domestique.

Au-delà de la sphère privée et domestique, des établissements dispensent l'éducation des enfants des classes aisées. Pour les plus jeunes, les *boarding schools* dont le financement est assuré par les parents et de généreux donateurs prodiguent les enseignements. Pour les plus âgés, les universités, forment les élites de la nation. Les *Colleges* d'Oxford et de Cambridge assurent les enseignements classiques tandis que des enseignements plus spécialisés comme ceux du droit sont dispensés au sein des *Inns of Court*. Dans bien des cas, le *Grand Tour* constitue une école à ciel ouvert et achève l'éducation du jeune aristocrate. Il faut compter au nombre des établissements réservés aux classes moyennes et aux élites ceux qui témoignent des dissensions religieuses, les *Dissenting academies* ou académies dissidentes qui accueillent les non-Anglicans dont l'accès aux universités anglaises est refusé depuis la mise en place d'une législation d'exclusion au travers des *Test Acts*.[3]

[2] C'est le *National Education Bill* qui marque l'implication financière d'un Etat qui avait jusqu'alors négligé le système éducatif. Les principaux parlementaires en charge du dossier sont Roebuck, Grote, O' Connell, et Lord Althorp qui apportent tous les quatre leurs réflexions au sujet de l'état déplorable du système éducatif en Angleterre. Pour davantage de détails à ce sujet, se reporter au *Hansard's Parliamentary Papers*, vol cc139-74, Dec 30 July, 1833.

[3] Godwin fut lui-même éduqué au sein de l'académie dissidente d'Hoxton. Cet héritage dissident qui comporte un pan religieux dont Godwin n'aura de cesse de se détacher, constitue néanmoins la clé de la compréhension de son œuvre puisqu'il explique la toute-puissance de l'individu autonome par rapport à toute instance (religion, Etat, etc…). Pour une mise en contexte de la dissidence religieuse, lire Isaac Kramnick « Religion and Radicalism. English Political Theory in the Age of Revolution.» *Political Theory*, Vol.5, November 1977. 505-534.

Pour citer cet article : Golven, Amélie . « Avec ou sans l'Etat ? : le combat de William Godwin (1756-1836) pour l'éducation. ». *SJC* n° 1 (2011) 2.
http://sfeds.ish-lyon.cnrs.fr/publications/publications.html

SJC 2009 - Couples rebelles / couples métaphoriques à l'âge classique

L'éducation des pauvres

Depuis la création des *charity schools* à la fin du XVIIe siècle et des *Sunday schools* dès la deuxième moitié du XVIIIe siècle, les enfants des pauvres reçoivent une instruction fondée sur l'enseignement des « trois R » (*Reading, Writing and Arithmetic*) assortie d'enseignements moraux. L'aide éducative fait partie intégrante du système d'assistance mis en place par Elisabeth au travers du *Poor Law Act* de 1601. A la suite de la dissolution progressive des monastères, les pauvres qui vivaient jusqu'alors d'aumônes se retrouvent démunis. Cette détresse aux conséquences visibles (hordes de pauvres vagabonds, enfants voleurs et mendiants) constitue une menace suffisante à la sécurité publique pour motiver au niveau national la création du premier système d'assistance publique, unique en Europe. L'assistance est de deux sortes, celle prodiguée au sein de la paroisse se nomme *indoor relief*, et celle reçue à domicile, *outdoor relief*. Si l'éducation des pauvres est en partie financée par le système d'assistance publique, elle repose essentiellement sur l'aide de généreux philanthropes et sur les dons de l'Eglise qui contrôle les écoles et les programmes[4].

Une éducation pour les femmes ?

Aux disparités sociales s'ajoute la flagrante disparité de genre qui marque une très nette séparation entre l'éducation plus ou moins accessible aux jeunes garçons et l'éducation des jeunes filles. L'éducation reçue est une éducation très limitée, axée sur la sphère domestique : les filles apprennent au contact des mères le minimum nécessaire aux attentes de la société en matière d'éducation féminine. Pour les plus pauvres d'entre elles, l'enseignement se limite à la couture et aux autres travaux domestiques ; pour les plus riches à l'enseignement manuel toujours requis, s'ajoutent quelques rudiments de lecture dite « féminine ». Cette éducation vise le maintien de la domination intellectuelle masculine sur les femmes qui, si elles recevaient une éducation, pourraient mettre à mal cet ordre rassurant dénoncé par Mary Wollstonecraft comme une forme d'esclavage patriarcal.[5]

La nécessité d'une intervention de l'état

Les penseurs de la fin du XVIIIe siècle critiquent un système éducatif hésitant qui peine à évoluer selon des lignes directrices qui seraient définies nationalement. Leurs accusations font prendre un tournant décisif au débat sur l'éducation : l'éducation est vue comme un problème collectif qu'il appartient à l'Etat de résoudre et son inaction est vilipendée.

L'éducation comme un devoir d'Etat

Face à ces disparités entre groupes sociaux et entre sexes, éduquer la jeunesse est présenté par les partisans de l'intervention de l'Etat comme un devoir politique. Bien que Godwin s'oppose à une action gouvernementale, il se fait l'écho du débat et devient, paradoxalement, celui qui clarifie le mieux les arguments des partisans d'une éducation nationale. Ainsi, ils font valoir, selon lui, le devoir

[4] La SPCK (Society for the Promotion of Christian Knowledge), fondée en 1699 illustre cette mainmise de la religion sur les écoles. Tout au long du XVIIIe siècle elle est à l'origine de la création de nombreuses écoles dont les enseignements sont essentiellement fondés sur la morale et la religion.

[5] Au sujet de cette dénonciation, se reporter à l'ouvrage *A Vindication of the Rights of Woman* (1792).

Pour citer cet article : Golven, Amélie . « Avec ou sans l'Etat ? : le combat de William Godwin (1756-1836) pour l'éducation. ». *SJC* n° 1 (2011) 3.
http://sfeds.ish-lyon.cnrs.fr/publications/publications.html

SJC 2009 - Couples idées / couples métaphoriques à l'âge classique

politique d'éduquer au nom du bien commun et des obligations du contrat social[6]. Si Godwin reprend les arguments des partisans d'un plan éducatif national alors qu'il ne les approuve pas, c'est pour mieux témoigner de l'ampleur et de la complexité du débat en faveur d'une éducation publique.

Le sujet est en effet à la mode aussi bien en France qu'en Angleterre. En France, dès les années 1760, La Chatolais et Helvetius[7] déplorent tous deux l'emprise d'une éducation religieuse fondée sur la dominance des corps et des esprits et proposent la création d'une éducation civile dispensée par des agents de l'Etat. En Angleterre, les voix d'Adam Smith, de Thomas Paine, de Mary Wollstonecraft puis au début du XIXe siècle celle de Robert Owen[8] résonnent pour dire qu'éduquer la jeunesse est un devoir politique et qu'il n'est pas concevable que l'Etat néglige l'avenir des futurs adultes de la nation. Pour Jeremy Bentham (1748-1832), premier philosophe utilitariste, l'éducation est, certes, un droit pour l'individu mais surtout un devoir politique d'assistance, capable d'assurer la sécurité de tous ; lorsque, par exemple, la famille faillit à son rôle de *domestic magistrate* et qu'elle laisse l'enfant donner libre cours à ses instincts de délinquant dont les conséquences sont néfastes pour le reste de la communauté. Il précise que l'éducation est, dans ce cas, le seul gouvernement capable de se substituer aux pouvoirs individuels des parents, en vue de la préservation de l'intérêt commun : «Education is the only government acting by means of domestic magistrate».[9] Paine, dans *The Rights of Man*, souligne lui aussi l'importance de ce devoir d'assistance en proposant un plan d'éducation nationale intégré à une plus large réforme d'assistance s'appliquant aux veuves, aux infirmes et aux orphelins.[10]

D'autre part, il est de plus en plus admis que le but premier de l'éducation est l'épanouissement personnel et l'accès au bonheur pour tous les membres d'une société.[11] Helvétius et Godwin, entre autres, s'emploient à expliquer les affres de l'ignorance qui empêchent parfois les hommes d'acquérir

---

[6] «The arguments in favour of national education have already been anticipated: can it be justifiable in those persons who are appointed to the functions of magistracy, and whose duty is to consult for the public welfare, to neglect the cultivation of the infant mind, and to suffer its future excellence or depravity to be at the disposal of fortune. (…) If the education of our youth be entirely confided to the prudence of their parents and the accidental benevolence of private individuals, will it not be a necessary consequence that some will be educated to virtue, others to vice, and others again entirely neglected?» Godwin, William, *An Enquiry Concerning Political Justice and its Influence on Virtue and Happiness*, London: G.G et J. Robinson, (1793), Mark Philp et Austin Gee (éds.), *Political and Philosophical Writings*, London: W. Pickering, 1993, p352.

[7] Claude-Adrien, Helvétius, *De l'Homme de ses facultés intellectuelles et de son éducation* (1773), Louis-René Caradeuc De la Chatolais, *Essai sur l'éducation nationale* (1763).

[8] Voir pour chaque auteur cité, les ouvrages associés : Smith, Adam, *The Wealth of Nations*, (1776); Paine, Thomas, *The Rights of Man* (1792); Wollstonecraft Mary, *A Vindication of the Rights of Woman* (1792); Owen, Robert, *A New View of Society* (1821).

[9] Jeremy, Bentham, *Principles of Penal Laws*, Part III «Of indirect Means of preventing Crimes», chapter XX «Use to be made of the Power of Education», *Works*, vol 1, John Bowring (éd.), Edinburgh: William Tait, 1843. Par ailleurs, Bentham suggère la création d'une instance éducative centralisée (*education minister*) et la mise en place de comités *ad hoc* capables de donner toute son importance à l'éducation au niveau local (provinces, comtés).

[10] Thomas, Paine, *The Rights of Man*, (1792), Oxford: OUP, 1991, p. 155: «A nation under a well regulated government should permit none to be uninstructed.»

[11] Bien que Godwin ne soit pas partisan de l'intervention de l'Etat et que cet argument de l'éducation comme moyen d'accès au bonheur collectif ne soit pas utilisé par le philosophe pour soutenir l'intervention de l'Etat, il est intéressant de noter l'importance de sa réflexion dans cette définition particulière de l'éducation : « the true object of education like every other moral process, is the generation of happiness. Happiness to the individual in the first place. If individuals were universally happy, the species would be happy.» *The Enquirer*, *Reflections on Education, Manners and Literature in a Series of Essays*, London: G.G Robinson, (1797), Mark Philp et Pamela Clemit (éds.), *Educational and Literary Writings*, London: W. Pickering, 1993, p. 83.

Pour citer cet article : Golven, Amélie . « Avec ou sans l'Etat ? : le combat de William Godwin (1756-1836) pour l'éducation. ». *SJC* n° 1 (2011) 4.
http://sfeds.ish-lyon.cnrs.fr/publications/publications.html

SJC 2009 - Coupures reçues / Coupures métaphoriques à l'âge classique

une connaissance éclairée des lois et de la société dans laquelle ils évoluent, contribuant ainsi, progressivement au déclin fatal de l'intelligence nationale. Dans la lignée d'Helvétius, on note l'importance que Godwin accorde à l'éducation au service de la liberté en affirmant qu'un homme non éduqué est tout à fait enclin à devenir moins esclave de lui-même que des institutions qui le gouvernent. On trouve une défense identique chez Wollstonecraft qui critique l'inaction d'une nation pourtant éclairée, renvoyant l'image d'un Etat qui maintient ses membres dans un état de nature semblable à celui de la soumission :

> Let an enlightened nation then try what effect reason would have to bring them back to nature, and their duty; and allowing them to share the advantages of education and government with man, see whether they will become better, as they grow wiser and become free.[12]

La connaissance est donc étroitement imbriquée dans la sphère politique puisqu'elle est désormais identifiée comme un critère qui détermine le degré de liberté des esprits, gage du rayonnement culturel d'une nation intellectuellement avancée.

L'éducation nationale : un droit pour l'enfant ? : argument du droit et de l'accès à l'éducation

Du consensus qui se dégage parmi les pamphlétaires anglais et français sur la question du devoir d'éduquer, découle la question de l'accès à l'éducation. Si l'intérêt que l'éducation peut représenter pour un Etat est clairement défini par les réformistes, il est difficile pour la société anglaise de la fin du XVIIIe siècle de se placer dans la droite lignée des idéaux égalitaires de la Révolution française et d'accepter l'éducation de tous, y compris celle des minorités (les femmes et les pauvres). Pourtant, en France, et bien avant la Révolution, Helvétius, puis un peu plus tard Condorcet présentent l'éducation comme un droit inaliénable pour l'enfant. Si en France l'éducation des femmes a son avocat en la personne d'Helvétius[13], en Angleterre c'est Wollstonecraft qui, dans son célèbre traité féministe *A Vindication of the Rights of Woman* (1792) propose de résoudre les disparités de classe et de genre. La première féministe insiste sur la nécessité d'une intervention de l'Etat qui consisterait en la création d'écoles de jour (*day schools*) accueillant les jeunes filles et les enfants des pauvres :

> To render this practicable, day schools, for particular ages should be established by government, in which boys and girls might be educated together. The school for the younger children, from five to nine years of age ought to be absolutely free and open to all classes. »[14].

Si l'ouverture aux plus pauvres âgés de cinq à neuf ans est préconisée, c'est que Wollstonecraft estime nécessaire de séparer les pauvres (dès neuf ans) des autres enfants pour qu'ils reçoivent, dans des écoles distinctes, les enseignements appropriés. Bien que le plan d'éducation nationale de Wollstonecraft inclue les plus pauvres, il reste donc davantage centré sur une mixité de genre en vue de mettre un terme à l'esclavage des femmes et à la domination masculine.

---

[12] Mary, Wollstonecraft, *A Vindication of the Rights of Woman*, 1792, Oxford: World's Classics, 1982, p. 252.

[13] Helvétius affirmait dès 1773 l'importance d'ouvrir l'éducation aux femmes en leur offrant une éducation digne de ce nom capable d'élever leur niveau de connaissance au-delà de la sphère domestique: « [an education which will give women] more elevation of the soul and more extent to their minds », *De l'Homme*, *op. cit.*, p250.

[14] Mary, Wollstonecraft, *A Vindication of the Rights of Woman*, *op. cit.*, p.253.

Pour citer cet article : Golven, Amélie . « Avec ou sans l'Etat ? : le combat de William Godwin (1756-1836) pour l'éducation. ». *SJC* n° 1 (2011) 5.
http://sfeds.ish-lyon.cnrs.fr/publications/publications.html

SJC 2009 - Couples réels, couples métaphoriques à l'âge classique

Si Wollstonecraft fait preuve de réserve quant à l'idée de mixité totale, Helvétius et Godwin justifient tous d'eux l'accès des pauvres à l'éducation par l'affirmation du pouvoir de l'éducation à guider les hommes vers un état de perfection tel qu'il efface les barrières de classes. On retrouve là chez Godwin un thème cher à la tradition dissidente qui consiste à prôner non pas une égalité de classe arbitraire et la création immédiate d'une seule classe d'hommes absolument égaux entre eux mais une égalité des chances qui laisse entrevoir tout le champ du possible pour chaque individu.[15]

A la différence d'Helvétius qui envisage un changement éventuel grâce à l'Etat, Godwin le rejette. Mais avant d'être celui qui fustige l'Etat, Godwin est avant tout un réformiste dont la réflexion s'intègre parfaitement au problème de l'accès à l'éducation traité par les réformistes et c'est à ce titre que l'empirisme de Godwin doit être souligné. En effet, dans la tradition empiriste qui définit l'homme comme une table rase et donc comme le pur produit de son éducation par les sens et la réflexion[16], Godwin et Helvétius expliquent que les différences sociales et intellectuelles entre les hommes ne sont pas innées, faisant de nouveau taire, après Locke, les partisans de l'innéisme. Puisque qu'elles proviennent de l'éducation, il suffirait de promouvoir le savoir[17] auprès des plus pauvres pour atténuer ces inégalités. De même, si le mal n'est pas inné chez l'enfant et en particulier chez l'enfant du pauvre qui est accusé de tous les vices (paresse, vagabondage et vol)[18], l'éducation peut agir comme agent de réforme morale et il est alors légitime de croire aux bienfaits de l'apprentissage scolaire et d'œuvrer pour l'amélioration du système éducatif. Pour Godwin, l'enfant du pauvre est moins victime de son statut caractérisé par le travail manuel qui l'empêche de recevoir une éducation que d'un système éducatif qui demeure figé car il reproduit l'inégalité sociale. Dans ce contexte, il apparaît justifié qu'un plus grand nombre d'enfants accède à l'éducation : « It is fit that as many children as possible should have their chance of figuring in future life in what are called the

[15] Godwin est souvent intégré à cette tradition dissidente, dont à mon sens il se détache cependant sur certains points, de la même façon que son radicalisme n'a jamais été officiel. (aucune affiliation à des sociétés radicales ne lui a jamais été attribuée par exemple). En effet, la position de Godwin concernant l'égalité des chances s'insère dans ce que les critiques nomment *bourgeois radicalism* ou *bourgeois nexus,* un radicalisme dit « bourgeois » parce qu'il défend les intérêts de la nouvelle classe émergente moyenne et marchande par opposition aux intérêts de l'aristocratie défendus, eux, par Edmund Burke. Elle va aussi bien au-delà de l'opposition classe moyenne/aristocratie en raison de la dénonciation acerbe et profonde de l'injustice. L'injustice est, pour Godwin, en grande partie, conférée par la détermination sociale et le philosophe entreprend dans toute son œuvre de la dénoncer. Cette dénonciation est, certes, commune aux dissidents mais elle est, en un sens, bien spécifique et exacerbée chez Godwin, du fait de la sympathie presque viscérale qu'il éprouve à l'égard des déshérités, mis à l'écart par l'arbitraire des rapports sociaux. Par exemple, si dans la tradition dissidente, l'égalité des chances ou d'opportunité implique une forte compétition pour la réussite, ce qui est exprimé par la métaphore de la course (« the race of life ») dans certains écrits de dissidents comme John Aikin, elle n'est pas synonyme de compétition chez Godwin. C'est donc bien en termes d'accès et d'ouverture et non en termes de restriction à une certaine classe sociale qu'il faut comprendre les enjeux de la question éducative chez Godwin.

[16] Voir John, Locke, *An Essay Concerning Human Understanding*, 1690.

[17] Le savoir, pour Godwin et Helvétius, comprend, bien sûr, un savoir d'ordre intellectuel qui ne se borne pas aux savoirs moraux et à l'enseignement manuel prônés par les partisans de l'éducation des pauvres.

[18] Dans les pamphlets de l'époque, les enfants des pauvres sont décrits comme des êtres qui possèdent des vices naturels à qui les parents transmettent d'autres vices comme le vol, la paresse et l'ivrognerie. Cette représentation tend à lier le naturel et l'acquis en désignant les vices naturels comme le terrain privilégié pour cultiver d'autres comportements néfastes au reste de la communauté. Ce statut d'être malsain par nature est non seulement dû à la représentation des pauvres que se fait une société aux valeurs bourgeoises de plus en plus marquées, mais aussi à la représentation qu'elle se fait de l'enfance. L'enfant, considéré comme un adulte en miniature est, d'une manière générale, mal connu. De fait, l'enfant pauvre subit un double préjudice qui réunit la méconnaissance de l'enfant et la méfiance de la société à l'égard des plus pauvres. Par ailleurs, le second préjudice de condamnation des actions immorales commises par les enfants des pauvres renforce le premier : l'existence propre de l'enfance n'a pas à être reconnue puisque les enfants des pauvres n'agissent pas comme des enfants mais comme de petits adultes déjà corrompus.

Pour citer cet article : Golven, Amélie . « Avec ou sans l'Etat ? : le combat de William Godwin (1756-1836) pour l'éducation. ». *SJC* n° 1 (2011) 6.
http://sfeds.ish-lyon.cnrs.fr/publications/publications.html

SJC 2009 - Coupures rétablies / coupures modernes à l'âge classique

higher departments of intellect.»[19] L'accès à la connaissance contribuera donc à effacer la seule forme de division, créée de toutes pièces par l'homme, qui n'ait jamais existé que dans les distinctions artificielles de la société, c'est-à-dire l'opposition entre deux classes, deux races, nous dit Godwin, celle détentrice de la connaissance, qui sait et celle qui, dépourvue de connaissance ne demande qu'à connaître davantage. Là où certains réformistes tels Wollstonecraft et Helvétius voient dans l'accès à l'éducation pour tous l'aboutissement de la réforme d'un Etat impliqué, Godwin y voit, l'Etat en moins et nous y reviendrons, le point de départ d'une vaste réforme qui implique tous ceux qui reçoivent un savoir favorisant ainsi l'émergence d'une révolution des esprits dont la caractéristique est la substitution de l'Etat par l'individu.

Conséquence de la « nationalisation » sur l'enfant

Le débat public sur la nationalisation de l'éducation permet aux pamphlétaires d'examiner les conséquences d'un tel changement sur le développement de l'enfant. Tout au long du XVIIIe siècle et particulièrement dans la dernière décennie, des traités sur l'éducation tentent d'appréhender la question en évoquant les avantages et les inconvénients pour l'enfant d'une éducation en groupe, dite *publique,* ou d'une éducation privée dispensée par un précepteur. Si la réflexion de Godwin dans *The Enquirer* (« Of Public and Private Education ») s'intègre dans cette nouvelle considération des besoins éducatifs de l'enfant, l'analyse faite par Wollstonecraft des effets de ces deux modes d'éducation sur l'adulte en devenir inscrit davantage encore les besoins du petit être pensant au centre des préoccupations nationales : les écoles de jour proposées par Wollstonecraft accordent une large place aux *domestic affections* qu'elle juge essentiel de conserver pour le bon développement de l'enfant. L'élève doit garder, dit-elle, des moments d'intimité pendant la journée d'école tout en cultivant la sociabilité ou *public affections* dont l'enseignement est assuré par le contact avec les camarades de classe.

Rejet de l'intervention de l'Etat : entre réformisme et conservatisme

Parmi ceux qui rejettent l'Etat, on trouve surtout des conservateurs en matière d'éducation qui prônent le maintien du système en place garant de la stabilité nationale, mais surtout un Godwin qui, bien qu'il réprouve lui aussi l'Etat, propose une solution innovante et réformatrice. De fait, l'argument du rejet oscille entre un conservatisme affiché et un réformisme porté par le combat d'un Godwin novateur. En quoi l'argumentation de Godwin se distingue t-elle de ceux qui excluent l'Etat sans proposer de solution palliative?

Le rejet de l'Etat par les conservateurs en matière d'éducation

Godwin est bien loin d'utiliser les mêmes arguments que ceux qui vilipendent l'Etat. Ce rejet de l'Etat sous la plume des conservateurs se justifie par deux grands facteurs : le premier consiste en l'apologie du système d'éducation privée. Le second se caractérise par l'importance accordée dans les instances éducatives traditionnelles à la famille comme autorité principale avant l'école.

[19]William, Godwin, *Thoughts on Man*, *His Nature*, *Productions and Discoveries*, London: Effingham Wilson, (1831), Mark Philp et Austin Gee (éds.), *Political and Philosophical Writings*, London: W. Pickering, 1993, p. 53.

Pour citer cet article : Golven, Amélie . « Avec ou sans l'Etat ? : le combat de William Godwin (1756-1836) pour l'éducation. ». *SJC* n° 1 (2011) 7.
http://sfeds.ish-lyon.cnrs.fr/publications/publications.html

SJC 2009 - Couples liens / couples métaphoriques à l'âge classique

Apologie du système d'éducation privée

D'abord, ceux qui rejettent l'Etat ne le critiquent pas directement, mais en faisant l'apologie d'un système d'éducation privée qu'ils voient comme un moyen de contrôle fiable et autonome que l'intrusion de l'Etat viendrait briser, ils condamnent implicitement l'Etat que l'air du temps présente comme une source de progrès. Dès le début du XVIIIe siècle sous la plume de Mandeville[20] et jusqu'à la fin du siècle dans les écrits de Hannah More et Sarah Trimmer[21], les deux grandes figures de l'éducation des pauvres, l'éducation limitée offerte par le système en place est vue comme la condition au maintien de l'ordre social établi et à la survie nationale. Dans *Considerations on Religion and Public Education* (1794), More présente l'éducation publique comme une contagion révolutionnaire, symbole d'un transfert culturel dangereux. Empreint des valeurs universalistes issues de la Révolution française, ce transfert contribuera à terme à la perte de la tradition anglaise fondée sur l'individualisme, à l'athéisme le plus complet et à la perte de tout sens moral.[22] La réflexion d'Adam Smith dans *The Wealth of Nations* (1776) constitue, elle aussi, quelques années plus tôt, une apologie du système en place, mais pas seulement, puisqu'elle s'intègre à une logique de libéralisme économique. Il précise que l'éducation des femmes et des plus pauvres est tout à fait juste, car elle est utile aux besoins des intéressés et conforme aux attentes de la société : « The three most essential parts of literary education, to read, write, and account, it still continues to be more common to acquire in private than in public schools and it very seldom happens, that anybody fails of acquiring them to the degree in which it is necessary »[23]. Elle ne doit cependant pas représenter une charge financière pour la communauté. Dans la lignée d'un changement sur le modèle de la *free entreprise,* il propose en effet de créer des écoles payantes, au sein desquelles l'élève ne serait pas à la charge de la communauté puisqu'il paierait le maître pour les enseignements reçus : «The institutions for the education of the youth may furnish a revenue sufficient for defraying their own expense. The fee or honorary, which the scholar pays to the master naturally constitutes a revenue of this kind.»[24]

[20] Voir Bernard De Mandeville, *The Fable of the Bees or Public Vices Private Benefits,* London, 1714, 254p. ; il y développe l'idée que les moeurs individuelles doivent être réformées pour le bien général. Il y consacre un développement à l'éducation des pauvres dans les *charity schools*.

[21] Concernant More et Trimmer, on peut se reporter aux deux ouvrages suivants qui offrent un aperçu de l'argumentaire des deux femmes en matière d'éducation des pauvres : Sarah, Trimmer *The Economy of Charity*, Dublin, 1787, 194p. ; Hannah, More, *Village Politics, being an Adress to all Mechanics, Journeymen and Day Labourers of Great Britain*, London, 1792, 23p.

[22] Hannah, More, *Considerations on Religion and Public Education with Remarks on the Speech of Mr Dupont Delivered in the National Convention*, Boston, 1794, 22p. 17-22p

[23] Adam, Smith, *The Wealth of Nations,* (1776), New York: Bantam Book, 2003. Book V, Chapter I, part III, art 2, p.990. Par ailleurs, Smith développe la même réflexion au sujet de l'éducation des femmes : «There are no public institutions for women and there is accordingly nothing useless, absurd, or fantastical in the common course of their education.» (p. 986). Si les pauvres pour Smith ne doivent pas représenter une charge financière pour la communauté, il note que leur éducation doit susciter l'attention de la communauté entière, ce qui montre que l'éducation des pauvres commence à être réellement perçue dès la deuxième moitié du XVIIIe siècle comme un problème collectif, bien que la question intéressât déjà l'opinion publique au début du siècle: «The education of the common people requires, perhaps, in a civilized and commercial society, the attention of the public more than of people of some rank and fortune.»p.989.

[24] Adam, Smith, *The Wealth of Nations* (1776), *op. cit.* , p. 962.

Pour citer cet article : Golven, Amélie . « Avec ou sans l'Etat ? : le combat de William Godwin (1756-1836) pour l'éducation. ». *SJC* n° 1 (2011) 8.
http://sfeds.ish-lyon.cnrs.fr/publications/publications.html

SJC 2009 : Couples réels / couples métaphoriques à l'âge classique

L'importance de la famille comme instance éducative traditionnelle

Dans une autre mesure, l'opposition à l'intervention de l'Etat dans le système éducatif s'explique par la place primordiale accordée de longue date à la sphère privée et à la famille comme éducateur principal. Il est communément admis que l'éducation (des pauvres comme des plus riches) dispensée sur les bancs de l'école est précédée par l'éducation au contact de l'environnement et qu'elle se prolonge au sein du cercle familial même lorsque l'enfant est en âge d'intégrer l'école. Locke est le premier dans *Some Thoughts Concerning Education* (1693) à insister sur le rôle d'*Absolute Governors* des parents, qui doivent non seulement affirmer leur autorité par rapport à l'enfant au sein de la famille, mais aussi lui inculquer de bonnes habitudes dès son plus jeune âge. Les nombreux traités d'éducation font l'éloge du double rôle de l'autorité parentale. Elle apparaît d'abord comme la toute première instance éducative de la vie de l'enfant et ensuite comme un éducateur qui forme tout au long de la vie en complément de l'école. Ces traités contiennent aussi des conseils éducatifs pratiques, voire des mises en garde contre les dangers de ne pas entretenir au sein de la famille les enseignements moraux acquis à l'école. Les annexes aux pamphlets sur l'éducation intitulés : *Advice to Parents*, *of the Importance of Education at Home*, *Of the Importance of Parents*, fleurissent dès la deuxième moitié du XVIIIe siècle. L'éducation familiale fait alors office de complément utile et primordial au bon déroulement de l'éducation purement scolaire, cependant elle n'est jamais écartée à la faveur tout entière de l'école : l'enfant continue à apprendre au contact d'autres sources de savoir extérieures à l'école, parmi lesquelles la famille. L'importance de la famille, analysée notamment par Philippe Ariès[25], permet de mieux comprendre la résistance à toute forme d'éducation publique qui a longtemps servi la cause de l'opposition à tout réformisme en matière d'éducation.[26]

Rejet de l'Etat par un Godwin réformateur

Contrairement aux partisans de la non intervention de l'Etat dans le système éducatif, Godwin ne fait pas l'apologie du système en place, bien au contraire, il le critique mais envisage une réforme possible qui se fera sans l'Etat qui n'est pas un mal nécessaire (*a necessary evil*) selon la formule consacrée par Paine, mais un mal à abattre[27].

Raison du rejet

D'abord l'Etat, qui trouve selon Godwin son origine dans les notions de stabilité et de permanence, est en tous points contradictoires avec le but de tout gouvernement qui est d'œuvrer sans cesse pour le progrès : «The injuries that result from a system of national education are, in the

[25] Se reporter à Philippe Ariès, *L'Enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime* (1960), Paris : Seuil, 1990, 316p.

[26] En effet, l'argument selon lequel les institutions scolaires n'ont pas besoin d'être gérées par l'Etat sera utilisé par les opposants à l'éducation nationale dans la première moitié du XIXe siècle. Pourquoi accorder un quelconque crédit à l'Etat et lui confier l'éducation de l'enfant puisqu'elle est assurée par la sphère privée (famille, instance à laquelle on peut ajouter le précepteur pour l'aristocratie et les familles bourgeoises.)? Notons que le même argument sera utilisé par les partisans de l'éducation nationale qui, une fois instaurée, fera l'objet de vives critiques par ces mêmes partisans réformateurs devenus traditionalistes à force de prendre la mesure des nombreuses difficultés du système éducatif. Certains d'entre eux finiront par se désolidariser de l'idéal d'éducation nationale en prônant un retour aux valeurs d'éducation familiale.

[27] "Government is in all cases an evil.", William, Godwin, *Political Justice, op. cit.,* p. 152.

SJC 2011 - Couples réels / couples imaginaires à l'âge classique

first place, that all public establishments include in them the idea of permanence.»[28]Cette stabilité est néfaste en elle-même car l'éducation nationale, si elle venait à être instituée, scellerait à jamais l'idée de perfection et rendrait, de fait, inutile toute forme de progrès. En effet, le gouvernement, en décidant de la création de l'éducation nationale prédirait abusivement l'avenir et déterminerait de manière tout aussi abusive les besoins de la jeunesse. Cette conception serait alors contraire au principe de l'évolution de la société : «They endeavour it may be to secure and to diffuse whatever of advantageous to society is already known, but they forget that more remains to be known.»[29] De ce fait, découle la certitude que la société, tel un enfant qui se nourrit du milieu extérieur, doit continuer à apprendre sous peine de s'immobiliser à jamais:

> Real intellectual improvement demands that mind should as speedily as possible be advanced to the height of knowledge already existing among the enlightened members of the community, and start from thence in the pursuit of further acquisitions [30].

La perspective d'une éducation nationale est rejetée, car elle induit un manque d'autonomie synonyme de tutelle dangereuse pour Godwin. Joseph Priestley, auteur de tradition dissidente tout comme Godwin, a également mis en lumière le danger de voir l'Etat s'immiscer dans l'éducation dans ses *First Principles of Government* [31], en abordant la question de l'intolérance religieuse et le risque de voir un groupe religieux contrôler l'ensemble de l'éducation, orientant les croyances des uns au détriment de celles des autres et favorisant l'individualisme plutôt que l'universalisme. Godwin compare l'alliance Etat/éducation à la tutelle dangereuse exercée par l'Etat sur l'Eglise.[32] Il critique les effets néfastes de l'instruction religieuse, qui elle-même s'apparente au refus du progrès puisqu'elle repose sur l'enseignement de dogmes, incarnations funestes de la répétition et du refus de changement :«Even in the petty institutions of sunday schools the chief lessons that are taught are the superstituous veneration of the Church of England and how to bow to every man in a handsome

[28] *Ibid.*, p. 358.
[29] *Ibid.*, p. 359.
[30] *Ibid.*, p. 358.
[31] Joseph, Priestley, *Essay on the First Principles of Governement, and on the Nature of Political, Cultural and Religious Liberty, including Remarks on Dr Brown's Code of Education*, London, 1771, 317p.
[32] Si Godwin ne traite pas de la question religieuse en détail, c'est pour la raison qu'il a basculé dans un profond athéisme après avoir été longtemps adepte du sandemanianisme et avoir été élevé par un père qui était pasteur dissident calviniste. D'autre part, la tradition dissidente « glassiste » fait aussi partie de l'héritage de Godwin. («les glassistes » formèrent la secte des dissidents indépendants fondée par John Glas en Ecosse et furent persécutés par le pouvoir jusqu'en 1688. Une forme de « glassisme » est développée en Angleterre et aux Etats-Unis, le sandemanianisme, du nom du beau-frère de John Glas, Robert Sandeman). De même, la rencontre avec le pasteur Joseph Fawcett, pasteur radical prônant le refus de l'ingérence de l'Etat dans les affaires de l'Eglise et insistant sur l'usage de la raison du croyant, a son importance dans le développement des idées de Godwin en matière de religion, d'Etat, d'individualité et d'éducation. Cette question de la présence de la religion dans la vie de Godwin et celle de son retrait progressif n'est pas anodine dans l'analyse du rôle de la religion dans sa théorie du rejet de l'Etat, Etat qu'il compare dans un passage de l'*Enquête* au joug de la croyance religieuse. En effet, parce qu'il croit seulement en l'homme et non en l'homme guidé par la présence divine, ce qui l'amène de fait à réfuter la nécessité de tout enseignement religieux, Godwin se démarque de la tradition dissidente. La religion, si importante pour les dissidents en ce sens qu'elle élabore leur sentiment de rejet et toute la théorie d'une certaine marginalisation qui a sa place dans leurs revendications (défense des droits, anti-dogmatisme, justice, liberté et égalité) fondées sur l'opposition à une norme et représentées par un non-conformisme affiché n'est pas si centrale dans la philosophie de Godwin, ce qui lui confère une place à part dans la dissidence. Pour mieux comprendre la question de la dissidence dans son ensemble, on peut se reporter l'article d'Isaac Krammick «Religion and Radicalism». Ce travail démêle les liens entre, d'une part, religion et radicalisme et de l'autre, religion et dissidence.

Pour citer cet article : Golven, Amélie . « Avec ou sans l'Etat ? : le combat de William Godwin (1756-1836) pour l'éducation. ». *SJC* n° 1 (2011) 10.
http://sfeds.ish-lyon.cnrs.fr/publications/publications.html

SJC 2010 - Coupures réels / coupures métaphoriques à l'âge classique

coat.» [33] L'enseignement public, parce qu'il encourage l'art de faire prévaloir les opinions en vigueur ne doit pas être privilégié.

L'ultime argument de nature à discréditer la perspective d'une éducation nationale aux yeux de ses contemporains est celui du danger de l'uniformisation des esprits. L'éducation nationale, en coulant tous les esprits dans le même moule de l'uniformité, commet la grossière erreur de nier l'individualité de chacun des enfants, futurs acteurs de la Cité libérée : «A National education has the most tendencies to perpetuate those errors, and to form all minds upon one model.»[34] De plus, le gouvernement assoira un peu plus sa domination au travers de l'éducation :

> Government will not fail to employ national education to strenghten its hands, and perpetuate its institutions. Their views as institutors of a system of education, will not fail to be analogous to their views in their political capacity. It is not true that our youth ought to be instructed to venerate the constitution, however excellent, they should be instructed to venerate truth. [35]

Le manque d'homogénéité du système éducatif, que les soutiens de l'éducation nationale voient comme un mal à abattre, devient chez Godwin ce qu'il faut absolument préserver au nom de la liberté intellectuelle conférée par un système éducatif adapté à chacun. Cette hétérogénéité est à l'image de la vie de l'esprit, bigarrée, évolutive et changeante, capable de laisser place au changement, rendu possible à tout instant.

La tutelle néfaste de l'Etat sur les institutions éducatives est en tout point semblable à celle exercée dans le contrat éducatif, autrement dit, dans la relation maître/élève. Le parallèle constant dans l'œuvre de Godwin entre éducation et politique sous-tend sa critique d'un système éducatif qui n'est que la réplique tragique du système politique. Le vocabulaire employé pour qualifier la domination inconsidérée des adultes sur la jeunesse est d'ailleurs aussi celui qui s'applique au domaine politique : l'enfant, sous la plume critique du philosophe, se transforme en un petit Etat que l'adulte gouverne et il ne cesse de souffrir de l'autorité excessive de l'adulte, tantôt comparé à un tyran sans âme, tantôt assimilé à un usurpateur qui, tel le pire des dictateurs, s'approprie arbitrairement un pouvoir qui ne lui revient pas de droit. Toute éducation est par nature despotique : «All education is despotism.»[36] parce que, comme toute institution, elle brime le corps et l'esprit et contient la négation du postulat du progrès de l'esprit humain. C'est le langage, qui est paradoxalement chez Godwin le vecteur de la dénonciation et de l'accès à la vérité, qui instaure cette domination des corps et des esprits : «Go there, do that, read, write, rise, lie down, will perhaps be forever the language adressed to youth by age.»[37] Cette domination déjà à l'œuvre qui reproduit l'autorité exercée par les gouvernants sur les gouvernés se fera plus présente encore si l'éducation nationale venait à être instituée. Ainsi, parce que le gouvernement tout comme l'éducateur agit dans un présent défini en niant la nature même de l'homme et/ou de l'enfant, sa *progressive nature* et sa tendance au progrès ou «perfectibilité»[38], l'Etat se fourvoie dans une démarche paradoxale

[33] *Ibid.*, p. 358.
[34] *Ibid.*, p. 359.
[35] *Ibid.*, p. 359.
[36] *The Enquirer*, *op. cit.*, p. 107.
[37] William, Godwin, *An Account of the Seminary that will be opened on Monday the Fourth Day of August, at Epsom in Surrey, for the Instructions of Twelve Pupils*, London: T. Cadell, (1783), Mark Philp et Pamela Clemit (éds.), *Educational and Literary Writings*, London: W. Pickering, 1993, p. 42.
[38] Dans *Thoughts occasioned by The Perusal of Dr Parr's Spital Sermon : being a Reply to the Attacks of Dr Parr, Mr Mackintosh, the Author of an Essay of Population and Others* (1800), Godwin ajoute au terme de perfectibilité, emprunté par ailleurs à

SJC 2009 - Objets, textes / courbes métaphoriques à l'âge classique

d'immobilisme. Grâce à un système éducatif réorienté à la faveur de la liberté qui rend à l'enfant sa *majorité* selon l'expression consacrée par Kant dans *Qu'est-ce que les Lumières ?*, l'enfant et l'homme, libérés du contrat qui les maintenait dans l'éternel état de manque d'autonomie incarné par l'enfance, deviennent acteurs de leur propre bonheur et contribuent ainsi au bonheur collectif.

Le futur adulte comme acteur potentiel du changement.

Godwin part du postulat que la société a préféré organiser une délégation des pouvoirs parce qu'elle a délibérément cessé de faire confiance aux capacités de l'enfant en le considérant comme singulièrement inférieur à l'adulte, à tel point qu'elle voit l'enfant comme une bête curieuse appartenant à une autre espèce : «we are guilty of a gross error in the way in which we divide the child from the man, and consider him as if he belonged to a distinct species of beings»[39]. La critique de Godwin renvoie à l'image que la société, inconsciente des besoins spécifiques de l'enfant, s'est longtemps faite d'un petit être pourtant doué d'intelligence et de raison, mais toujours considéré comme un adulte en miniature :

> The true end of human existence is not to serve as a toy and amusement to another. Man can never appear in his genuine dignity, but so far as he is capable of standing alone. A child is not to be reared as that precious thing that no wind may scorch. Let us never forget that our child is being of the same nature as ourselves, born with passions and sentiments of his own.[40]

Pour permettre à l'enfant d'accéder à l'autonomie (le mot autonomie revêt ici un sens politique puisque l'autonomie est le sort souhaité par Godwin à tous les hommes, affranchis de la tutelle pesante de l'Etat), il s'agit donc de créer de toute pièce un nouveau rapport à l'enfant. La condition de ce progrès est l'éducation en groupe sans tutelle de l'Etat, que Godwin tente de mettre en place en

---

Rousseau et Helvétius, celui de *progressive nature* qui désigne cette fois plus précisément encore ce qu'il entend par le concept de perfectibilité. La « nature progressive » de l'homme désigne selon Godwin sa capacité à progresser. Elle concerne trois domaines centraux et essentiels à tout rapport humain : la connaissance, les institutions sociales et la morale ou vertu. Notons que la question de la perfectibilité est centrale à l'intérêt porté par les dissidents et par les radicaux aux moyens de faire progresser l'homme. Si cette croyance s'applique aux techniques scientifiques nouvelles qui passionnent les philosophes en cette fin de XVIIIe siècle, elle concerne surtout la nature humaine et les institutions sociales qui sont l'objet de développements dans les nombreux pamphlets consacrés au sujet. Godwin, dans sa réflexion sur la perfectibilité, réunit le domaine scientifique et moral en élaborant une théorie de l'immortalité du corps et de l'âme. L'immortalité, dont il croyait qu'elle serait le destin glorieux d'une nation d'hommes perfectibles parvenus à la perfection physique et morale, aurait en effet constitué le paroxysme de la perfectibilité, rendant à l'individu toute sa puissance.

[39] William, Godwin, *Thoughts on Man*, *op. cit.*, p. 185.

[40] William, Godwin, *The Enquirer*, *op. cit.*, p. 142. Cette remarque de Godwin tend à définir une nouvelle représentation de l'enfant, déjà à l'œuvre en Angleterre et même en Europe depuis la fin du XVIIe siècle grâce, entre autres facteurs, à l'influence du traité de John Locke paru en 1693, *Some Thoughts Concerning Education*. L'enfant passe du statut de représentant de Dieu sur terre qui se doit d'être choyé à un être doué de raison et de sentiments individuels. Cette nouvelle considération le rend, de fait, beaucoup moins enclin à être passif. Il devient ainsi actif et digne de l'attention et de la confiance des adultes. Godwin est sans aucun doute le premier parmi les éducateurs de la fin du XVIIIe siècle à insister tant sur l'autonomie de l'enfant, sur ses passions et ses sentiments propres. Le livre de Hugh Cunningham, *The Children of the Poor : Representation of Childhood since the Seventeenth Century* (1991), bien qu'il n'évoque pas la place primordiale que devrait tenir Godwin dans l'histoire de cette représentation, fournit une explication détaillée et pertinente du déclin du religieux dans la représentation de l'enfant au profit d'une autonomie de sentiments. Ce déclin historique dans la représentation fait également sens par rapport à Godwin qui rejette le religieux pour la raison qu'il brime l'enfant et son individualité.

Pour citer cet article : Golven, Amélie . « Avec ou sans l'Etat ? : le combat de William Godwin (1756-1836) pour l'éducation. ». *SJC* n° 1 (2011) 12.
http://sfeds.ish-lyon.cnrs.fr/publications/publications.html

SJC 2009 - Couples réels / couples métaphoriques à l'âge classique

ouvrant une école à Epsom dans le Surrey.[41] Le jeune adulte, pour être source de progrès pour lui-même et la société, doit être mis en contact très tôt avec son environnement et ne pas être surprotégé. La critique godwinienne du milieu clos s'adresse sans équivoque à Rousseau, cible privilégiée du philosophe. Emile est en effet éduqué à la campagne, à l'abri des vices du monde et on lui ment sur certaines vérités. Ce mensonge pour la bonne cause est inconcevable pour Godwin qui prône non seulement une relation d'égalité faite de transparence entre le maître et l'élève mais surtout une mise en présence de l'enfant dans le monde.[42] Plus tôt le jeune adulte fera l'expérience du monde, mieux il pourra l'affronter et cultiver les *public affections* : « To practise upon a smaller theatre the business of the world, must be one of the most desirable sources of instruction and improvement.»[43]. L'éducation et le temps de l'apprentissage deviennent à petite échelle le temps du changement social dans la vie de futur adulte. La nouvelle relation de confiance fondée sur l'égalité parfaite entre le maître et son élève permet à l'enfant de se sentir valorisé par ce nouvel éducateur godwinien qui n'est plus seulement celui qui dispense la connaissance dans une relation dominant/dominé mais celui qui apprend de sa relation à l'enfant, en le traitant d'égal à égal, comme un *frère d'humanité* pour reprendre la formulation de Godwin:

> The state of equality that is the consummation of a just education should forever be borne in mind, we should always […] make them [our children] in some degree the confidents of our affairs, and our purposes.[…] We should behold their proceedings with the eyes of men towards men, that they may learn to feel their portion of importance, and regard their actions as the actions of moral and intelligent beings.'[44]

Cette nouvelle relation prouve à l'enfant que, outre qu'il est digne de confiance, il peut continuer à agir et à explorer le monde, ses actions étant validées par un adulte bienveillant qui le considère pour ce qu'il est, c'est à dire non pas comme un enfant empli de vices qui seraient l'apanage de la jeunesse, puisque ces mêmes vices sont en fait dus aux défauts du système éducatif :

> There is no more source of exultation, than the consciousness that I am of some importance in the world. A child usually feels that he is nobody. How suddenly does a child rise to an enviable degree of happiness, who feels that he has the honour to be trusted and consulted by his superiors.[45]

Godwin réaffirme la nécessité d'entendre le plaidoyer de Locke formulé un siècle plus tôt : l'enfance, à l'aube du XIXe siècle, ne doit plus être vue comme une fin en soi, ce qui est encore trop

---

[41] *An Account of the Seminary that will be opened on Monday the Fourth Day of August, at Epsom in Surrey*, *for the Instructions of Twelve Pupils*, London : T. Cadell, (1783) constitue, sous la forme d'un traité d'éducation, le plan éducatif qu'il aurait aimé voir à l'œuvre dans l'école qu'il projetait d'ouvrir dans le Surrey, mais qui n'a jamais vu le jour faute d'un nombre suffisant d'élèves et de problèmes d'organisation.

[42] Pour Godwin, il s'agit d'ajouter au *curriculum* une instruction pratique qui permettra à l'enfant de mieux connaître le monde. Il s'agit surtout de mettre un terme à ce qu'il appelle la réalité fictive dans la relation maître/élève (*fictitious reality*). Cette réalité fictive est un mensonge qui présente à l'élève la relation avec le maître comme parfaitement naturelle alors qu'elle est un artifice pédagogique.

[43]William, Godwin, *The Enquirer*, *op. cit.*, p. 108.

[44] *Ibid.*, p. 131.

[45] *Ibid.*, p. 110.

SJC 2009 - Couples réels / couples métaphoriques à l'âge classique

souvent le cas pour Godwin, mais comme une étape de la vie humaine qui doit s'employer à accompagner l'enfant dans sa conquête progressive de l'âge adulte.

L'euthanasie du gouvernement par l'éducation et la bienveillance universelle.

Dans ce contexte, l'enfant, riche d'une nouvelle confiance et rééduqué à la liberté, ne sera pas tenté, une fois adulte, de s'en remettre au contrat social. De fait, il éloignera à jamais l'influence de l'Etat sous la forme d'une éducation nationale. Dans l'avenir amélioré qu'imagine Godwin, le gouvernement en tant qu'institution n'aura plus aucun crédit aux yeux des hommes. Les enfants cesseront alors d'accorder une confiance aveugle aux éducateurs et aux gouvernants qui proposaient de les guider pour mieux les soumettre aveuglément à leur autorité. Loin d'être le seul acteur du changement politique, l'enfant, guidé par sa propension naturelle au bien et à la sociabilité se voit aidé dans sa tâche par la communauté entière à laquelle il prend part et qui diffuse, elle aussi la connaissance et la vérité au travers de la discussion en petit groupe.[46] L'état de peur et de domination d'un groupe sur un autre laisse place à la bienveillance universelle et à la vertu. L'enfant diffuse à son tour la connaissance et contribue à l'épanouissement de la société désormais libérée. En quoi consiste cette nouvelle connaissance dont la manifestation est la doctrine de la bienveillance chère à Godwin? Elle ne se borne plus aux limites académiques d'un *curriculum*, mais se caractérise par la recherche et la diffusion constante de la vérité :

> And, when in consequence of the perennial influx of knowledge, the human species or the great societies of man have past their infancies, we shall cease to admire and applaud these things in one another, and they will render familiar to every mind the criterion of virtue, or in other words the terrible doctrine of universal philanthropy.[47]

Paradoxe : une réforme du genre humain entre sphère publique et privée.

Cependant la réforme godwinienne du genre humain comporte un paradoxe car elle hésite entre sphère publique et sphère privée. Si le philosophe rejette le gouvernement qui s'apparente en toute logique à la sphère publique dans le vocabulaire des réformistes qui souhaitent voir l'Etat intervenir dans l'éducation, Godwin n'en demeure pas moins attaché à cette même sphère par l'intérêt qu'il porte aux individus qui la composent. En effet, ce paradoxe pourrait donner à penser que Godwin ne réprouve pas totalement un progrès qui serait extérieur à l'individu. De fait, il ne le rejette pas : en témoignent les paradoxes de sa philosophie de l'éducation axée sur la diffusion de la connaissance par la discussion en petits groupes qui atteste du crédit accordé au domaine public et aux *frères d'humanité*[48] ; en témoigne aussi le rôle de l'agent extérieur représenté par l'éducateur dans l'éveil de l'enfant. Cependant, la révolution intérieure qui se fonde chez Godwin sur l'éducation, la connaissance de soi et la vertu doit précéder la révolution qui affecte le genre humain car c'est la condition au progrès général. Ainsi, la raison et les passions ou affections privées puisées dans l'environnement se cultivent intérieurement chez l'élève et sont les terreaux fertiles de cette

[46] Notons que cette forme d'association est la seule que Godwin tolère car elle sert la révolution sociale. En effet, il se méfie de tout mouvement de groupe, susceptible d'anéantir la pensée individuelle.

[47] William, Godwin, *Thoughts occasioned by the Perusal of Dr Parr's Spital Sermon*, *op. cit.*, p. 190.

[48] Godwin désigne par «frères d'humanité» l'ensemble des individus qui forment un tout cohérent, capables, dans un élan de bonté et de bienveillance universelle, d'atteindre pour eux-mêmes et la société un certain bonheur.

Pour citer cet article : Golven, Amélie . « Avec ou sans l'Etat ? : le combat de William Godwin (1756-1836) pour l'éducation. ». *SJC* n° 1 (2011) 14.
http://sfeds.ish-lyon.cnrs.fr/publications/publications.html

SJC 2009 - Couples réels / couples métaphoriques à l'âge classique

révolution qui se nourrit tout autant de l'intérieur que de l'extérieur. Les connaissances acquises et transmises aux confins des sphères publique et privée participent ainsi de l'identification d'une nouvelle source de progrès jusqu'alors insoupçonnée, voire ignorée, des réformistes en matière d'éducation, l'individu.[49] Ce mouvement constant entre sphère publique et privée- qui mériterait d'être analysé au même titre que le rapport entre Etat et éducation qui fait l'objet du présent travail- est précisément illustré par le caractère universel que revêt chez Godwin l'action même d'éduquer :

> We shall be astonished to see in how many instances interests, supposed incompatible, perfectly coincide, shall find that what is good for you is advantageous to me, that while I educate my child judiciously for himself, I am rendering him a valuable acquisition to society, and that by contributing to the improvement of my countrymen, I am preparing for my child a society in which it will be desirable for him to live. [50]

On trouve dans une certaine mesure cette réflexion chez Bentham qui, en plus d'insister sur le rapport éducation/politique en nommant le gouvernement «the art of education»[51], inscrit l'éducation au centre du progrès social. A la différence de Godwin, chez Bentham, c'est l'Etat qui impulse le progrès futur et non véritablement l'individu : «The only active plan of education the state ought to encourage is that which tends no otherwise to increase the happiness of the individual than by increasing at the same time the happiness of the community»[52]. Godwin et Bentham, s'ils sont en désaccord sur la question de l'Etat, évoquent bien tous les deux une éducation du genre humain au service du bonheur collectif, caractéristique de la doctrine utilitariste.[53]

---

[49] A ce titre, il est intéressant de noter que le regain d'intérêt des réformistes pour l'éducation à la fin du XVIIIe siècle qui se manifeste par la publication de nombreux traités d'éducation et par la diffusion d'une littérature pour enfant répondant à ces nouvelles considérations éducatives, se caractérise paradoxalement par un déni de l'individu. L'éducation des pauvres, par exemple, s'inscrit dans un certain conformisme. Plus précisément, c'est une éducation religieuse conventionnelle au service du contrôle social qui illustre la tendance éducative conformiste de la fin du XVIIIe siècle : l'individu en la personne de l'enfant pauvre s'efface au profit de la collectivité et de ses besoins. On peut se reporter à l'analyse de Margaret Kinnel qui établit un parallèle entre l'éducation des pauvres et l'éducation des dissidents en cela qu'elles contribuent toutes deux au marché de l'éducation de plus en plus généralisant et aliénant pour l'individu à la fin du XVIIIe siècle. Kinnell, Margaret, «Sceptreless, Free, Uncircumscribed ? Radicalism, Dissent, and Early Children's Books». London: *British Journal of Educational Studies*, Vol.36, no 1, 1988, pp. 49-71. p 51.

[50] William, William, *Thoughts occasioned by the Perusal of Dr Parr's Spital Sermon*, *op. cit.*, p. 190.

[51] «the art of government, in as far as it concerns the direction of the actions of persons in a non adult state, may be termed the art of education». Bentham, Jeremy, *An Introduction to the Principles of Morals and Legislation*, (1789) «Of the Limits of Penal Branch of Jurisprudence», chapter XVIII, Section I, p.209. Dans ce passage Bentham tente aussi de définir l'éducation publique et l'éducation privée.

[52]Jeremy, Bentham, *Memoirs of Jeremy Bentham*, *Principles of Education*, *Works*, vol X, John Bowring (éd.) Edinburgh: William Tait, 1843. Bien que l'individu apparaisse chez Bentham comme une indéniable source de progrès en ce sens que le changement définitif ne peut être impulsé que par la volonté individuelle, les instances extérieures telles que l'Etat chez Bentham ou l'Autre, frère d'humanité, chez Godwin, priment à mon sens car elles sont les acteurs véritables d'une réforme morale à plus grande échelle. Le Panoptique, institution entièrement vouée à la réforme morale des plus pauvres au nom du tout sécuritaire montre les limites de la confiance portée à l'individu, dont le corps comme l'esprit sont contrôlés par l'institution. Il faut aussi noter que Bentham voit dans l'intervention de l'Etat, et plus généralement de la communauté, un moyen de résoudre les problèmes de pauvreté et de délinquance. Ce souci utilitaire et sécuritaire du collectif se retrouve aussi dans son ouvrage, *Chrestomathia*, dans lequel il expose sa foi en une éducation «chréstomathique», à la fois orientée en fonction des besoins de la société et capable d'assurer le bonheur des individus. (Jeremy Bentham, *Chrestomathia* (1816), London : Clarendon Press, 1983, 451p.)

[53] Au sujet de Godwin et de l'utilitarisme, se reporter à Halévy, Elie, *Histoire du radicalisme philosophique* (1789-1815), Paris : P.U.F, 1996, vol.2, p. 50-65.

Pour citer cet article : Golven, Amélie . « Avec ou sans l'Etat ? : le combat de William Godwin (1756-1836) pour l'éducation. ». *SJC* n° 1 (2011) 15.
http://sfeds.ish-lyon.cnrs.fr/publications/publications.html

SJC 2009 - Troubles liens / Troubles métaphoriques à l'âge classique

De fait, pour Godwin, l'éducation des individus aboutira à une société sans gouvernement. Le gouvernement ne mourra pas de sa belle mort, il sera *euthanasié*[54], anéanti par un agent extérieur : le pouvoir que l'éducation aura rendu à l'enfant. C'est *l'euthanasie du gouvernement*, formulée en ces termes par Alain Thévenet qui s'impose donc, en ce sens, comme la solution originale au débat sur l'intervention de l'Etat dans le système éducatif.

Conclusion

On voit bien la complexité du débat sur l'intervention de l'Etat dans l'éducation. L'idée d'intervention implique non seulement une intervention financière, la fin du *Laissez Faire* et des subsides privés, mais aussi l'application d'une nouvelle approche éducative qui prend en compte l'influence d'une éducation en groupe sur l'enfant. Le débat sur l'éducation qui était jusqu'alors restreint aux cercles littéraires formés par quelques penseurs éclairés où il était de bon ton de parler de nature humaine, d'éducation et de réforme sociale, s'inscrit dès les années 1830 dans le débat politique public : le *National Educationnal Act* de 1833 marque non seulement l'intervention financière de l'Etat mais, en prônant l'éducation universelle -*universal education of the people*- la loi inscrit l'égalité des chances comme principe fondamental de tout gouvernement.[55]

A travers ce pouvoir rendu à l'individu, Godwin participe des spéculations de la société des Lumières sur les besoins de l'enfant et sur sa place dans la société. La solution innovante qu'il propose sous la forme d'une révolution individuelle affectant le genre humain, si elle s'apparente tout à fait aux valeurs des Lumières (raison, recherche constante de la vérité, rejet de l'obscurantisme), témoigne également de la transition qu'opère Godwin dans sa propre philosophie : il a en effet en commun avec les partisans de l'intervention du corps politique le même goût de la réforme et du progrès humain, en revanche sa position radicale de rejet de toute domination des actions individuelles par l'Etat fait qu'il diffère sur les moyens d'atteindre cette même fin. Si le point de vue de Godwin, à cet égard, peut s'apparenter au libéralisme, c'est un libéralisme qui recouvre une définition profondément positive puisque les valeurs purement individualistes souvent synonymes de compétition et de bataille pour le bonheur laissent place à celles de partage et de bienveillance universelle. En ce sens, la position de Godwin semble bien être à mi-chemin entre un libéralisme qu'on pourrait davantage qualifier d'interventionnisme de l'individu et un interventionnisme d'Etat. Godwin est donc davantage le partisan d'un libéralisme dont l'individu œuvre pour le bien-être général, ce qui constitue la clé de la cité heureuse de l'avenir.

Godwin, en jetant les bases de ce qui s'apparenterait plus sur le plan politique à l'anarchisme, anticipe en fait les critiques faites au système d'éducation publique dans la deuxième moitié du XIXe

[54] Se reporter aux ouvrages d'Alain Thévenet, le premier : *William Godwin et l'Euthanasie du gouvernement*, Lyon : A.C.L, 1993, 151p., et le second : William *Godwin : des Lumières à l'anarchisme*, Lyon : A.C.L, 2002, 226p qui décrivent le discrédit jeté par la philosophie de Godwin sur le gouvernement par l'expression «euthanasie du gouvernement».

[55] Au-delà de la prise en compte de l'éducation comme un devoir d'Etat de haute importance («The education of the people (…) so pernaciously neglected is a matter of national concern.»), la loi sur l'éducation de 1833 contient une explication possible du manque d'intérêt des gouvernants pour la question éducative. Selon Roebuck, il est dû au fait que les bienfaits de l'éducation sont difficilement visibles à court terme puisqu'ils requièrent du temps et de la patience («Time, patience and Industry») et qu'ils sont dans tous les cas peu quantifiables et mesurables. De ce fait, la loi préfigure la négligence de l'Etat au sein de son propre système d'éducation nationale. Par ailleurs, on peut considérer que la loi de 1833 qui justifie dans un cadre législatif le *Laissez Faire* passé en matière d'éducation explique en grande partie le recours aux institutions purement privées bien après la création en Angleterre de l'éducation nationale, c'est-à-dire tout au long du XIXe siècle.

Pour citer cet article : Golven, Amélie . « Avec ou sans l'Etat ? : le combat de William Godwin (1756-1836) pour l'éducation. ». *SJC* n° 1 (2011) 16.
http://sfeds.ish-lyon.cnrs.fr/publications/publications.html

SJC 2009 - Coupes-reels / coupes métaphoriques à l'âge classique

siècle qui est, dès lors, accusé sur la place publique de manquer d'efficacité et de ne pas oeuvrer suffisamment pour le bonheur futur de l'enfant. Ce que soulignent les dissensions illustrées par ce débat, c'est, certes, la difficulté d'abandonner un système ancien synonyme de domination des instances privées représentées par la famille, la figure du précepteur, et dans une plus large mesure, les ecclésiastiques et les philanthropes, mais c 'est surtout la réticence d'abandonner des valeurs appartenant à la sphère privée, rassurantes et gage de progrès individuel au profit de celles diffusées par la sphère publique, plus inquiétante car toujours plus menaçante, unificatrice, et synonyme de perte de l'individualité. Cette réflexion sur l'universalisme et la tradition individualiste dans l'éducation a été soulignée par William Owen Lester Smith, auteur de nombreux livres sur le lien entre éducation et société, lorsqu'il évoque la place prépondérante de la tradition libérale dans l'éducation en Angleterre: « Inherited individualism was reinforced by various blast doctrines, and laissez faire for that reason has proved more tenacious in education than in some other spheres of our national life.»[56]

Les mêmes enjeux trouvent encore aujourd'hui un écho dans le système éducatif, en Angleterre et dans bien d'autres pays occidentaux, au travers de l'engouement grandissant pour les institutions éducatives privées. En effet, si l'UNESCO estime à un vingtième du PIB planétaire le montant annuel des dépenses éducatives dans le monde, elle constate aussi que le secteur privé capte à lui seul un cinquième de ce qu'il considère comme « le marché de l'éducation ». Certes plus centré sur l'individu, ce dernier pâtit néanmoins des conséquences progressives de la mondialisation et tend à effacer les valeurs essentielles de laïcité et d'enseignement de l'éducation civique qui le constituait pourtant, faisant de fait, renaître un paradoxe que le système godwinien, bien que radical, résolvait à bien des égards grâce à une solution capable d'éliminer les tensions suscitées par la dualité « Avec ou sans l'Etat », en rendant sa juste position à l'individu dans la communauté sociale.

SJC 2009 - Couples réels / couples métaphoriques à l'âge classique

[56] Lester Smith, William Owen, *The Impact of Education on Society*, Oxford, 1949, cité par Ian Cunning, *Helvetius, His Life and Place in the History of Educational Thought*, London: Routledge (and Kegan Paul), 1955, p 166.

Pour citer cet article : Golven, Amélie . « Avec ou sans l'Etat ? : le combat de William Godwin (1756-1836) pour l'éducation. ». *SJC* n° 1 (2011) 17.
http://sfeds.ish-lyon.cnrs.fr/publications/publications.html

Bibliographie sélective

Ecrits de William Godwin cités

Godwin, William, *An Account of the Seminary that will be Opened on Monday the Fourth Day of August at Epsom in Surrey, for the instruction of Twelve Pupils in the Greek, Latin, French, and English Languages*, Londres: T.Cadell, (1783), Mark Philp et Pamela Clemit (éds.), *Educational and Literary Writings*, Londres: William Pickering, 1993, 51p.

- , *An Enquiry Concerning Political Justice, and its Influence on General Virtue and Happiness*, Londres: G.G et J.Robinson, (1793), Mark Philp et Austin Gee (éds.), *Political and Philosophical Writings*, Londres: William Pickering, 1993, 894p.

- , *The Enquirer, Reflections on Education, Manners, and Literature*, Londres: G.G et J. Robinson, (1797), Mark Philp et Pamela Clemit (éds.), *Educational and Literary Writings*, Londres: William Pickering, 1993, 476p.

- , *Thoughts occasioned by the Perusal of Dr Parr's Spital Sermon; being a Reply to the Attacks of Dr Parr, Mr Mackintosh, the Author of an Essay on Population and Others*, Londres: G.G et J. Robinson, (1800), Mark Philp et Austin Gee (éds.), *Political and Philosophical Writings*, Londres: William Pickering, 1993, 80p.

- , *Thoughts on Man, His Nature, Productions and Discoveries*, (1831), Londres, Effingham Wilson, Mark Philp et Austin Gee (éds.), *Political and Philosophical Writings*, Londres: William Pickering, 468p.

Autres documents (sources primaires)

Bentham, Jeremy, *An Introduction to the Principles of Morals and Legislation*, (1789), Oxford: Clarendon Press, 1907.

- , *Chrestomathia*, (1816), Londres: Clarendon Press, 1983, 451p.

, *Principles of Education*, *Works, Memoirs of Jeremy Bentham*, vol X, John Bowring (éd.), Edinburgh: William Tait, 1843.

- , *Principles of Penal Laws*, *Works*, vol 1, John Bowring (éd.), Edinburgh: William Tait, 1843.

Helvétius, Claude-Adrien, *De l'Homme, de ses facultés intellectuelles et de son éducation*, Londres : Société Typographique, 1773, 2 vols.

Locke, John, *An Essay Concerning Human Understanding*, (1690), Londres: Penguin Classics, 1997, 816p.

- , *Some Thoughts Concerning Education,* (1693), Cambridge, Hackett Publishing Company, 227p.

(De) Mandeville, Bernard, *The Fable of the Bees, or Private Vices, Public Benefits*, (1714), Oxford: Clarendon Press, 1924, 288p.

More, Hannah, *Village Politics, being an Address to all Mechanics, Journeymen and Day Labourers of Great Britain*, Londres, 1792, 23p.

- , *Considerations on Religion and Public Education with Remarks on the Speech of Mr Duppont delivered in the National Convention*, Boston, 1794.

Paine, Thomas, *Rights of Man*, (1792), Oxford: O.U.P, 1991, 320p.

Priestley, Joseph, *Essay on the First Principles of Government, and on the Nature of Political, Cultural and Religious Liberty, including Remarks on Dr Brown's Code of Education*, Londres, 1771, 317p.

Smith, Adam, *The Wealth of Nations*, (1776), New York: Bantam Books, 2003, 1231p.

Trimmer, Sarah, *The Economy of Charity*, Dublin, 1787, 194p.

SJC 2009 - Couples neufs / couples métaphoriques à l'âge classique

Pour citer cet article : Golven, Amélie . « Avec ou sans l'Etat ? : le combat de William Godwin (1756-1836) pour l'éducation. ». *SJC* n° 1 (2011) 18.
http://sfeds.ish-lyon.cnrs.fr/publications/publications.html

Wollstonecraft, Mary, *A Vindication of the Rights of Woman*,(1792), Oxford: World's Classics, 1982, 350p.

Sources secondaires

Ariès, Philippe, *L'Enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*, (1960), Paris : Seuil, 1990, 316p.

Brian, Simon, *The Radical Tradition in Education in Britain: A Compilation of Writings by William Godwin, Thomas Paine, Robert Owen, Richard Carlyle*, Londres: Lawrence et Wishart, 1972, 300p.

Burton, Ralph Pollin, *Education and Enlightenment in the Works of William Godwin*, New York: Las America Publishing Company, 1962, 293p.

Butler, Marilyn, *Burke, Paine, Godwin, and The Revolution Controversy*, Cambridge: C.U.P, 1998, 260p.

Cunningham, Hugh, *The Children of the Poor: Representation of Childhood since the Seventeenth Century*, Londres: Blackwell, 1991, 283p.

Halévy Elie, *La Formation du radicalisme philosophique 1789-1815*, Paris : P.U.F, 1996, 328p.

Kinnell, Margaret, "Sceptreless, Free, Uncircumscribed ? Radicalism, Dissent, and Early Children's Books", Londres, *British Journal of Educational Studies*, vol.36, numéro 1, 1988.

Cunning, Ian, *Helvetius, His Life, and Place in the History of Educational Thought*, Londres: Routledge (Kegan Paul), 1955.

Kramnick, Isaac, "Religion and Radicalism: English Political Theory in the Age of Revolution", dans *Political Theory*, vol 5, numéro 4, 1977, p. 505-534.

Manfredonia, Gaetano, *Les Anarchistes et la révolution française*, Paris : éditions Monde Libertaire, la bibliothèque anarchiste, 1990, 34p.

- , *Anarchisme et changement social*, Lyon : Atelier de Création Libertaire, 2007, 347p.

Marshall, Peter, *William Godwin*, Londres: New Haven Press, 1984, 497p.

Philp, Mark, *Godwin's Political Justice*, Londres: Duckworth Press, 1986, 278p.

Thévenet, Alain, *William Godwin : Des Lumières à l'anarchisme*, Lyon: Atelier de Création Libertaire, 2002, 226p.

- , *Enquête sur la justice politique et son influence sur la morale et le bonheur d'aujourd'hui*, traduction de Denise Berthaud et Alain Thévenet, Lyon : Atelier de Création Libertaire, 2005, 619p.

SJC 2009 - Couples récits / couples métaphoriques à l'âge classique

Pour citer cet article : Golven, Amélie . « Avec ou sans l'Etat ? : le combat de William Godwin (1756-1836) pour l'éducation. ». *SJC* n° 1 (2011) 19.
http://sfeds.ish-lyon.cnrs.fr/publications/publications.html

SJC 2009 - Couples idéals / couples métaphoriques à l'âge classique

La dichotomie vierge / femme insatiable correspond à la dichotomie Marie / Ève, deux images des femmes qui coexistent dans la culture européenne et se traduisent par la dualité des représentations de la sexualité féminine du Moyen Âge au XIXe siècle. Nous explorerons les représentations littéraires dans les romans féminins britanniques de la fin du XVIIe et du début du XVIIIe siècles (ceux d'Aphra Behn, de Mary Manley et d'Eliza Haywood), puis dans les romans sentimentaux du XVIIIe siècle (ceux d'Eliza Haywood, de Frances Sheridan et de Frances Burney), afin de démontrer l'évolution de ces deux images, influencée par les changements idéologiques et par le développement des connaissances médicales au sujet de la sexualité féminine.

Les femmes étant toujours perçues à travers leur corps, leur statut dépend de l'attitude de la société envers le corps et la sexualité. La construction culturelle et sociale de la féminité avant l'époque moderne est plutôt négative ; dans la Grèce antique, on considère les femmes comme des êtres inférieurs, associés à la nature et opposés à la raison[1]. Le mythe biblique accentue leur nature secondaire, destructrice et sexuelle ; Ève incarne la tentation car elle est, à la fois, celle qui cède et celle qui tente Adam. Par conséquent, les femmes sont décrites comme incontrôlables ; elles symbolisent la faiblesse morale et intellectuelle. Ces idées trouvent un écho dans le travail des pères et docteurs de l'Église ; saint Thomas d'Aquin et saint Augustin constatent que le seul rôle de la femme, dont l'esprit est soumis au corps, consiste à reproduire l'espèce[2], perception qui pendant des siècles influence la situation des femmes dans la société occidentale.

Une autre image provenant de la Bible est celle de la Vierge Marie, qui en donnant naissance à Jésus racheta le péché de la première femme. Il semblerait que, pour la même raison, le culte de Marie qui se répand en Europe du XIIe au XVe siècle devrait valoriser la sexualité féminine dans son aspect maternel ; en réalité, l'amélioration de l'image de la femme qu'il apporte n'est possible qu'au détriment du domaine sexuel. Selon Susan Trill, la Madone-vierge devient un modèle pour les femmes – non seulement pour les catholiques, mais aussi pour les protestantes – à cause de sa réserve : « Mary exemplifies the ideal of female expression; on the whole she is silent, and when she does speak, it is properly controlled[3]. » Les paroles d'Ève étant l'instrument de la tentation, la femme vertueuse doit garder le silence ; la liberté verbale semble être synonyme de liberté sexuelle[4].

En fonction de l'idéologie du moment[5], l'image d'Ève ou de Marie prévaut et se trouve plus présente dans la pensée. Les théories médicales reflètent aussi ces deux images ; jusqu'au XIXe

---

[1] Aristote affirme: « les femelles sont par nature plus faibles et plus froides, et il faut considérer leur nature comme une défectuosité naturelle », *De la génération des animaux*, trad. Pierre Louis, Paris, Les Belles lettres, 1961, IV.iv.775.a.15.167.

[2] Voir Anthony J. Fletcher, *Gender, Sex and Subordination in England 1500-1800*, New Haven, Yale University Press, 1995, p. 68.

[3] Susan Trill, « Religion and the Construction of Femininity », dans *Women and Literature in Britain, 1500-1700*, Helen Wilcox (éd.), Cambridge, Cambridge University Press, 1996, p. 31.

[4] Voir Fletcher, *Gender, Sex and Subordination in England 1500*-1800, *op. cit.*, p. 12-14.

[5] Selon Robert Muchembled, il y a une « alternance des cycles de libération puis de contrainte » à partir du XVIe siècle en Europe occidentale, *L'Orgasme et l'Occident : Une Histoire du plaisir du XVIe siècle à nos jours*, Paris, Seuil, 2008, p. 14.

Pour citer cet article : Kowalska, Aleksandra. « La dichotomie vierge / femme insatiable dans certains romans féminins anglais de la fin du XVIIe et du XVIIIe siècles ». *SJC* n° 1 (2011) 1.
http://sfeds.ish-lyon.cnrs.fr/publications/publications.html

siècle, la science occidentale est influencée par la médecine humorale des philosophes antiques, qui présente la femme comme un être entièrement dépendant de sa physiologie, gouverné par son corps, notamment par l'utérus, qui la rend incontrôlable et insatiable. Au XVIIIe siècle, ces idées commencent à changer avec la notion de la « femme sans passions, » maîtresse de ses pulsions qu'elle contrôle par la force morale et intellectuelle. La science accompagne donc l'idéologie.

Les idées scientifiques et philosophiques relatives à la sexualité féminine ainsi que l'évolution des mœurs inspirent les représentations littéraires. La littérature traduit la dichotomie Ève / Marie, en présentant, d'une part, des images misogynes et, d'autre part, des images idéalisées des femmes. Elles sont perçues comme des anges ou comme des monstres principalement en fonction de leur comportement sexuel, sur lequel est le plus souvent fondée la typologie littéraire des personnages féminins : les anges sont celles qui ne cèdent pas à la tentation et les monstres, à l'inverse, celles qui cèdent[6].

Les premiers romans féminins de la Restauration reflètent le courant de libération sexuelle présent alors dans la société, libération influencée par des facteurs tels que le développement de l'individualisme, l'idée de la poursuite du plaisir et celle de la quête du bonheur ainsi que le libertinage sexuel au sein de la cour de Charles II. Les trois romancières les plus connues sont Aphra Behn, Eliza Haywood et Mary Delarivière Manley ; elles écrivent dans un but commercial, ce qui explique leur goût du scandale et l'érotisme, éléments qui attirent les lecteurs. Dans leurs romans se distinguent deux types de personnages féminins qui correspondent à la dichotomie susmentionnée, mais dans une version modifiée ; le premier est une vierge qui ne ressemble pas tout à fait à Marie car elle est passionnée, ne sait pas résister aux pulsions naturelles et se laisse séduire. Elle ne prend pas l'initiative de la rencontre sexuelle, mais répond au désir de son amant, souvent sans savoir ce qu'elle fait, dans un état de léthargie, ou bien elle confesse son désir lors d'un rêve :

> But whatever Dominion, Honour and Virtue may have over our waking Thoughts, 'tis certain that they fly from the clos'd Eyes, our Passions then exert their forceful Power, and that which is most predominant in the Soul, agitates the Fancy, and brings even Things impossible to pass: Desire, with watchful Diligence repell'd, returns with greater Violence in unguarded Sleep, and overthrows the vain Efforts of Day. Melliora in spite of her self, was often happy in Idea, and possess'd a Blessing which Shame and Guilt deterr'd her from in reality. Imagination at this Time was active, and brought the charming Count much nearer than indeed he was, and he, stooping to the Bed, and gently laying his Face close to hers, (possibly designing no more than to steal a Kiss from her, unperceiv'd) that Action concurring at that Instant with her Dream, made her throw her Arm (still slumbering) about his Neck, and in a soft and languishing Voice, cry out, O! D'elmont, cease, cease to Charm, to such a height – Life cannot bear these Raptures! – And then again embracing him yet closer, – O! too, too lovely Count – Extatick Ruiner[7]!

Dans cette scène, le vocabulaire lié à la morale (« honour », « virtue », « diligence », « shame », « guilt ») apparaît à côté de termes qui décrivent la force de la sexualité (« passions »,

[6] Selon Joanna Russ, « heroines have one occupation, one vice and one virtue » (« What Can a Heroine Do? Or, Why Women Can't Write? » dans *Images of Women in Fiction: Feminist Perspectives*, Susan Koppelman Cornillon (éd.), Bowling Green, Bowling Green University Popular Press, 1973, p. 9). Voir aussi Sandra M. Gilbert et Susan Gubar, *The Madwoman in the Attic: The Woman Writer and the Nineteenth-Century Literary Imagination*, New Haven, Yale University Press, 1984, p. 14.

[7] Eliza Haywood, *Love In Excess; or, The Fatal Enquiry*, London, 1725, vol. 2, p. 93-94.

SJC 2009 - Couples réels, couples métaphoriques à l'âge classique

« power », « fancy », « desire », « violence », « unguarded »), ce qui indique une tension entre les deux notions et une lutte intérieure chez l'héroïne. La passion est irrationnelle et instinctive, tandis que la pudeur relève du domaine du conscient et peut, donc, être acquise plutôt que naturelle. La narratrice suggère que le désir réprimé ne disparaît pas mais grandit et peut devenir incontrôlable ; paradoxalement, donc, c'est par l'excès de pudeur (assimilée ici à la répression du désir) que la vertu est fragilisée. Après avoir rêvé d'un homme et confessé son désir dans le rêve, Melliora commet une transgression encore plus grave en prenant Delmont dans ses bras. La bienséance est préservée grâce au fait qu'elle est endormie et que l'homme en question se trouve par coïncidence à côté de son lit, astuce narrative inventée pour que l'héroïne puisse se faire pardonner un tel geste ; ceux qui rêvent sont innocents car ils ne savent pas ce qu'ils font et agissent sous l'effet d'une pulsion profonde. Parce que la convention sociale n'approuvait ni l'initiative sexuelle chez les femmes, ni les rapports sexuels avant le mariage, les romancières essayent de décharger leurs héroïnes de leur responsabilité dans l'acte sexuel, de leur trouver des excuses et de respecter les exigences de la bienséance – tout en autorisant l'expression du désir féminin. La jeune fille garde l'image d'un être pudique et innocent, mais ce n'est qu'une surface sous laquelle se cachent des passions intenses. Ses protestations de vertu sont ordonnées par la morale que la société lui a inculquée ; elle désire autant que l'homme mais n'est pas toujours prête à assumer son désir.

La force suprême de la passion est une autre excuse pour expliquer les erreurs sexuelles ; dans l'extrait ci-dessous, l'héroïne (Silvia) suggère qu'il ne serait pas humain de résister plus longtemps :

> I am plung'd in past hope of a retreat, and since my fate has pointed me out for ruine, I cannot fall more gloriously. Take then, Philander, to your dear Arms a Maid that can no longer resist, who is disarm'd of all defensive power: She yields, she yields, and does confess it too; and sure she must be more than mortal that can hold out against thy charms and vows[8].

La capacité de maîtriser ses sentiments, comme tout artifice, ferait d'elle une femme cynique et calculatrice, semblable aux hommes libertins, et mettrait en doute la sincérité de son amour. Le fait qu'elle planifie sa « ruine » et répète deux fois son intention de céder (« she yields, she yields »), si bien que Philander ne peut plus entretenir aucun doute à ce sujet, démontre le plaisir avec lequel elle anticipe cet événement, tout en évitant d'être trop directe afin de paraître moins transgressive (c'est pourquoi elle emploie la narration à la troisième personne).

Ce qui fait toute la différence dans ces romans entre la vierge et le deuxième type, la femme séductrice et prédatrice, n'est pas la sexualité en soi, comme c'est le cas entre Ève et Marie, mais l'initiative : l'héroïne innocente cède à la force de ses passions mais c'est l'homme qui les fait naître et les lui fait découvrir, alors que la femme insatiable provoque le regard masculin, avoue ses sentiments et prend l'initiative. Elle est sensuelle, expérimentée, plus âgée (souvent veuve car les veuves ont plus de liberté que les jeunes célibataires), consciente de son influence sur les hommes ; elle a des rapports sexuels en dehors du mariage, est souvent la première à montrer son attirance pour un homme et peut changer d'amant tel un libertin, n'atteignant jamais la satiété. Cela rappelle les théories médicales de l'époque : une fois éveillée sexuellement, la femme devient insatiable. Ainsi, dans *Love-Letters* d'Aphra Behn, Silvia, jeune fille timide, se transforme en une prédatrice sexuelle après avoir été initiée aux plaisirs charnels par son amant, Philander. Les femmes ayant des rapports sexuels en dehors du mariage ne sont pas condamnées si elles sont

[8] Aphra Behn, *Love-Letters Between a Noble-Man And his Sister*, London, 1684, vol. 1, p. 240-41.

SJC 2009 - Couples réels / couples métaphoriques à l'âge classique

amoureuses ; en revanche, une condamnation morale apparaît souvent si elles sont mariées et continuent d'avoir des rapports avec d'autres hommes ou si elles cherchent uniquement la satisfaction sexuelle. Le désir physique, dépourvu de sentiments sincères ou démesuré, la sexualité agressive et prédatrice, qui ressemble au comportement des libertins, sont traités comme des perversions. Une telle femme est repoussante, l'expression de son désir est vulgaire et la description d'un acte sexuel dans de telles circonstances est loin des descriptions poétiques des héroïnes sensuelles et des scènes d'amour :

> Lost to all Sense of Honour, Pride or Shame, and wild to gratify her furious Wishes, she spoke, without reserve, all they suggested to her; and lying on his Breast, beheld, without Concern, her Robes fly open, and all the Beauties of her own expos'd, and naked to his View: Mad at his Insensibility, at last she grew more Bold, she kiss'd his Eyes,---his Lips,--- a thousand times; then press'd him in her Arms with strenuous Embraces[9].

Le côté moral, qui préoccupait tant Melliora, disparaît complètement ici ; seul le côté sexuel demeure, dans une forme quasi animale (« wild », « furious wishes »), car rien ne retient plus la femme obsédée par son désir. Ciamara[10], qui offre ainsi ses charmes à Delmont, est punie par la mort, pour sa sexualité débridée, son audace sexuelle et son manque de loyauté envers d'autres femmes ; en effet, elle continue ses avances bien qu'il ne cesse de lui redire son amour pour Melliora. Cette expression du désir féminin non tempéré par la pudeur, dont l'absence est symbolisée par les vêtements ouverts qui dévoilent le corps nu, est dégoûtante pour les hommes.

Les femmes qui mènent une vie sexuelle ne sont, cependant, pas toutes comme Ciamara, débauchées et cyniques. Ce sont souvent des êtres passionnés et entiers (même si elles vivent des passions successives pour plusieurs hommes), dotés d'une sensibilité exacerbée ; leur amour et leur désir, ainsi que leur colère et leur jalousie, sont forts et violents. La femme passionnée renverse l'ordre patriarcal en inversant les rôles traditionnels, prend l'initiative en amour et se montre aussi impatiente, passionnée et folle qu'un homme amoureux :

> Kill me upon the instant; I have something more than the Pains of Death upon me; whatsoever are call'd the Pains of Hell and Damnation, I feel yet more, Words cannot express' em [...] have mercy upon me, a Creature undone by Love (agoniz'd by Passion) and tortur'd by Despair: Kill me, or comply with my Request. I shall never live, I cannot live to see another Day: Pity me, pity the lost the expiring Zara; Zara that adores you [; Zara enchanted by your too powerful Magick; Zara that even now dies, and can be no more without some kindness[11].

Le rythme de son discours trahit l'état émotionnel de Zara ; par ses phrases courtes et haletantes, elle crie son désespoir et sa folie (les termes « enchanted » et « magick » suggèrent qu'on lui a jeté un sort et que son amour est une obsession maladive). Dans ces romans, la passion sexuelle est présentée comme aussi impérieuse pour les femmes que pour les hommes ; elle devient une force centrale dans la vie humaine en général et il est impossible de s'en défendre d'une manière rationnelle. La puissance de l'amour est soulignée par le rejet des convenances et par le fait que les souffrances qu'il provoque sont atroces et peuvent même conduire à la mort.

[9] Eliza Haywood, *Love in Excess*, *op. cit.*, vol. 3, p. 227.

[10] Elle est étrangère (italienne), comme beaucoup parmi les femmes insatiables (elles sont aussi souvent françaises), ce qui reflète les théories médicales et croyances populaires au sujet de la sexualité surdéveloppée des étrangères par rapport aux anglaises civilisées et raffinées.

[11] Mary Delarivière Manley, *The New Atalantis*, London, 1709, vol. 1, p. 243.

SJC 2010 - Couples réels, couples métaphoriques à l'âge classique

Dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, du fait des efforts de la classe moyenne naissante pour réformer les mœurs (en réaction au libertinage de la haute société), une nouvelle idéologie de la féminité émerge avec l'image de l'épouse vertueuse au foyer (« domestic woman ») qui présuppose la répression sexuelle. Le substantif *pudeur* commence à désigner la pudeur sexuelle, définie de la façon suivante par Fabienne Casta : « sentiment de honte et de réserve mêlées, de distance par rapport au corps[12]. » La vertu (*virtue*) est réduite au XVIIIe siècle à la chasteté sexuelle, à laquelle s'ajoutent les caractéristiques spirituelles et comportementales strictement liées à la sexualité, telles que la conversation pudique, la pureté de cœur, la réputation, etc. Considérées comme débauchées et dotées uniquement de pudeur apparente à l'époque de la Restauration, les femmes cessent d'être présentées comme des tentatrices; ainsi, l'image de la Vierge Marie prévaut sur celle d'Ève. Il y a également une transition de la perception de la chasteté comme valeur qui va contre la nature de la femme à la vision de la chasteté comme « essence de l'innocence naturelle » des femmes[13]. Celles qui manifestent un désir sexuel sont considérées comme folles / hystériques, ou « dépravées / perverses, » et assimilées à des prostituées[14]. Derrière les descriptions des nymphomanes se cache la conviction que la perversion ne consiste pas en le désir lui-même, mais plutôt en sa manifestation débridée ; dans une société où un comportement féminin réservé est la règle et signifie la vertu, la femme qui ne cache pas ses appétits sexuels, risquant ainsi sa réputation, en sachant très bien que sa façon de vivre sa sexualité est socialement inacceptable, doit être folle. L'opinion scientifique et populaire la plus commune est que la femme n'est pas frigide mais a besoin d'être « éveillée » pour devenir capable de ressentir le plaisir ; une fois initiée par son partenaire, elle peut y prendre goût si bien qu'elle devient incontrôlable[15]. Cette théorie réconcilie les deux images de la femme : femme insatiable (Ève) et femme sans passions (Marie). La première ne disparaît finalement jamais, même au 19e siècle, à l'époque de la pudeur renforcée. Cependant, le raffinement et la sensibilité de la femme des couches moyennes sont censés rendre impossible une sexualité débridée ; elle devient, donc, caractéristique des femmes des autres couches sociales – typiquement des prostituées –, chez qui l'éducation imparfaite n'a pas réussi à réprimer le désir[16]. Plus que jamais, la sexualité féminine est perçue à travers la dichotomie vierge / putain[17].

Quant à la littérature, dans les romans féminins sentimentaux du XVIIIe siècle, c'est l'autre femme – le double de l'héroïne – qui est caractérisée par la sexualité débridée. L'image de la tentatrice ne disparaît donc pas, mais celle de la jeune vierge pudique qui se transforme en épouse vertueuse et en mère au foyer (êtres désexualisés) émerge pour devenir la représentation dominante des femmes dans ces romans dont les héroïnes et les auteurs sont issues des couches moyennes. La chasteté devient une qualité en soi après *Pamela* de Richardson (1740) ; les femmes écrivains y insistent énormément dans les portraits de leurs héroïnes qui sont souvent éthérées et ascétiques et manquent de présence charnelle. Le récit traditionnel de la séduction ou du viol devient une histoire du triomphe de la vertu féminine, récompensée par le mariage obtenu grâce aux qualités exceptionnelles de l'héroïne et à la façon dont elle a su réprimer ou retenir son

[12] Fabienne Casta-Rosaz, *Histoire de la sexualité en Occident*, Paris, La Martinière, 2004, p. 125.

[13] Voir Fletcher, *Gender, Sex and Subordination in England 1500-1800*, *op. cit.*, p. 394 (« gradual transition from chastity as something women had to learn by hard graft against the direction of their whole being to chastity as the essence of natural innocence »).

[14] Frédéric Regard, *L'Écriture féminine en Angleterre. Perspectives postféministes*, Paris, PUF, 2002, p. 27.

[15] Voir Muchembled, *L'Orgasme et l'Occident*, *op. cit.*, p. 226 et Michael Mason, *The Making of Victorian Sexuality*, Oxford, Oxford University Press, 1994, p. 225.

[16] Voir Angus McLaren, *Reproductive Rituals*, London, Methuen, 1984, p. 15.

[17] Voir Casta-Rosaz, *Histoire de la sexualité en Occident*, *op. cit.*, p. 181.

Pour citer cet article : Kowalska, Aleksandra. « La dichotomie vierge / femme insatiable dans certains romans féminins anglais de la fin du XVIIe et du XVIIIe siècles ». *SJC* n° 1 (2011) 5.
http://sfeds.ish-lyon.cnrs.fr/publications/publications.html

SJC 2009 - Couples réels / Couples métaphoriques à l'âge classique

propre désir et celui de son amant[18]. La vertu sexuelle devient symbolique non seulement du caractère irréprochable, mais aussi de l'indépendance de l'esprit dans un sens plus large, comme si la renonciation de la sexualité était, pour les femmes, une condition pour construire une identité autonome[19]. La résistance est une source de pouvoir grâce auquel les femmes détiennent la maîtrise des relations amoureuses ; les héroïnes sentimentales n'y renoncent pas, alors que celles de la Restauration le faisaient par amour. En revanche, la sexualité, qui donnait de l'influence et de l'importance aux femmes insatiables des romans de la Restauration, laisse toujours ici les femmes sans défense, plus vulnérables que lorsqu'elles étaient chastes.

Dans les romans de la Restauration, la seule protection de la femme, l'empêchant de céder à un homme amoureux, était la morale inculquée par son éducation, mais, naturellement, elle ressentait du désir sexuel. Dans le roman sentimental du XVIIIe siècle, la motivation sexuelle disparaît. Refuser les caresses ou le rapport sexuel arrivait même aux héroïnes de la Restauration, mais l'héroïne sentimentale n'est même pas tentée et exprime ouvertement son mépris pour la sexualité hors des liens du mariage : « the loss of innocence must render a woman contemptible to herself[20]. » Jeune fille, elle n'a pas conscience de sa sexualité ; laissée seule avec un homme qui lui fait des avances sexuelles, elle avoue ne pas comprendre ce qu'il essaie de faire : « I beg you not to talk to me so---- so strangely[21]. » Lorsqu'elle reçoit une proposition impure de la part d'un homme, son indignation montre avec clarté qu'elle ne pense pas du tout (ou fait semblant de ne pas penser) à l'aspect sexuel de la rencontre. L'héroïne repousse les avances sexuelles de façon si catégorique que le lecteur n'a désormais aucun doute sur sa vertu, même si l'intrigue exige qu'elle se retrouve dans des situations gênantes et sexuellement ambiguës. Cette froideur est nécessaire pour éviter le moindre soupçon quant à sa chasteté ; une femme amoureuse risque d'avoir des pulsions sexuelles, l'héroïne ne peut donc convaincre les lecteurs de son innocence qu'en affichant son indifférence. Malgré la présence de nombreux admirateurs à ses côtés, qui lui font des déclarations d'amour passionnées, elle reste froide ou, au pire, joue avec les hommes, car le fait d'avoir autant de conquêtes peut satisfaire sa vanité, mais ne touche pas son cœur et ne provoque pas d'excitation sexuelle. Betsy semble complètement ignorer la force de la sexualité féminine lorsqu'elle s'étonne de la raison pour laquelle les femmes se laissent séduire : « What […] could induce her to sacrifice her honour? Declarations of love were not new to her. She heard every day the flatteries with which our sex are treated by the men, and needed not to have purchased the assiduities of any one of them at so dear a rate[22]. » Ce n'est ni la vanité ni l'envie d'entendre des déclarations d'amour qui poussent les femmes à l'acte, c'est le désir sexuel, motivation que Betsy n'imagine même pas et n'est pas capable de comprendre ; par conséquent, elle se marie avec un homme qu'elle n'aime et ne désire pas.

Comment nouer une intrigue amoureuse avec une héroïne aussi froide, qui exclut non seulement le sexe mais aussi les sentiments trop passionnés avant le mariage ? L'amour de la femme naît, comme le prescrivent les auteurs des manuels de conduite, de la gratitude envers un homme qui l'a honorée de son attention. Sidney Bidulph se garde bien de tomber amoureuse avant que l'homme ne déclare sa flamme :

[18] Voir Susan O. Weisser, *Women and Sexual Love in the British Novel, 1740-1880: A "Craving Vacancy"*, Houndmills, Macmillan, 1997, p. 51.

[19] « A woman's chastity came to stand for a deeper sort of inviolability, for being able to hold onto one's convictions and not buckle under pressure » (Ruth Perry, *Women, Letters, and the Origins of English Fiction: A Study of the Early Epistolary Novel*, 1974, Ann Arbor, University Microfilms International, 1978, p. 266-67).

[20] Eliza Haywood, *The History of Miss Betsy Thoughtless*, London, 1751, vol. 3, chap. 9, p. 109.

[21] Frances Burney, *Evelina; or, A Young Lady's Entrance into the World*, London, 1778, vol. 2, chap. 2, p. 25.

[22] Eliza Haywood, *The History of Miss Betsy Thoughtless*, *op. cit.*, vol. 1, chap. 15, p. 180-181.

SJC 2009 - Couples réels / couples métaphoriques à l'âge classique

What an ill-fated Girl should I be, if I should fall in love with him, and he should happen not to like me? [...] Well, if he should not like me, what then? why, I will not like him. I have a heart, not very susceptible of what we young women call love; and in all likelihood I shall be as indifferent to him, as he may be to me[23].

> I think him the most aimable of men, and should certainly give him the preference, if I were left to a free choice, over all the rest of his sex [...] I am not however so prepossessed in his favour, as to suppose him a phoenix; and if any unforeseen event were to prevent my being his, I am sure I should bear it, and behave very handsomely[24].

Toutes les personnes autour de l'héroïne soupçonnent qu'elle est amoureuse parce qu'elle parle trop souvent de l'homme en question, mais la bienséance veut qu'elle soit la dernière à se rendre compte de ses propres sentiments. Une telle découverte est un choc profond, qui exige le renversement des valeurs, dans la mesure où reconnaître la nature de ses sentiments comme amoureux ou liés au désir sexuel va à l'encontre de la convention de la pudeur féminine[25]. Les avouer est encore pire ; dans la scène d'éclaircissement entre Evelina et son amant, la jeune fille, timide, tente de s'enfuir à maintes reprises pour éviter de devoir reconnaître ses sentiments : « his protestations, his expressions, were too flattering for repetition: nor would he, in spite of my repeated efforts to leave him, suffer me to escape; – in short [...] I was not proof against his solicitations – and he drew from me the most sacred secret of my heart[26] ! » Cela ressemble à la description de la résistance sexuelle des héroïnes de la Restauration qui luttent et cèdent à la fin ; l'expression verbale de ses sentiments est aussi grave et transgressive pour Evelina que l'était l'acte sexuel pour les héroïnes des romans antérieurs.

Quant au deuxième type, les femmes insatiables, elles sont de plus en plus marginalisées dans les romans féminins du XVIIIe siècle. Dans ceux de la Restauration, c'était l'héroïne principale qui était séduite et l'intrigue avait pour sujet l'histoire de sa vie, tandis que, dans le roman sentimental, les héroïnes secondaires peuvent céder à la tentation, mais la chasteté sexuelle du personnage principal ne peut en aucun cas être compromise[27]. Ce sont les anti-héroïnes, sexuellement actives, qui sont dotées d'intensité émotionnelle et qui vivent les histoires d'amour passionné, comme si la résistance et la réserve de l'héroïne principale étaient compensées par la liberté de son repoussoir[28]. Une femme passionnée, même si elle est chaste, ne peut pas être la protagoniste centrale, alors que celles d'Aphra Behn, de Mary Manley et d'Eliza Haywood l'étaient toujours.

La séductrice est condamnée comme une personne mauvaise, dotée d'une sexualité vulgaire. Après le passage à l'acte, elle enchaîne les amants pour satisfaire ses désirs ou tombe dans la prostitution ; débauchée et sournoise, elle est prête à tout pour obtenir ce qu'elle désire. Le fait d'avoir des relations sexuelles la transforme en un démon dont la sexualité n'est qu'un signe de sa perversité générale : jalouse, non loyale envers ses consœurs, elle se caractérise par un tempérament violent et agressif, qui, selon les théories médicales, explique sa prédisposition à la passion sexuelle. En manifestant beaucoup de compassion envers Miss Burchell, séduite par Mr Faulkland, Sidney Bidulph et sa mère commettent une erreur, parce que la jeune fille en question

[23] Frances Sheridan, *Memoirs of Miss Sidney Bidulph*, London, 1761, vol. 1, p. 26.

[24] *Ibid.*, vol. 1, p. 50.

[25] Voir Nancy K. Miller, *The Heroine's Text: Readings in the French and English Novel, 1722-1782*, New York, Columbia University Press, 1980, p. 46.

[26] Frances Burney, *Evelina*, *op. cit.*, vol. 3, chap. 15, p. 158.

[27] Voir Jane Spencer, *The Rise of the Woman Novelist: From Aphra Behn to Jane Austen*, Oxford, Blackwell, 1986, p. 122-123.

[28] Voir John Richetti, *The English Novel in History 1700-1780*, London, Routledge, 1999, p. 200.

SJC 2010 - Couples réels / couples métaphoriques à l'âge classique

n'est pas une victime innocente ; après que son amant l'épouse enfin, elle le trompe. Manifestement, une femme qui a cédé au désir sexuel avant le mariage ne peut faire une bonne et fidèle épouse. Sidney est moins indulgente envers de telles femmes lorsqu'il s'agit de l'infidélité de son mari et blâme sa maîtresse : « Oh that vile woman! 'tis she has done this; like a persecuting dæmon she urges on the ruin which she set on foot[29]. » Les explications entre Sidney et son mari après son retour au foyer conjugal suggèrent qu'une séductrice jette un sort et que son charme a une force surnaturelle à laquelle un homme ne peut pas résister : « I have been for this year past in a dream, a horrid delirium, from which that vile sorceress, who brought it on me, has but just now rouzed me[30]. » Toute tentative de faire confiance à une telle femme ou de l'aider à sortir de son infamie finira mal, comme le démontre l'histoire de Miss Roquelair dans *Betsy Thoughtless*. Infidèle à ses deux amants consécutifs, elle est surprise par le dernier avec un autre homme, s'enfuit de sa maison sous la protection de Betsy, puis la remercie de sa générosité en séduisant son mari. Les femmes perdues ne devraient pas être traitées comme des victimes, suggèrent les romancières ; elles sont tout simplement débauchées et préfèrent rester célibataires pour pouvoir jouir d'une sexualité libre, tel un homme libertin. La perversité d'une telle femme est encore plus soulignée par son initiative sexuelle, attribut qui la rend masculine donc monstrueuse. Elle finit souvent par mourir, ce qui suggère l'impossibilité d'une réintégration dans société. Sa sexualité sème aussi la mort autour d'elle : ayant surpris sa femme (Miss Burchell auparavant) avec un autre homme, Faulkland tue son rival, blesse son épouse, doit s'enfuir du pays et meurt tragiquement peu après. Ainsi, dans les romans sentimentaux, existe une polarisation beaucoup plus claire des deux types de femme, correspondant à la dichotomie Ève / Marie ; elles se trouvent à deux extrémités morales, comme si elles représentaient un véritable contraste entre le ciel et l'enfer.

On observe l'évolution de ces deux images féminines ; la vierge passionnée dans les romans de la Restauration (qui désire mais tente de résister) devient la femme presque asexuée dans les premiers romans sentimentaux (la tentation disparaît). Quant à la séductrice, les romans de la Restauration la condamnent dans le cas du désir sexuel immodéré et non accompagné par l'amour, mais, dans les romans sentimentaux, on remarque sa diabolisation et sa marginalisation. Dans les romans de la Restauration, une femme qui mène une vie sexuelle en dehors du mariage peut être un personnage positif, avec qui la lectrice est invitée à s'identifier (Zara) ou, au moins, qu'elle ne doit pas condamner mais comprendre en suivant sa transformation (Silvia) ; dans les romans sentimentaux, on n'assiste pas à une telle évolution psychologique, la femme insatiable est un personnage simplifié, dessiné de façon schématique. De plus, dans les romans de la Restauration, toutes les femmes ressentent des pulsions sexuelles, tandis que dans les romans sentimentaux cela ne concerne que les anti-héroïnes. Les romans de la Restauration condamnent seulement la sexualité qui n'est pas liée à l'amour, alors que dans les romans sentimentaux l'amour doit être pur, d'où l'idée que chaque manifestation de la sexualité, associée à l'amour ou non, est perverse. Cette distinction – la sexualité comme résultat de la passion ou seulement comme celui d'une pulsion – qui était un élément décisif dans les romans de la Restauration pour asseoir le jugement moral sur le personnage, n'est plus pertinente dans les romans sentimentaux, où la sexualité n'est que la débauche ; céder n'est jamais pardonnable, les nuances disparaissent et le jugement moral est intransigeant. Il n'y a même pas d'exemples, dans les romans sentimentaux, de femmes qui mènent une vie sexuelle par amour ; il n'y a que les femmes débauchées, comme s'il était impensable que l'amour pût mener qui que ce fût à un rapport sexuel avant le mariage ; en d'autres termes, il est impensable qu'une femme capable d'aimer vraiment puisse penser au sexe. Non seulement l'amour et le sexe ne sont plus indissociables, mais encore ils deviennent

[29] Frances Sheridan, *Memoirs of Miss Sidney Bidulph*, *op. cit.*, vol. 1, p. 319.
[30] *Ibid.*, vol. 2, p. 217.

SJC 2008 - Couples réels / couples métaphoriques à l'âge classique

incompatibles, presque contradictoires : s'il y a du sexe, ce n'est pas l'amour. Les relations sexuelles qui étaient demandées comme preuve d'amour dans les romans de la Restauration et qui souvent l'étaient vraiment (la vierge amoureuse cédait car elle ne pouvait pas résister à la passion), deviennent maintenant la preuve que les sentiments qui animent les personnages, femmes et hommes, sont tout sauf de l'amour.

Il existe souvent dans les romans sentimentaux un binôme des héroïnes dont l'une est vertueuse et l'autre mène une vie sexuelle active. D'après Sandra Gilbert et Susan Gubar, les femmes écrivains créent des personnages féminins qui symbolisent la rancune de l'auteur envers la situation des femmes dans la société patriarcale[31]. Dépourvues de possibilité de critique directe, les romancières projettent leur désespoir dans leurs héroïnes qui, à leur tour, expriment des pulsions subversives. On peut appliquer cette théorie générale plus particulièrement à la sexualité de leurs héroïnes ; ainsi le double « sexuel », miroir inversé de l'héroïne principale, permet « de révéler à l'héroïne ce qu'elle n'est pas, ce qu'elle pourrait être, ce qu'elle aimerait être[32].» Plus la sexualité de l'héroïne principale est réprimée, plus le double est passionné, débridé, fou, violent ou vicieux ; c'est pour cela que les séductrices des romans sentimentaux sont plus diaboliques que celles de la Restauration, où la différence entre la vierge et la femme insatiable était moins importante.

SJC 2009 - Couples réels / couples métaphoriques au siècle classique

[31] Sandra Gilbert et Susan Gubar, *The Madwoman in the Attic*, *op. cit.*, p. 77-78. Bien que Gilbert et Gubar parlent des romans du XIXe siècle, on peut appliquer leurs conclusions aux romans antérieurs.

[32] Béatrice Didier, *L'Écriture-femme*, Paris, PUF, 1999, p. 27.

Pour citer cet article : Kowalska, Aleksandra. « La dichotomie vierge / femme insatiable dans certains romans féminins anglais de la fin du XVIIe et du XVIIIe siècles ». *SJC* n° 1 (2011) 9.
http://sfeds.ish-lyon.cnrs.fr/publications/publications.html

SJC 2009 Couples réels / couples mélodramatiques à l'âge classique

Le dramaturge Charles-Simon Favart fut un héritier de la tradition du Théâtre-Italien et un représentant des scènes foraines et « officielles »[1], à Paris, au 18e siècle. La collaboration littéraire et artistique de Favart avec l'actrice et écrivain Marie-Justine du Ronceray, dite Mlle Chantilly, fut longue et importante.

Fils d'un pâtissier, le Parisien Charles-Simon Favart s'exerça, dès son plus jeune âge, dans la composition de vers et vaudevilles. Fille d'artistes, car ses parents étaient musiciens du roi de Pologne, Marie-Justine naquit en Avignon. En 1744, elle vint dans la capitale avec sa mère et fut engagée dans la troupe de Favart qui l'avait aimée pour la justesse de son jeu. La relation de travail entre ces deux artistes commença à cette occasion et se transforma, bientôt, en une histoire sentimentale qui rentra dans la légende des vies théâtrales de l'époque[2].

Les mésaventures du couple furent nombreuses. Elles commencèrent avec la rencontre de Maurice de Saxe, séduit par le charme de Madame Favart. Charles-Simon Favart avait connu le maréchal à l'occasion d'une de ses fêtes théâtrales et il en dirigea le théâtre, pendant la guerre de succession autrichienne. Cette direction eut un grand succès et les troupes ennemies lui demandèrent de travailler pour elles ; Favart eut ainsi la permission de jouer alternativement sur les deux fronts. Madame Favart, restée à Bruxelles, vint voir son mari au quartier général et Maurice de Saxe s'éprit d'elle. La comédienne refusa ses avances et ne supportant pas qu'elle veuille retourner à Bruxelles, le Maréchal se vengea sur son mari en lui retirant sa protection. Désormais persécuté (un décret de prise de corps et une lettre de cachet l'obligeant à s'enfuir), sans le sou, Favart se vit dans la nécessité de se cacher en pleine campagne se dédiant à la peinture d'éventails jusqu'à la mort de Maurice de Saxe, en 1750. Madame Favart résista longtemps aux persécutions du militaire, mais elle dut probablement céder, peut-être pour essayer de faire *libérer* son mari[3]. Enceinte, elle se réfugia auprès de la duchesse de Chevreuse où elle mit au monde un enfant (vraisemblablement du Maréchal). Malgré leurs efforts, les ennuis du couple ne prirent fin qu'avec la mort de Maurice de Saxe. À l'issue de cette période, le couple se souda durablement et la collaboration artistique se renforça.

Madame Favart fut une femme charmante et une actrice novatrice. Elle fut écrivaine et musicienne. Son attention aux détails des costumes, à la recherche du réalisme des personnages[4]

---

[1] Autour de la distinction entre « théâtre officiel » et « théâtre non officiel » voir David Trott, *Théâtre du XVIIIe siècle*, Montpellier, éditions Espace 34, 2000.

[2] « M. et Mme Favart ne peuvent pas plus être séparés dans l'histoire qu'ils ne l'ont été dans la vie ; leur existence comme leur talent se complètent. Sans Favart, Mme Favart n'eut peut-être été qu'une artiste comme tant d'autres ; sans Mme Favart, Favart n'eut occupé d'autre place que celle d'un vaudevilliste ainsi qu'il en eut tant […].Ces deux artistes furent véritablement des associés : la femme jouant les pièces du mari ; le mari créant des rôles qui convinssent à sa femme, célébrant son talent et ses mérites littéraires. », Maurice Dumoulin, *Favart et Madame Favart, un ménage d'artistes au XVIIIe siècle*, Paris, Louis-Michaud éditeur, 1911.

[3] « Aujourd'hui, il semble évident que Mme Favart fut la maîtresse du Maréchal de Saxe, et on est aussi à peu près certains qu'elle n'a jamais été que l'amie de l'abbé de Voisenon », Amédée Marandet, *Manuscrits de la famille Favart de Fuzelier de Pannard et divers au XVIIIe siècle,* Paris, Librairie Théâtrale E. Jorel, 1922, p. 23.

[4] « Le mot de naturel, comme celui de réalisme, porte sur lui tant d'hypothèques que l'on ne peut s'en servir qu'en précisant quel sens on lui donne provisoirement. Quand il s'agit du jeu au XVIIIe siècle, on appellera naturels une diction et des mouvements qui se rapprochent – en tenant compte des contraintes de la scène – de la diction et des mouvements pratiqués hors de la scène. Et en même temps on désignera par ce mot une option de l'acteur en faveur du personnage et non pas du public », Martine de Rougemont, *La vie théâtrale en France au XVIIIe siècle*, Paris, Champion, 2001, p. 124.

Pour citer cet article : Mele, Flora. « Le couple Favart : Un exemple d'union artistique et sentimentale au 18e siècle ». *SJC* n° 1 (2011) 1.
http://sfeds.ish-lyon.cnrs.fr/publications/publications.html

et à la simplicité de la mise en scène fit d'elle une pionnière. Elle fut, sauf exception - je songe aux propos de Collé et Grimm-, encensée ; pourtant sa réforme ne fut pas suffisamment remarquée par ses contemporains qui s'étaient plutôt concentrés sur celle de Mademoiselle Clairon à la Comédie-Française[5]. Pouvant représenter différents personnages dans une même journée, passant de la bergère à la sultane, et du Pierrot à la fée, Mme Favart contribua à donner plus de vérité à la couleur locale des intrigues. Sensible, dès son entrée à la Comédie-Italienne, au mauvais goût dominant en matière de costumes, elle avait en particulier compris la nécessité d'abolir tous les accessoires superflus.

Dans *Les Amours de Bastien et Bastienne*[6], elle s'habilla en vraie paysanne avec les sabots et une croix. Dans *Annette et Lubin*[7], elle eut le courage d'avoir un costume assez simple et de porter un bonnet. Dans *La Bohémienne*[8], elle parut sans chapeau. Dans *Les Trois Sultanes*[9], elle osa tenter une représentation plus vraisemblable de la couleur locale en s'habillant d'une robe de velours « couleur de rouille sous tachée d'or et d'argent, d'une veste bleu foncé et d'un toquet assorti au reste[10] », le tout venant directement de Constantinople ; ses cheveux cachés laissaient voir son front. Avec l'attitude « rebelle » de Roxelane, elle bouleversait les règles du costume et de la représentation :

Dans *Soliman second ou les Sultanes*, comédie en trois actes en vers, de Favart, qui fut représentée en 1761, elle se montra avec un costume fabriqué à Constantinople, qui excita d'abord une certaine surprise, bien qu'il fût, dit un contemporain, « tout à la fois décent et voluptueux », mais qui servit pourtant de modèle aux tailleurs des Menus-Plaisirs du roi pour la représentation de *Scandenberg*, opéra représenté peu après devant Louis XV[11].

Les changements dans la conception du costume théâtral et du jeu de l'acteur n'étaient pas indifférents à Favart qui, de son côté, sentait l'importance de son rôle dans la création des spectacles. À l'époque, il n'y avait pas de *metteur en scène* proprement dit, ce rôle étant souvent réservé au répétiteur, au chef des chœurs, au maître de ballet et parfois au compositeur. Le librettiste avait, pour autant, beaucoup de poids dans l'organisation de la représentation et jugeait du professionnalisme des acteurs. Favart, admirateur de Garrick et de Mademoiselle Clairon, écrivait dans une lettre :

Tancrède gagne de plus en plus à être vu ; on l'appelle *la Tragédie de Mademoiselle Clairon*, parce qu'elle y joue d'une façon si supérieure, que l'auteur lui a presque toute l'obligation de la réussite. *Tancrède* est le point de perfection de cette actrice inimitable, de même que *Mérope* a été l'époque de Mademoiselle Dumesnil. Ces deux comédiennes ont dû leurs premiers succès à l'art ; elles ont d'abord passé le but mais elles se sont ensuite réconciliées pour ainsi dire avec la nature[12].

Favart voulut se libérer de beaucoup de préjugés auxquels le théâtre était « asservi » à son époque et le rendre plus vrai :

---

[5] « […] et la célèbre mais discutée Mme Favart, qui joue un rôle évident dans l'élaboration des pièces de son mari et écrit elle-même (avec l'aide de Voisenon et bien entendu de Favart lui même). […] Framery semble avoir assez bien défini son talent en parlant de " singerie aimable" (il parle surtout de son adaptation du style italien). Seuls Collé et Grimm, le fielleux, tous deux d'ailleurs contempteur de l'opéra comique en tant que genre, mêlent une voix discordante aux chœurs de louange qui saluent chacune de ses apparitions », Corinne Pré, *Le livret d'opéra comique au XVIIIe* siècle, thèse, Paris III, 1980, p. 33.

[6] Marie-Justine Favart, *Les Amours de Bastien et Bastienne*, *Théâtre de Monsieur et Madame Favart*, Paris, Duchesne, 1763-1772, tome 5.

[7] *Ibidem*

[8] Charles-Simon Favart, *ibidem*, tome 2.

[9] *Ibidem*, tome 4.

[10] Voir Maurice Dumoulin, *Favart et Mme Favart*, Paris, Louis Michaud, 1911, p. 106.

[11] Émile Campardon, *Les Comédiens du Roi de la troupe italienne*, *documents inédits recueillis aux archives nationales*, Nancy, Berger-Levrault, 1877, tome I, p. 210.

[12] Charles-Simon Favart, *Mémoires et Correspondance littéraire dramatique et anecdotique*, éd. Antoine-Charles Favart et H. F. Dumolard, Paris, Dumolard, 1808, tome 1, p. 100.

Pour citer cet article : Mele, Flora. « Le couple Favart : Un exemple d'union artistique et sentimentale au 18e siècle ». *SJC* n° 1 (2011) 2.
http://sfeds.ish-lyon.cnrs.fr/publications/publications.html

SJC 2010 - Couples réels / couples mythiques à l'âge classique

Nous nous efforçons de nous conformer au costume autant que notre délicatesse française nous le permet ; les Anglais qui nous en ont donné l'exemple, l'observent plus régulièrement que nous. Je citerai, à cette occasion, le témoignage de Lelio Riccoboni, qui connoissoit parfaitement son théâtre, et qui nous a donné un assez bon ouvrage intitulé : *Del Arte Representativa*. Il m'a dit que dans son premier voyage à Londres il avoit vu une comédie dans laquelle un vieillard de soixante ans au moins jouait le principal rôle[13].

Ajoutons que Favart ne se contentait pas de faire des critiques générales sur les acteurs et, dans sa correspondance, il descendait dans le détail des costumes, tout en exaltant la justesse du jeu de sa femme et son goût dans le choix des tenues :

> […] On ne verra pas chez eux des paysannes grossières avec des girandoles de mille écus, des bas blancs à coins brodés, des souliers chargés de paillettes, attachés avec des boucles de diamant bichonnées jusqu'au sommet de la tête. J'ose dire que ma femme a été la première en France qui ait eu le courage de se mettre comme on doit être, lorsqu'on la vit avec des sabots dans *Bastien et Bastienne*[14].

Le titre du principal recueil de Favart est très révélateur de l'importance de la collaboration littéraire du couple et de leur complémentarité dans la conception des textes ; il s'agit du *Théâtre de M. et Mme Favart* édité de 1763 à 1772, dont on attribue à Madame Favart le cinquième tome. En effet, Justine Favart était une bonne écrivaine ; auteur de vers et de contes elle contribua surtout à la composition des pièces de son mari. On peut citer parmi ses œuvres, *Annette et Lubin*, un opéra-comique tiré d'un conte de Marmontel qui traite d'un sujet à caractère pastoral. Dans ces quelques vers caractéristiques de son écriture, le personnage d'Annette évoque le printemps et l'éveil des sens des jeunes naïfs :

Annette, à l'age de quinze ans,
Est une image du printemps ;
C'est l'aurore d'un beau matin,
Qui ne veut naître,
Et ne paroître
Que pour Lubin
Son teint bruni par le soleil
Est plus piquant, est plus vermeil
Blancheur du lys est sur son sein
Mouchoir le couvre
Et ne s'entrouvre
Que pour Lubin[15]

Les Favart s'exercèrent dans l'écriture à quatre mains[16] ; mais ils eurent plusieurs collaborateurs, le plus intime et fidèle fut l'abbé de Voisenon. On lui a attribué, pendant longtemps, une grande partie des œuvres de Favart ; mais, il n'avait contribué qu'à la création de certaines pièces et il avait insisté sur l'injustice de cette attribution tout en soulignant le peu de

[13] *Ibid.*, p. 119.
[14] *Ibid.*, p. 120.
[15] *Théâtre de M. et Mme Favart*, *op. cit.*, tome 5, p. 5-6.
[16] « Comme Mme Favart a autant de docilité que de connaissance du théâtre elle a fait plusieurs retranchements à sa comédie dès sa seconde représentation ; depuis ce jour *la Fête d'Amour* a été aussi suivie qu'applaudie, le talent de l'actrice y sert bien l'esprit on voit que l'un et l'autre partent du même sujet » *Mercure de France, dédié au roi*, Paris, Janvier 1755, p. 198-199.

Pour citer cet article : Mele, Flora. « Le couple Favart : Un exemple d'union artistique et sentimentale au 18e siècle ». *SJC* n° 1 (2011) 3.
http://sfeds.ish-lyon.cnrs.fr/publications/publications.html

SJC 2009 - Couples réels / couples mythiques à l'âge classique

part qu'il avait eu dans la composition des œuvres. Les titres des pièces qui ont une double paternité accréditée sont le *La Fée Urgèle*[17] *L'Amant déguisé* ou le *Jardinier supposé*[18], *L'Amitié à l'épreuve*[19], et *Les Moissonneurs*[20].

Voisenon et les Favart formaient presque une « famille » ; l'abbé, qui était aussi auteur de contes licencieux et qui avait fait partie de cette communauté de religieux galants, très répandue au 18e siècle, avait un esprit grivois ; ses vers en sont un témoignage :

Dès quinze ans cet enfant lutin
Avoit un esprit libertin,
Faisoit des épigrammes,
Etoit railleur et ferrailleur ;
Mais ce qu'il avoit de meilleur,
C'est qu'il aimoit les femmes.
Oh ! disoit monsieur son papa,
Un grand-vicaire on en fera,
Eh zon zon zon,
Il sera fort bon
Pour diriger leurs ames[21]

Voisenon fut, vraisemblablement, l'amant de Madame Favart[22], mais il mit toujours en valeur son mari et le soutint dans ses entreprises comme en témoignent ces lignes :

On n'a pas encore joué la pièce de votre mari ; elle est à l'étude : j'ai promesse que l'on tiendra la main, autant que cela sera possible, pour que les libraires d'ici ne la contrefassent point[23].

Cette intimité lui permettait quelques observations sur le caractère de Favart : « Favart est d'une paresse insurmontable, promet sans cesse, tient rarement, et se laisse éternellement gagner par le temps[24]. »

Les dernières années du couple furent marquées par les problèmes de santé de l'actrice. Ses « talents » semblaient se réduire et elle fut moyennement accueillie dans *La Rosière de Salency*[25], une comédie de Favart, en trois actes. Elle commençait à subir les avanies de l'âge qui avançait ; sa voix devenait moins douce et son jeu un peu plus maniéré : « […] on lui reprochait de n'avoir plus assez de jeunesse, de faire des grimaces, de remplacer la naïveté par la finesse, de n'être plus naturelle enfin[26]. »

Après la mort de son épouse, Charles-Simon essaya en vain de retrouver l'inspiration d'autrefois. Presque aveugle, il se contenta d'une existence tranquille dans sa maison de Belleville.

---

17 *Théâtre de Monsieur…*, *op. cit.*, tome 9.
18 *Ibidem*, tome 10.
19 *Ibidem*
20 *Ibidem*
21 Charles-Simon Favart, *Mémoires …*, *op. cit.*, tome III, p. 321.
22 Voltaire fait allusion, indirectement, à cette relation « Mon cher prélat, je suppose que la raison, ou le temps, ou quelque nouvelle maîtresse, vous a consolé », Voltaire, *Œuvres complètes*, *Correspondance*, Paris, Garnier frères éditeurs, 1881, vol. 48, p. 94.
23 Charles-Simon Favart, *Mémoires…*, *op. cit.*, tome III, p. 125.
24 Voisenon, *Contes légers* suivis des *Anecdotes littéraires*, Paris, Dentu, 1885.
25 *Théâtre …*, *op. cit.*, tome 10.
26 Émile Campardon, *Les Comédiens…*, *op. cit.*, tome I, p. 211.

Pour citer cet article : Mele, Flora. « Le couple Favart : Un exemple d'union artistique et sentimentale au 18e siècle ». *SJC* n° 1 (2011) 4.
http://sfeds.ish-lyon.cnrs.fr/publications/publications.html

SJC 2009 – Couples réels / couples métaphoriques à l'âge classique

Cet *excursus* sur les Favart, un couple réel, représentatif du « petit monde des théâtres parisiens »[27], qui fut uni par l'écriture, l'art et l'amour, permet d'évoquer des éléments caractéristiques de la société de l'époque et d'ouvrir les portes à l'exploration d'un théâtre encore peu connu dans toutes ses formes, qui surprend encore pour sa richesse et sa variété. Il s'agit d'un théâtre très érudit, lié à l'actualité contemporaine, se nourrissant des relations « interdisciplinaires », développées au sein de certains cercles littéraires.

SJC 2009 - Couples réels / couples métaphoriques à l'âge classique

[27]Voir à ce propos, Anastasia Sakhnovskaia, *Chronique d'une* petite *guerre* dans *Séries*…, *op cit.*

Pour citer cet article : Mele, Flora. « Le couple Favart : Un exemple d'union artistique et sentimentale au 18e siècle ». *SJC* n° 1 (2011) 5.
http://sfeds.ish-lyon.cnrs.fr/publications/publications.html

SJC 2009 – Couples réels / couples métaphoriques à l'âge classique

Destin bizarre que celui de Démocrite. L'absence de traces écrites des œuvres du philosophe a facilité la diffusion d'anecdotes et de légendes qui l'accompagnent depuis l'origine et qui, traversant les siècles, consignent à la modernité une véritable galerie d'images qui surdéterminent son identité historique à travers différents masques. C'est le cas de l'image du philosophe *rieur,* protagoniste de deux célèbres « couples » où tantôt il s'entretient avec Hippocrate, le plus connu des médecins anciens, au sujet de la folie, de ses causes et de ses possibles remèdes ; tantôt il discute avec Héraclite sur l'aptitude du philosophe la plus opportune face au spectacle comique et tragique de l'humanité.

Image de la sagesse, le Démocrite du premier couple : une image corroborée par plusieurs témoignages et légendes, dont les *Vies des philosophes* de Diogène Laërce offrent une synthèse assez exhaustive[1]. Dans ce cas, le rire du philosophe ne se réduit pas seulement à une condamnation morale de la vanité humaine, mais devient plutôt le signe de la perspicacité du regard du philosophe. Ce rire reflète aussi l'image de la mélancolie du génie, selon ceux qui reconnaissent dans la pose du philosophe, la tête posée sur la main et le regard contemplatif détourné du livre appuyé sur ses genoux, les traits de la *Mélancholia I* de Dürer[2].

Image d'une morale critique et d'un rire méprisant, le Démocrite opposé à Héraclite, dont le ricanement sarcastique, opposé aux larmes compatissantes du philosophe d'Éphèse, rappelle celui du Diogène cynique.

Images, toutes les deux, qui, malgré leur origine incertaine, n'ont cessé d'inspirer les poètes, les philosophes et les artistes de différentes époques, depuis l'Antiquité jusqu'à l'âge moderne.

À l'aide de quelques exemples, nous nous proposons d'analyser l'utilisation que l'on a faite à l'âge classique et à l'époque des Lumières de ces deux couples légendaires et métaphoriques à la fois, tantôt en mettant en avant les larmes compatissantes d'Héraclite au détriment du rire « aristocratique » de Démocrite, tantôt, au contraire, en valorisant la sagesse de Démocrite, issue d'une méthode empirique féconde pour les sciences.

---

[1] Diogène Laërce, *Vies et doctrines des philosophes illustres*, trad. française sous la dir. de Marie-Odile Goulet-Cazé, introd., trad. et notes de J.-F. Balaudé, L. Brisson, J. Brunschwig *et al.*, Paris, Librairie générale française, 1999. On n'y trouve pas seulement des anecdotes sur la sagesse du philosophe, mais aussi un témoignage de ses connaissances très vastes dans la liste de ses œuvres rédigée par Thrasylle.

[2] Sur l'image de Démocrite : S. Boscherini, « Il riso di Democrito (a proposito di Cicerone, *De oratore* II, 235) », *Prometheus* 1, 1975, pp. 117-123 ; Y. Hersant (éd.), *Sur le rire et la folie*, Paris, Rivages, 1989 ; J. Jehasse, « Démocrite et la renaissance de la critique », in *Etudes seiziémistes offertes à V. L. Saulnier*, Droz, Genève, 1980, pp. 41-64 ; Cf. J. Lebeau, « Le rire de Démocrite et la philosophie de l'histoire de Sébastian Franck », *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance* 33, 1971, pp. 256 ; J. Pigeaud, *La maladie de l'âme*, Les Belles Lettres, Paris, 1981, pp. 452-476 ; A. Roselli, « Riso e verità », in *Ippocrate, Lettere sulla follia di Democrito*, édition et traduction de A. Roselli, Napoli, Liguori, 1998 ; T. Rütten, *Demokrit – lachender Philosoph und sanguinischer Melankolicher. Eine pseudohippokratische Geschichte*, E. J. Brill, Leiden–New York, 1992 ; J. Salem, « La fortune de Démocrite », *Revue philosophiques de la France et de l'Étranger* 186.1, 1996, pp. 55-74 ; Idem, *La légende de Démocrite*, Kimé, Paris, 1996 ; Idem, *Démocrite. Grains de poussière dans un rayon de soleil*, Paris, Vrin, 1996 ; J. Starobinski, « Démocrite parle », Le Débat, 1984 ; J. Starobinski, « Le rire de Démocrite. Mélancolie et réflexion », *Bulletin de la Société française de Philosophie*, Séance du 3 déc. 1988, pp. 3-32.

Pour citer cet article : Piero Schiavo. « Les couples Démocrite-Héraclite et Démocrite-Hippocrate à l'âge moderne entre histoire et légende ». *SJC* n° 1 (2011) 1.
http://sfeds.ish-lyon.cnrs.fr/publications/publications.html

On pourra qualifier cette attitude d'« ambiguë », dans la mesure où le philosophe d'Abdère a été relégué d'après quelques-uns « au purgatoire des Lumières[3] », sans pour autant être totalement oublié. Le 18e siècle, d'ailleurs, marque curieusement l'entrée de Démocrite, en tant que protagoniste, dans le théâtre français où, comme on essaiera de le montrer, se reproduit la même ambiguïté entre éloge et condamnation du philosophe.

I- Démocrite et Héraclite

> Democritus et Heraclitus on esté deux philosophes, desquels le premier trouvait vaine et ridicule l'humaine condition, ne sortoit en publicque qu'avecque un visage mocqueur et riant; Heraclitus ayant pitié et compassion de cette mesme condition nostre, en portoit le visage continuellement triste, et les yeulx chargez de larmes[4].

C'est Montaigne qui parle, à travers les mots de Jouvenel cités ensuite dans le chapitre 50 du premier livre des *Essais*, dont le titre répète le « binôme éthique » que tout le monde connaissait à cette époque. Montaigne, comme tous ses contemporains, préfère le rire méprisant de Démocrite

> Non parce qu'il est plus plaisant de rire que de plorer, mais parce qu'elle [la premiere humeur] est plus desdaigneuse, et qu'elle nous condemne plus que l'aultre; et il me semole que nous ne pouvons jamais estre assez mesprisez selon nostre merite. La plaincte et la commiseration sont meslees à quelque estimation de la chose qu'on placet: les choses dequoy on se moque, on les estime sans prix[5].

D'ailleurs, « notre propre condition », confirmera Montaigne à la fin du chapitre, « est autant ridicule que risible[6] ».

Il s'agit donc d'un rire qui condamne la *condition humaine* toute entière, ridicule, vaine, vide ; un rire qui, sans vouloir proposer aucun remède, prend au contraire ses distances à l'égard de cette condition et s'isole dans une supériorité affichée. Un rire qui se moque aussi des larmes de ceux qui compatissent aux malheurs de la multitude et en justifient la responsabilité.

L'opposition entre le *Democritus ridens* et l'*Heraclitus flens*, métaphore de la *quaestio* éternelle sur l'essence tragique ou comique de l'existence[7], a une origine ancienne, mais elle traverse toute l'histoire de la culture avant d'arriver au 18e siècle. On en trouve un premier témoignage chez Sotion[8], maître de Sénèque, chez Sénèque lui-même, chez Lucien. Elle arrive à l'âge moderne, où elle inspire des monographies entières, comme les deux volumes

[3] A. Richardot, « Un philosophe au purgatoire des Lumières: Démocrite », *Dix-huitième siècle* 32, 2000, pp. 197-212.

[4] M. de Montaigne, *Essais*, éd. P. Villey, Paris, PUF (Quadrige), 1988, chap. I, L.

[5] *Ibid.*

[6] Je me permets de renvoyer à ce propos à mon article « Sapienza e scetticismo : Montaigne e il riso di Democrito », *Dianoia* 9, 2004, pp. 59-91.

[7] Cf. A. Buck, « Democritus ridens et Heraclitus flens », in H. Skommodau (éd.), *Wort und Text, Festschrift für Fritz Schalk*, Frankfurt, 1963, pp. 167-186 ; C. E. Lutz, « Democritus and Heraclitus », *Classical Journal* 49, 1953-1954, pp. 309-314.

[8] Cité par Stobée dans son *Florilegium*. Voir le témoignage DK 68 A 21 selon la division de H. Diles - W. Kranz.

Pour citer cet article : Piero Schiavo. « Les couples Démocrite-Héraclite et Démocrite-Hippocrate à l'âge moderne entre histoire et légende ». *SJC* n° 1 (2011) 2.
http://sfeds.ish-lyon.cnrs.fr/publications/publications.html

SJC 2009 - Couples idées / couples métaphoriques à l'âge classique

de Pierre de Besse[9] dédiés l'un au philosophe d'Abdère, l'autre au philosophe d'Éphèse, et où elle féconde aussi la poésie et les beaux-arts. On cite par exemple le *Le ris de Democrite, et le pleur de Heraclite* de Michel d'Amboise (1547), traduction française du *Riso de Democrito, pianto de Eraclito,* poème philosophique-religieux composé sur le modèle de la *Comédie* dantesque par l'italien Antonio Fileremo Fregoso, ou le petit poème *Le pleur d'Heraclite et le ris de Democrite, philosophes*, d'Étienne Forcadel, contenu dans l'édition du 1548 de ses *Opuscula*[10]. Mais il faut aussi mentionner certaines compositions de Jacques Grevin[11] insérées dans le recueil au titre déjà évocateur *Gélodacrye,* qui suggère la proximité d'après l'auteur entre le rire (γέλως) et les larmes (δάκρυα), et d'autres encore d'Étienne Pasquier[12].

La médecine aussi récupère les deux philosophes, cette fois au-delà de toute interprétation morale, en les proposant plutôt comme exemples des réactions contraires que la mélancolie peut provoquer dans les malades. Le médecin Laurent Joubert, dans le chapitre 6 du troisième livre de son *Traité du Ris* (1579), en se référant à l'autorité de Paul d'Égine, nous rappelle à travers le visage de Démocrite et d'Héraclite que des mélancoliques, les uns rient, les autres pleurent :

> De ces deux essais, samblent avoir donné un rare example, dues excellans Philosophes, Democrite & Heraclite : daiquels l'un rioit toujours dequoy qu'il avint, & l'autre an pleuroit[13].

Dans les Beaux-Arts[14] encore, l'iconographie propose ces deux figures avec leurs expressions symboliques et les immortalise dans une pose qui deviendra topique : l'un face

---

[9] P. de Besse, *Le Démocrite chrétien, c'est-à-dire le Mepris et moquerie des vanités du monde*, Paris, 1615 ; l'*Héraclite chrétien* est de 1612.

[10] E. Forcadel, « Le pleur d'Heraclite et le ris de Democrite, philosophes », in *Œuvres poétiques. Opuscules, Chants divers, Encomies et Elégies*, Texte établi, annoté et commenté par F. Joukovsky, Droz, Genève, 1977, pp. 127-133.

[11] J. Grevin, *Gélodacrye et les 24 sonnets romains*, texte établi et annoté par Michèle Clément, Publications de l'Université de Saint-Etienne, Saint-Etienne, 2001. Voir en particulier l'*Elegie sur la misere des hommes* (vv. 19-26 : « D'un poison plus bouillant, dont ne peux esperer / Sinon tousjours de rire et de plorer. / Rire la chose helas ! la plus desesperée / Plourer, et si tout est plain de risée : / Il n'y a rien icy qui ne soit malheureux, / Tout est folie, et tout est glorieux. / Je plore le malheur, et je ris la folie, / Je plore et ris la gloire de la vie ») et les sonnets II, 18 (« Que ne suis-je eschangé en une source claire / Distillant à jamais un grand ruisseaux de pleurs, / Pour tant d'impietez, de meurtres, de malheurs, / Qui à tousjours plourer ne me font rien qu'attraire ? / / Nature me devoit au costé gauche faire / Une ratte engrossie, et de doubles largeurs, / Pour rire incessamment les bouillantes fureurs / De ceux-là qui tant bien se sçavent contrefaire. / / Je voy journellement un grand sot ignorant, / Tout vieil et tout cassé, aux grandeurs aspirant, / Et discourir tout seul de l'ordre de l'Eglise : / / Reprendre un gouverneur, predire asseurément / Par la sedition le subit changement, / Et ne veult toutefois que je Gelodacryse ») et II, 8 (« Je me ris de ce monde, et n'y trouve que rire, / Je le plore, et si rien ne doit estre ploré, / J'y espere, et si rien ne doit estre esperé, / Je voy tout estre entier,et rien n'est qui n'empire. // J'y repren toute chose, et ny voy que redire, / Je me plains de ce temps, et rien n'est empiré, / Je redoute un desastre, et tout est asseuré, / Je voy la paix partout, et tout boüillonne d'ire. // Je deplore mes ris, je me ris de mes pleurs, / Je ris mon passe-temps, je plore mes douleurs, / Tout me tire à plourer, tout à rire m'excite. // Dont vient cela, MOURET ? c'est pourtant que je veux / Entreprendre tout seul les ouvrages de deux, / Ore de Democrite, et ore d'Heraclite.

[12] « Stephani Pasquierii Iconum liber », in *Les œuvres d'Estienne Pasquier*, Reprint de l'éd. Trévoux, 1723, Genève, Slatkine, 1971, 2 v., n.76.

[13] L. Joubert, *Traité du ris: suivi d'un dialogue sur la cacographie française*, Genève, Slatkine, 1973 (Répr. facs. de l'éd. Paris, 1579), p. 274. Le *Traité* a d'abord été publié en latin en 1558 ; après il sera traduit en français et réimprimé trois fois de plus avant l'édition de 1579 de Nicolas Chesneau.

[14] En ce qui concerne l'iconographie cf. A. Blankert, « Heraclitus en Democritus in het Bijzonder in de Nederlandse Kunst van de 17de eeuw », *Nederlands Kunsthistorisch Jaarboeck*, XVIII, 1967, pp. 31-124 ; L. Braun, *Iconographie et philosophie*, Presses Universitaires de Strasbourg, Strasbourg, 1996 ; O. Ferrari,

SJC 2009 - Couples ioniques / couples métaphoriques à l'âge classique

à l'autre, séparés par le globe terrestre que Démocrite indique en riant et que Héraclite regarde pleurant. On sait que Marsile Ficin en possédait une représentation semblable chez lui[15] et la fresque de Donato Bramante (1487-88 environ), gardée à la Pinacothèque de Brera à Milan, en est sans doute un exemple précieux. Les deux philosophes sont assis face à face et regardent la sphère terrestre placée entre eux deux et au centre de la représentation. La scène présente Démocrite et Héraclite, Tels deux honnêtes-hommes, dans un entretien où le sage d'Abdère explique les motifs de son rire face au « grand théâtre du monde » à un Héraclite attentif, et accompagne ses mots d'un geste didactique de la main droite et en montrant à son interlocuteur avec la gauche un livre ouvert. C'est le philosophe du rire qui parle ; le philosophe des larmes ne peut qu'écouter, sans avoir rien à répondre. C'est Démocrite, d'ailleurs, qui, depuis l'Antiquité jusqu'à la fin du 17e siècle, a bien représenté l'opinion de ceux qui, philosophes, gens de lettres et artistes, n'ont cessé de réfléchir à la célèbre dichotomie du *Democritus ridens* et *Heraclitus flens*, tout comme Erasme, Descartes et Montaigne[16].

Cependant, le 18e siècle abandonnera progressivement le ricanement moralisateur du philosophe d'Abdère, trop cynique pour Fénelon (*Dialogues des morts*)[17], misanthrope d'après les *philosophes* ; mais le siècle des Lumières conservera néanmoins l'image de grand sage de l'Antiquité, encyclopédiste savant et observateur perspicace de la nature. C'est Démocrite, en effet, philosophe des atomes et du vide, qui inspirera le premier projet du *Rêve de d'Alembert* : à l'origine « c'étoit le rêve de Démocrite » confesse Diderot dans sa lettre à M.me de Maux du septembre 1769[18]. Et bien que le philosophe d'Abdère soit absent parmi les articles de l'*Encyclopédie*, à la différence de son « adversaire » Héraclite (article HÉRACLITISME, OU PHILOSOPHIE D'HÉRACLITE), Diderot lui-même en fera un éloge dans l'article *Eléatique*, en tant que champion d'une méthode inductive féconde et contraire à l'esprit de système[19].

Le savant demeure, le rieur cynique est mis de côté. « Celui qui rit toujours et de n'import quoi », dira Lavater en critiquant le portrait du philosophe exécuté par Rubens ainsi que celui qui représente La Mettrie « en Démocrite », qui « n'est pas seulement un sot,

---

« L'iconografia dei filosofi antichi nella pittura del sec. XVII in Italia », *Storia dell'arte* 57, 1986, pp. 103-181 ; W. Weisbach, « Der sogenannte Geograph von Velasquez und die Darstellungen des Demokrit und Heraklit », *Jahrbuch der Preussischen Kunstsammlungen* 49, 1928, pp. 141-158 ; E. Wind, « The Christian Democritus », *Journal of the Warburg Institute* I, 1937-1938, pp. 180-182 ; et l'appendice contenu dans le déjà cité Thomas Rütten.

[15] Landino écrivait en effet à Ficin : « vidistis pictam in gymnasio meo mundi sphaeram ry hinc atque illinc Democritus et Heraclitus. Alterum quidem ridentem, alterum vero flentem » (« Epistolarium », I, in *Opera Omnia*, 1576, p. 637).

[16] Il faut signaler ce que Spinoza écrit à Henri Oldenburg en proposant l'effort de compréhension comme une troisième alternative au rire de l'un et aux larmes de l'autre : « Si celebris ille irrisor hac aetate viveret, risu sanè periret. Me tamen hae turbae nec ad risum, nec etiam ad lacrymandum, sed potius ad philosophandum, & humanam naturam melius observandam, incitant ». Cf. *Spinoza Opera*, éd. Gebhardt, Heidelberg, 1972, t. IV, p. 166, lettre XXX.

[17] En 1711 Fénelon accuse Démocrite de misanthropie dans ses *Dialogues des morts*. Voir ce que dit Anne Richardot, *Un philosophe au purgatoire des Lumières*, art. cité, pp. 199-200.

[18] Mais il ajoute après : « il eût fallu se renfermer dans la sphère de la philosophie ancienne, et j'y aurois trop perdu. J'ai sacrifié la noblesse de la forme à la richesse du fond ». D. Diderot, *Correspondance*, recueillie, établie et annotée par Georges Roth, Paris, éd. de Minuit, 1963, t. IX, pp. 129-130 (lettre sans date).

[19] *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers,* par une société de Gens de Lettres. Mis en ordre et publié par M. Diderot [...] et quant à la partie mathématique par M. d'Alembert [...], Paris, Briasson, David, Le Breton, Durand ; Neuchâtel, S. Faulche, 1751-1765 (désormais *Encyclopédie*), art. ELEATIQUE, t. V, pp. 451-453.

Pour citer cet article : Piero Schiavo. « Les couples Démocrite-Héraclite et Démocrite-Hippocrate à l'âge moderne entre histoire et légende ». *SJC* n° 1 (2011) 4.
http://sfeds.ish-lyon.cnrs.fr/publications/publications.html

SJC 2009 – couples réels / couples métaphoriques à l'âge classique

mais aussi méchant [20] ». D'après lui, le rire n'est pas une pose appropriée au philosophe et, dans le cas particulier de Démocrite, il ne s'agit pas « de nier l'importance philosophique du grand Abdéritain, mais de marginaliser jusqu'à l'estomper sa légende rieuse et de dissocier les deux caractéristiques pour mieux en prouver l'impertinente confusion[21] ».

D'ailleurs, la mission pédagogique et l'engagement militant des *Philosophes* ne pouvaient pas se retrouver dans le rire asocial de Démocrite : tout en partageant avec lui un rire critique, d'Alembert[22], considéré par Voltaire comme le nouveau Démocrite, tient à souligner que la connaissance du philosophe doit servir à *former* des hommes plutôt qu'à se moquer de leurs vices[23]. Le rire devient une arme critique au service du combat des hommes contre tous les abus. Ses cibles seront les superstitions, le fanatisme, l'intolérance. Dans cet esprit, Voltaire se dresse comme chef de file de la secte des « democritiques » dans la lettre à d'Alembert du 21 Mai 1760 :

> Mon cher Philosophe, somme totale la philosophie de Démocrite est la seule bonne. Le seul parti raisonnable dans un siècle ridicule, c'est de rire de tout[24].
>
> C'est un rire qui détruit tous les obstacles à la raison ; c'est une arme puissante pour réaliser le triomphe de la philosophie :
>
> Au milieu de toute votre gaieté – écrit encore Voltaire à d'Alembert – tâchez toujours d'écraser l'inf… ; notre principale occupation dans cette vie doit être de combattre ce monstre […] Riez, Démocrite ; faites rire, et les sages triompheront[25].

« Selon que les objets se présentent à moi, – écrit-il encore en mélangeant les deux figures emblématiques de l'Antiquité – je suis Héraclite ou Démocrite[26] ». On peut rire des folies des hommes, se moquer de leurs misères, mais face aux barbaries, il est plus convenable de pleurer avec Héraclite : « Le rôle de Démocrite est fort bon quand il ne s'agit que des folies humaines, mais les barbaries font des Héraclites. Je ne crois pas que je puisse rire longtemps[27]. »

Face à un rire marquant si âprement la distance entre les autres hommes et le sage de l'Antiquité, nourrissant un mépris presque aristocratique à l'égard de la multitude, le 18e siècle préfère donc la philanthropie d'un rire solidaire, mais critique contre tout abus: un « Héraclite democritizant », pour le dire avec Rabelais (I, 20).

---

[20] Lavater, *Essai sur la physiognomie destiné à faire connaître l'homme et à le faire aimer* (1781-1803), t.I, pp. 160-161. Mais Lavater critique aussi tout de suite les « héraclitiens » qui pleurent toujours.

[21] A. Richardot, *Un philosophe au purgatoire des Lumières,* cit., p. 204.

[22] Art. EXPERIMENTALE, *Encyclopédie*, t. VI, p. 298.

[23] Voir ce que d'Alembert dit dans l'*Éloge de M. le Président de Montesquieu*, (*Encyclopédie*, t. V, p. vi) en faisant la comparaison entre Montesquieu et Démocrite à propos des voyages entrepris par les deux : « M. de Montesquieu eût pû dire, comme Démocrite : "Je n'ai rien oublié pour m'instruire ; j'ai quitté mon pays & parcouru l'univers pour mieux connoître la vérité : j'ai vû tous les personnages illustres de mon tems" ; mais il y eut cette différence entre le Démocrite François & celui d'Abdere, que le premier voyageoit pour *instruire les hommes*, & le second pour *s'en mocquer* », (c'est moi qui souligne).

[24] Voltaire, *Correspondance*, éd. Théodore Besterman, Paris, Gallimard, Bibl. de la Pléiade, 1980-1992 t. V, p. 913, lettre à d'Alembert.

[25] *Ibid.*, t. VII, p. 548, lettre à d'Alembert du 30 Janvier 1764.

[26] *Ibid.*, t. IX, p. 819, lettre à Marie de Vichy de Chamrond, Marquise du Deffand du 8 Mars 1769.

[27] *Ibid.*, t. VIII, p. 549, lettre à Étienne-Noël Damilaville du 19 Juillet 1766. Mais aussi la lettre au Chevalier Jacques de Rochefort d'Ally du 16 Juillet 1766, t.VIII, p. 544.

Pour citer cet article : Piero Schiavo. « Les couples Démocrite-Héraclite et Démocrite-Hippocrate à l'âge moderne entre histoire et légende ». *SJC* n° 1 (2011) 5.
http://sfeds.ish-lyon.cnrs.fr/publications/publications.html

SJC 2009 - Couples héros / couples métaphoriques à l'âge classique

Par ailleurs, un rire cynique et destructeur qui se moque de tous et de chacun sans aucune distinction, comme celui du Démocrite de la comédie homonyme de Jean François Regnard, n'est pas seulement antisocial, mais tout à fait ridicule. Joué le 12 janvier de 1700 au Théâtre-Français, le *Démocrite amoureux*[28], pièce expérimentale d'après son auteur, mais peu réussie selon la critique, marque, à ma connaissance, l'entrée de Démocrite dans le théâtre français[29].

L'intrigue est peu originale : dans une Athènes de fantaisie, le roi Agélas (celui qui ne rit jamais, d'après Rabelais), tombe amoureux de Chryséis, aimée aussi par Démocrite lui-même. Le mariage du roi, empêché par des accords sur la succession à la couronne, pourra finalement se célébrer grâce à la découverte de la véritable identité de Chryséis. Le Démocrite rieur se voit donc privé de l'objet de son amour par le personnage dont le nom révèle une aptitude toute contraire à la sienne, mais peut-être plus convenable à la vie sociale. Après avoir avoué sa passion au roi, Démocrite refusera son invitation à rester à la cour pour aller rire tout à son aise des travers et des ridicules qu'il y a remarqués. Pourtant, d'après la société, c'est lui-même qui sera à son tour ridicule, et non plus fou :

> je vais chercher des lieux, où la philosophie
> Ne soit plus exposée à cette épilepsie.
> Dans un antre plus creux, achevant mon emploi,
> Je vais rire de vous ; riez aussi de moi[30].

Le rire du philosophe se retourne maintenant contre le philosophe lui-même qui, exclu et écarté de la société, finit par perdre sa crédibilité de moralisateur. Inadapté, il est ridiculisé pendant toute la pièce pour son rire qui désormais apparaît comme risible ; sauvage, il perd ses traits humains pour être déclassé presque à une curiosité ethnologique ridicule :

> Il tient, à ce qu'on dit, et de l'homme et de l'ours ;
> il parle quelquefois, et rit presque toujours.
> On appelle cela, je pense…un Démocrite[31].

II- Démocrite et Hippocrate

Démocrite lui-même était assis sous un platane épais et très-bas, vêtu d'une tunique grossière, seul, le corps négligé, sur un siège de pierre, le teint très-jaune, amaigri, la barbe longue […]. Il tenait avec tout le soin possible un livre sur ses genoux ; quelques autres étaient jetés à sa droite et à sa gauche ; et de nombreux animaux entièrement ouverts

[28] J.-F. Regnard, « Démocrite amoureux », in *Oeuvres complètes de J.-F. Regnard. Nouvelle édition avec des variantes et des notes*, J.-L.-J. Brière, Paris, 1823, t. III. Sur le *Démocrite* de Regnard, voir L. Derla, « Il "Démocrite" di Regnard e il concetto del comico », *Aevum* 35, 1961, pp. 469-489; G.-A. Crapelet, « Avertissement sur *Démocrite* », in *Oeuvres complètes de J.-F. Regnard*, cit., t. III, pp. 3-10 ; I. Galleron-Marasescu, « La figure de Démocrite chez Regnard et Autreau », in Pierre Hartmann (éd.), *Le Philosophe sur les planches. L'image du philosophe dans le théâtre (1680-1815)*, Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg, 2004, pp. 69-79.

[29] Anne Richardot (*Un philosophe au purgatoire des Lumières*, art. cité, p. 205) signale aussi le personnage du barbon misanthrope nommé Démocrite dans la pièce de Marivaux de 1708 *Le Père prudent et équitable*.

[30] J.-F. Regnard, « Démocrite amoureux », in *Oeuvres complètes*, cit., t. III, p. 109.

[31] *Ibid.*, p. 40.

SJC 2009 - Couples réels / Couples métaphoriques à l'âge classique

étaient entassés. Lui, tantôt, se penchait, écrivait d'une teneur, tantôt il cessait, arrêté longtemps et méditant en lui-même. Puis, peu après, cela fait, il se levait, se promenait, examinait les entrailles des animaux, les déposait, revenait et se rasseyait[32].

La légende de la rencontre entre Démocrite, le plus sage des philosophes, et Hippocrate, le plus savant parmi les médecins, est racontée et transmise par une collection de lettres apocryphes attribuées à Hippocrate et considérées authentiques pendant presque tout le 17e siècle[33]. L'histoire est connue : les Abdéritains, préoccupés pour la santé de Démocrite, leur citoyen le plus illustre, qui « oublieux de tout et d'abord de lui-même, demeure éveillé de nuit comme de jour, riant de chaque chose grande et petite, et pensant que la vie entière n'est rien[34] », demandent de l'aide à Hippocrate. Lorsqu'il arrive dans la ville, le médecin trouve Démocrite vivant à l'écart, occupé à disséquer dans la solitude des cadavres d'animaux à la recherche des causes de la folie (des hommes, comme le philosophe lui-même le confessera). Mais leur entretien, décrit dans la célèbre lettre à Damagète, bien loin de se réduire à une intervention thérapeutique, se transforme en un éloge de la raison philosophique et non seulement en un dur réquisitoire contre les misères et la vanité des hommes.

Scène première de la philosophie, la rencontre entre Démocrite et Hippocrate sera en effet l'objet de différentes lectures et d'autant interprétations au cours des siècles. Cette rencontre a été tantôt considérée comme témoignage biographique par les historiens, tantôt comme source de doctrine par les médecins (Claude Tardy, Marceline Bompart[35]) qui défendent l'image de la médecine face à philosophie (Théophile de Bordeu[36]), mais on en a fait aussi le modèle d'une sémiotique de la mélancolie pour des philosophes et des artistes (Robert Burton, Salvator Rosa), ou, finalement, l'exemple d'un jugement critique se défiant de toutes les autorités et opinions, afin de se mesurer directement avec les données (La Fontaine par exemple, qui efface le rire du philosophe de sa fable[37]).

---

[32] E. Littré, *Œuvres complètes d'Hippocrate*, Baillière, Paris, 1861, t. IX, p. 351.

[33] Si Joseph Scaliger les reconnaît comme apocryphes, bien que très anciennes (« antiquas eas scio esse », in Illustriss. Viri Iosephi Scaligeri, Iulii Caes. A Burden F. *Epistolae omnes quae reperiri potuerunt, nunc primum collectae ac editae. Caeteris praefixa est ea quae est De Gente Scaligera; in qua de autoris vita; et sub finem Danielis Heinsii*, Lugduni Batavorum, 1627, lettre CCCVI), Pierre Bayle évitera de prononcer un jugement définitif sur leur véridicité historique. Cf. P. Bayle, *Dictionnaire historique et critique*, Genève, Slatkine reprints, 1969, réimpression de l'édition de Paris 1820-1824, art. *Démocrite*, t. V, p. 465, note F : « Personne presque n'a ouï parler Démocrite, sans apprendre qu'Hippocrate fut appelé pour le guérir. De fort bons critiques [Menagio, cité dans la note 44] sont persuadés que les lettres qu'on voit sur cela parmi celles d'Hippocrate sont supposées : mais on ne saurait douter que cette fiction ne soit fort ancienne […] Au reste, la supposition de ces lettres ne m'empêcherait pas de croire qu'Hippocrate fut appelé par les Abdérites, et qu'en un mot celui qui forgea ces lettres, s'appuya sur des faits autorisés par une assez bonne tradition ».

[34] E. Littré, *Œuvres complètes d'Hippocrate* , cit., p. 321.

[35] M. Bompart, *La conference et entreveuë d'Hippocrate et de Democrite. Tirée du grec, et commentée par Marcellin Bompart, conseiller et Medecin ordinaire du Roy*, Paris, M DC XXXII ; C. Tardy, *Les oeuvres du grand Hippocrate, divisées en deux tomes, ou toutes les causes de la vie, de la naissance et de la conservation de la santé; les signes et les symptomes de toutes les maladies sont nettement expliquées, avec leur guerison, par les lumieres du mouvement circulaire, et autres nouvelles expériences*, par Maistre Claude Tardy, Paris, 1667.

[36] Dans ses *Recherches sur l'histoire de la médecine*, Bordeu propose la rencontre entre Démocrite et Hippocrate comme exemple de collaboration entre théorie et pratique dans l'exercice de la médecine. En se réfutant de croire que « l'entrevue de Démocrite et d'Hippocrate se réduisit précisément à ce qui nous est parvenu de leur conversation », il affirme que « ces deux grands hommes ne s'aigrirent pas l'un contre l'autre […] mais Hippocrate parla peu, comme avoient coutume de faire les empiriques ; et Démocrite disserta comme les physiciens ». Voir T. Bordeu, *Oeuvres complètes de Bordeu, précédées d'une notice sur sa vie et sur ses ouvrages, par M. le chevalier Richerand*, Paris, 1818, t. II, p. 560.

[37] J. de La Fontaine, « Fables », in *Œuvres Complètes*, texte établi et annoté par René Groos, Paris, Gallimard, 1954, vol. I, p. 212, incipit : « Que j'ai toujours haï les pensers du vulgaire ! / Qu'il me semble

SJC 2009 - Couples Démocrite/Héraclite et Démocrite/Hippocrate à l'âge classique

L'histoire de la circulation des *Lettres* pseudo hippocratiques nous en offre d'ailleurs un témoignage fidèle. Traduites en latin au 15e siècle, publiées à la fois dans de recueils de lettres d'autres auteurs de l'Antiquité ainsi que dans des volumes indépendants, elles reconduisent tout d'abord le rire de Démocrite à la culture humaniste, qui en exalte la valeur éthique. Leur insertion dans les éditions des œuvres complètes d'Hippocrate, d'abord en latin et après en langue vulgaire, les transforme en document d'intérêt scientifique et médical, en vertu de leurs renvois à la théorie de la mélancolie (Marceline Bompart, par exemple) développée dans plusieurs commentaires et scolies ajoutés au texte. Robert Burton finalement, lui-même *Democritus junior*, adoptera l'image du Démocrite des *Lettres* comme icône du génie mélancolique dans les pages de son *Anatomy of Melancholy* (1621) ainsi que dans le frontispice de l'œuvre, en le consignant aux arts figuratifs (on pense par exemple au « Démocrite en méditation » de Salvator Rosa).

Texte de philosophie pour les philosophes, donc, et texte de doctrine pour les médecins, les *Lettres* pseudo hippocratiques deviennent au 18e siècle un exemple commun de méthode. Dans l'*Encyclopédie*, par exemple, il y a plusieurs références à ces lettres[38], mais après les doutes sur leur authenticité avancés par Brucker, les auteurs des articles, moins intéressés par les gestes de l'Antiquité, ne demandent plus à leur récit fabuleux une leçon de sagesse ni une morale de vie ; jamais elles ne sont évoquées pour sculpter l'attitude philosophique du philosophe qui rit, mais, plutôt, pour offrir une scène vivante de la méthode « anatomique ». La solitude aristocratique du philosophe d'Abdère est en effet une attitude incompatible avec le portrait du *Philosophe* brossé par Du Marsais et repris dans l'article homonyme de l'*Encyclopédie*. Le *Philosophe* ne vit pas à l'écart, mais

> Il veut trouver du plaisir avec les autres : & pour en trouver, il en faut faire : ainsi il cherche à convenir à ceux avec qui le hasard ou son choix le font vivre ; & il trouve en même tems ce qui lui convient : c'est un honnête homme qui veut plaire & se rendre utile[39].

L'austère et méprisante solitude méditative choisie par Démocrite pour fuir la folie des hommes n'offre aucun avantage à la méditation philosophique : un philosophe qui sait bien penser – observe Diderot[40] – pense bien en toutes circonstances. Les philosophes « ordinaires qui méditent trop, ou plutôt qui méditent mal, sont féroces envers tout le monde ; ils fuient les hommes, & les hommes les évitent. Mais notre *philosophe* qui sait se

---

profane, injuste, et téméraire, / Mettant de faux milieux entre la chose et lui, / Et mesurant par soi ce qu'il voit en autrui ». Il suit en introduisant le conte : « Le maître d'Epicure en fit l'apprentissage. / Son pays le crut fou. Petits esprits ! Mais quoi ! / Aucun n'est prophète chez soi. / Ces gens étaient les fous, Démocrite le sage ». Et il conclue : « Le récit précédent suffit / Pour montrer que le peuple est juge récusable. / En quel sens est donc véritable / Ce que j'ai lu dans certain lieu, / Que sa voix est la voix de Dieu ? ». Voir à ce propos l'analyse de Patrick Dandrey in *Poétique de la pensée. Études sur l'art classique et le siècle philosophique en hommage à Jean Dagen*, mélanges réunis par B. Guion, M. S. Seguin, S. Menant, Paris, Champion, 2006.

[38] Par ex. dans l'article ELEATIQUE (*Encyclopédie*, t. V, p. 452) Diderot se borne à les citer, en les définissant comme « trop connues et trop incertaines » pour les considérer plus en détail. Dans l'article HIPPOCRATISME (*Encyclopédie*, t. VIII, p. 211) on évoque la rencontre entre le médecin et le philosophe comme témoignage de la sagesse de Démocrite. Voir aussi les articles ANATOMIE (t. I, p. 411), FOIE (t. VIII, p. 32), MEDECINS ANCIENS (t. X, p. 283).

[39] *Encyclopédie*, art. PHILOSOPHE, t. XII, p. 510.

[40] *Encyclopédie*, art. ATTENTION, t. I, p. 842 : « il ne sera pas nécessaire d'avoir, comme quelques philosophes, la précaution de se retirer dans des solitudes ou de s'enfermer dans un caveau, pour y méditer à la sombre lueur d'une lampe. Ni le jour, ni les ténebres, ni le bruit, ni le silence, rien ne peut mettre obstacle à l'esprit d'un homme qui sait penser ».

Pour citer cet article : Piero Schiavo. « Les couples Démocrite-Héraclite et Démocrite-Hippocrate à l'âge moderne entre histoire et légende ». *SJC* n° 1 (2011) 8.
http://sfeds.ish-lyon.cnrs.fr/publications/publications.html

SJC 2009 – Couples réels / couples métaphoriques à l'âge classique

partager entre la retraite & le commerce des hommes, est plein d'humanité[41] », parce que « la société civile est, pour ainsi dire, une divinité pour lui sur la terre[42] ».

Mais nonobstant son choix de vie « à l'écart », Démocrite reste pour Diderot « un des premiers génies de l'antiquité[43] » : il s'était dévoué à toutes sortes d'investigations et il avait proposé une méthode profonde et étendue, visant à la fois à « la dissection » des phénomènes et à l'accumulation rationnelle de notions. Encyclopédique et éclectique à la fois[44], Démocrite est alors à juste titre un des interprètes dès l'Antiquité de la philosophie éclectique que Diderot décrit avec Brucker comme l'unique philosophie d'une raison éclairée[45]. Démocrite en avait appris la bonne méthode entre observation et analyse : *accumuler* et *disséquer*.

De l'accumulation Démocrite avait fait le système de son encyclopédie qui comprenait tout le savoir, la méthode dans ses investigations de la nature qui se voulaient de plus en plus complètes, le style de recherche dans ses voyages extraordinaires par lesquels il avait presque franchi les limites de la connaissance humaine. Une sorte de boulimie intellectuelle, une volonté de tout voir, tout accumuler. La philosophie éclectique « systématique » ne dira pas autre chose : elle démarre en fait de l'accumulation et continue en comparant et en combinant « les faits donnés, pour en tirer ou l'explication d'un phénomène, ou l'idée d'une expérience[46] ». Comme pour Démocrite, pour l'éclectique le voyage constitue une des modalités fondamentales de sa sagesse – « les voyages étoient beaucoup selon l'esprit de la secte éclectique[47] » – et offre à la fois une occasion pour observer et ramasser des « pierres » sur lesquelles construire l'édifice d'une philosophie « *particuliere & domestique* », et la possibilité de comparer les connaissances acquises pour exercer la raison à une pratique qui n'aboutit pas nécessairement à l'*epoché* du scepticisme[48] mais qui sait apprécier la différence et valoriser l'ailleurs.

Mais si l'accumulation fournit les pierres pour construire l'édifice des connaissances, la dissection nous donne le ciment pour les composer à partir de leurs principes généraux. Cela rappelle l'attitude du philosophe des *Lettres* hippocratiques, qui étudiait l'anatomie des animaux pour mieux connaître celle des hommes. Mais c'est aussi la méthode philosophique par excellence (« la connoissance anatomique est requise dans un philosophe[49] »), la seule qui soit capable de pénétrer dans le mécanisme des corps et de rendre compte de leurs fonctions. L'anatomie n'est en effet qu'une modalité de l'analyse, qui réduit et simplifie la structure complexe du réel pour en faciliter la compréhension.

---

41 *Encyclopédie*, art. PHILOSOPHE, t. XII, p. 510.

42 *Ibid.*

43 *Encyclopédie*, art. ELEATIQUE, t. V, p. 451.

44 *Ibid.*, p. 452 : « Démocrite se livra à l'étude de la morale, de la nature, de l'anatomie & des mathématiques ; il consuma sa vie en expériences ; il fit dissoudre des pierres ; il exprima le suc des plantes ; il disséqua les animaux ».

45 *Encyclopédie*, art. ECLECTISME, t. V, p. 284 : « D'où l'on voit qu'il y a deux sortes d'*Eclectisme* ; l'un expérimental, qui consiste à rassembler les vérités connues & les faits donnés, & à en augmenter le nombre par l'étude de la nature ; l'autre systématique, qui s'occupe à comparer entr'elles les vérités connues & à combiner les faits donnés, pour en tirer ou l'explication d'un phénomène, ou l'idée d'une expérience ».

46 *Ibid.*

47 *Ibid.*, p. 265.

48 *Ibid.,* t. V, p. 270 : « Or quel étoit le but de ces voyages, sinon d'interroger les différens peuples, de ramasser les vérités éparses sur la surface de la terre, & de revenir dans sa patrie remplis de la sagesse de toutes les nations ? Mais comme il est presque impossible à un homme qui, parcourant beaucoup de pays, a rencontré beaucoup de religions, de ne pas chanceler dans la sienne, il est très-difficile à un homme de jugement, qui fréquente plusieurs écoles de philosophie, de s'attacher exclusivement à quelque parti, & de ne pas tomber ou dans l'*Eclectisme,* ou dans le Scepticisme ».

49 *Encyclopédie*, art. ANATOMIE, t. I, p. 410.

SJC 2009 - Couples réels / couples métaphoriques à l'âge classique

Ainsi, lorsque les philosophes éclectiques « s'apperçurent qu'il leur manquoit une infinité de matériaux » pour assembler les ruines des systèmes philosophiques précédents, ils « se dirent entr'eux : *mais ces matériaux qui nous manquent sont dans la nature, cherchons-les donc* […] & c'est ce qu'on appella *cultiver la philosophie expérimentale*[50] ».

C'est donc au Démocrite savant que va l'éloge des *philosophes*, en tant que modèle d'une méthode. Une méthode *analytique*, qui, d'ailleurs, s'adapte parfaitement à la médecine aussi, « sœur de la philosophie » d'après le sage d'Abdère et « vivant sous le même toit[51] ». Une méthode *empirique*, « fondée sur des vraies expériences et, donc, très respectable[52] », qui oblige le médecin à juger « les maladies non pas seulement par la vue, mais aussi par les faits mêmes[53] », et devenant par ailleurs une garantie contre le charlatanisme aventureux des faux médecins protagonistes des pièces de Molière[54]. Une méthode expérimentale, encore, que le philosophe appliquera indépendamment de l'opinion de la multitude. Si la folie de Démocrite devient encore une fois le signe de l'excentricité du philosophe aux yeux de la plupart des gens, Diderot la revendique comme le destin de la philosophie, mais qui est aussi son devoir. La scène du mélancolique d'Abdère disséquant les cadavres des animaux devient alors la scène première de toute philosophie :

> Plus on étudie la nature, plus on est étonné de trouver dans les sujets les plus vils en apparence des phénomenes dignes de toute l'attention & de toute la curiosité du philosophe. Ce n'est pas assez de la suivre dans son cours ordinaire & reglé, il faut quelquefois essayer de la dérouter, pour connoître toute sa fécondité & toutes ses ressources. Le peuple rira du philosophe quand il le verra occupé dans ses jardins à déraciner des *arbres* pour leur mettre la cime en terre & les racines en l'air : mais ce peuple s'émerveillera quand il verra les branches prendre racine, & les racines se couvrir de feuilles. Tous les jours le sage joue le rôle de Démocrite, & ceux qui l'environnent celui des Abdéritains. Cette aventure est des premiers âges de la philosophie & d'aujourd'hui[55].

De la même façon, le Démocrite mis en scène en 1730 à la Comédie-Italienne par Jacques Autreau[56] n'est pas fou, moins encore ridicule, comme celui de Regnard. Sa folie n'est que *prétendue*, nous avise le titre de cette comédie en trois actes en vers *Démocrite prétendu fou*[57], c'est-à-dire encore une fois conséquence de l'excentricité du philosophe mais aussi, dans ce cas, de sa passion amoureuse.

---

[50] *Encyclopédie*, art. ECLECTISME, t. V, p. 283.

[51] E. Littré, *Œuvres complètes d'Hippocrate*, cit., p. 395.

[52] De Jaucourt, art. CHARLATAN, t. III, p. 208.

[53] E. Littré, *Œuvres complètes d'Hippocrate* , cit., p. 383.

[54] Voir à ce propos G. Barroux, *Philosophie, maladie et médecine au XVIIIe siècle*, Paris, Champion, 2008, chap. III.

[55] *Encyclopédie*, art. ARBRE, t. I, p. 588.

[56] Sur Jacques Autreau, voir N. Childs, « Jacques Autreau », in *The Burlington Magazine* 771, juin 1967, pp. 335-339 ; H. Stanley Schwarz, « Jacques Autreau, a Forgotten Dramatist », in *Publications of Modern Language Association* 46, juin 1931, pp. 498-532 ; R. Waller, « The Theatrical Writings of Jacques Autreau and the Problems of Experimentation », in Derek Connon, *Essays on French Comic Drama from the 1640s to the 1750s*, Bern, 2000, pp. 99-115 ; I. Galleron-Marasescu, « La figure de Démocrite chez Regnard et Autreau », cit. J'ai aussi trouvé deux autres pièces théâtrales sur Démocrite : E. Foussier, *Héraclite et Démocrite*, comédie en deux actes en vers, représentée pour la première fois à Paris, Théâtre français, 31 août 1850 ; J. Berthet, *Démocrite et les Abderitains*, Paris, le Mouton bleu, 1979.

[57] J. Autreau, *Démocrite prétendu fou*, comédie en 3 actes, Paris, Hôtel de Bourgogne, 24 avril 1730, Paris, L.-D. Delatour, 1730.

Pour citer cet article : Piero Schiavo. « Les couples Démocrite-Héraclite et Démocrite-Hippocrate à l'âge moderne entre histoire et légende ». *SJC* n° 1 (2011) 10.
http://sfeds.ish-lyon.cnrs.fr/publications/publications.html

SJC 2009 - Couples réels / Couples métaphoriques à l'âge classique

En effet, cette folie cache une sagesse supérieure, une finesse et une perspicacité dont le public n'arrive jamais à douter et qui sera confirmée cette fois non pas seulement par le sage Hippocrate, invoqué de nouveau pour soigner le philosophe, mais également par une bizarre compagnie de philosophes (Diogène, Aristippe, Straton), accourue pour examiner Démocrite et sa philosophie dans une des scènes les plus amusantes de toute la pièce.

Improbable Seigneur d'une aussi bien improbable ville d'Abdère, le Démocrite de Jacques Autreau n'a plus l'aspect négligé du philosophe cynique, ni son ricanement méprisant. Ce rôle est joué ici par Diogène même, dont Démocrite est bien distingué. C'est plutôt un philosophe sceptique qui rit de « la fureur des differents partis », qui définie la philosophie comme un « metier où chacun produit sa chimere » et qui confesse son ignorance face à une vérité qui ne sera jamais à la portée de l'homme :

> Tout ce que l'on croyoit ci-devant bien connu
> Est renversé par le dernier venu,
> Et ce dernier le sera par un autre ;
> Je suis donc du parti, qui de là conclut bien,
> Que vous ny moi, Messieurs, ne sçaurons jamais rien[58]

Il *parle* comme un sage, en critiquant *en philosophe* la Métaphysique qui n'est que « Châteaux en l'air », et en se consacrant à une philosophie utile à l'homme et fondée sur la Physique, dont il loue les applications pratiques à la sphère domestique :

> C'est à l'agriculture à present que je l'applique,
> et c'est son plus utile emploi :
> nous soutenons des theses de Physique
> mon Vigneron, mon Jardinier et moi ;
> mais toujours mes raisons cedent à leur pratique :
> et quand nous disputons au milieu de mes choux
> le Philosophe a souvent du dessous[59]

Elle sera également fondée sur la Morale, « l'unique objet digne de tous mes soins, / c'est elle qui me rend et joyeux et tranquille, / le plus grand de tous mes besoins[60] ».

Et le philosophe *rit* comme un sage, non plus avec le dédain du misanthrope, ni pour afficher sa supériorité. Il rit de la faiblesse humaine dont lui aussi est victime. Démocrite qui rit de Démocrite, suggérait déjà Erasme[61], c'est l'image d'une sagesse qui accepte ses limites et qui ramène le philosophe parmi les hommes, en tant qu'« honnête homme qui agit en tout par raison, et qui joint à un esprit de réflexion et de justesse les mœurs et les qualités sociables[62] ».

[58] J. Autreau, *Démocrite prétendu fou*, acte II, scène 8.
[59] *Ibid.*
[60] *Ibid.*
[61] Erasme de Rotterdam, *Encomium Moriae*, chap. XLVIII.
[62] *Encyclopédie*, art. PHILOSOPHE, t. XII, p. 510.

Pour citer cet article : Piero Schiavo. « Les couples Démocrite-Héraclite et Démocrite-Hippocrate à l'âge moderne entre histoire et légende ». *SJC* n° 1 (2011) 11.
http://sfeds.ish-lyon.cnrs.fr/publications/publications.html

SJC 2009 - Couples réels / couples métaphysiques à l'âge classique